Ex Libris
E. DURMONT

Ex Libris
ROGER LEHIDEUX

E386d

STANFORD UNIVERSITY
LIBRARIES

UCTION.

olution française. — Les privilégiés
Ralliement des peuples. — Pourquoi
ue. — La Pologne et la France ; la

ages qui couvraient le ciel de
ier éclair de la Révolution fran-
ne fallait pas une grande perspi-
our prévoir un orage grossi par
nciennes et lointaines.

mbres des castes priés yeûes cru-
onjurer la foudre, e ntre
crurent échapper la
ermant les yeux..... !

J.

Digitized by Google

J. SULKOWSKI.

Digitized by Google

L'indépendance de la Pologne est un intérêt de l'Europe autant qu'un droit des Polonais, et la reconnaissance de ce vertueux peuple sera un vaste bienfait....

(Notice de Daunou sur Rulhière, histoire de l'Anarchie de Pologne.)

Digitized by Google

Digitized by Google

J. SULKOWSKI.

MÉMOIRES

HISTORIQUES, POLITIQUES ET MILITAIRES,

SUR

LES RÉVOLUTIONS

DE POLOGNE 1792, 1794,

LA CAMPAGNE D'ITALIE 1796, 1797,

L'EXPÉDITION DU TYROL,

ET LES CAMPAGNES D'ÉGYPTE

1798, 1799.

PAR HORTENSIUS DE St-ALBIN.

PARIS,

ALEXANDRE MESNIER, ÉDITEUR,

Rue Louis-le-Grand.

1832.

SPV

DK434.8
S9S2

INTRODUCTION.

Puissance inévitable de la Révolution française. — Les privilégiés veulent s'y soustraire. — Ralliement des peuples. — Pourquoi Sulkowski sujet historique. — La Pologne et la France ; la France et la Pologne.

A travers les nuages qui couvraient le ciel de l'Europe, le premier éclair de la Révolution française avait lui. Il ne fallait pas une grande perspicacité politique pour prévoir un orage grossi par tant de causes anciennes et lointaines.

Quelques membres des castes privilégiées crurent pouvoir conjurer la foudre, en s'armant contre elle : d'autres crurent échapper à ses éclats en la fuyant, ou fermant les yeux..... Inutile rébellion !

impuissans projets de cécité! Où fuir, quand l'orage est universel? Comment échapper à ces feux qui vont tout envahir, et dont les clartés inondent déjà la terre?

Sans doute, si la Révolution française n'eût tenu qu'à des intérêts partiels, elle aurait pu être éludée par le silence, évitée par l'absence, contrariée par la résistance; mais la commotion qui éclata il y a quarante ans, était depuis longtemps faite dans les esprits; la politique n'avait plus qu'à la régulariser en 1789. Ce qui devait faire juger l'universalité de la Révolution française, c'était celle de son principe. Ce principe inhérent au cœur humain était le désir comme le besoin d'une régénération sociale, prise aux fondemens de la société, en commençant par le personnel comme par le matériel des gouvernemens. Non, la Révolution française n'était pas la tentative isolée de quelque faction; ce n'était pas celle d'une famille, d'une nation, d'un hémisphère: elle était celle de toutes les familles, de toutes les couleurs, de toutes les nations, la Révolution, en un mot, du globe entier. Cette vérité ne pouvait paraître nouvelle qu'à ceux que rien ne pouvait décider à sortir un moment d'eux-mêmes.

En entrevoyant l'aurore de la grande Régénération, le monde s'est partagé en deux : d'un côté se sont portées les ames qui voulaient être libres; de l'autre, sont demeurées celles qui voulaient rester esclaves. Les oppresseurs, les opprimés en sont venus aux mains sur tous les points. L'Europe elle-même n'a été qu'un des champs de bataille : car toutes les parties du globe ont été le théâtre de terribles efforts; car tout le globe fut ému ; car partout les entrailles de la terre ont tressailli pour la liberté, et cette terre sentit qu'elle allait recevoir de la liberté le renouvellement de sa création.

Contre des causes aussi profondes, contre l'éternelle nature des choses, quels efforts pouvait-on tenter? Si c'est une inconcevable folie que des volontés humaines aient jamais espéré déranger les lois immuables du monde physique, et, comme le raconte la Fable, que des géants aient entrepris d'escalader le ciel, a-t-il été moins insensé de s'imaginer que la Révolution française pût être étouffée dans sa naissance ? Le fut-il moins de dire qu'elle était finie, tant que le mouvement qui l'avait lancée, n'avait pas atteint son terme, tant que l'espèce humaine n'avait point

obtenu l'amélioration qui a été l'objet de ses agitations ?

Jusqu'ici les entreprises des hommes libres ont été heureuses dans quelques contrées, moins heureuses dans d'autres. La France, par ses triomphes sur l'ennemi extérieur, s'est longtemps montrée au premier rang des nations couronnées par le succès. Ah ! lorsque ses succès n'eurent d'autre but que la conquête de notre Indépendance, le respect de celle des autres peuples, nous avons pu naturellement donner l'impatiente préférence de nos récits à la gloire qui brilla plus près de nous. Nous marchions avec le genre humain, par et pour lui..... Nous triomphions dans la cause commune.

Quant aux hommes vertueux que le sort n'a point fait naître sur le même point de la terre que nous, et qui ont combattu pour cette cause sacrée, leur devons-nous moins d'intérêt? et si quelques-uns d'eux ont succombé les armes à la main, ne leur devons-nous pas plus d'intérêt encore? Le souvenir de leurs généreuses intentions, l'utile leçon de leurs nobles malheurs, ne les rendent-ils pas plus dignes que leurs vainqueurs des regards de l'histoire, et des hommages de

la postérité? Mais que parlé-je de leurs vainqueurs? est-il vrai que des hommes libres aient été vaincus parce que tant de cadavres des leurs sont restés dans la mêlée? La cause de la liberté est-elle de celles qui puissent être perdues? et la justice, lors même qu'elle succombe, n'est-elle donc pas toujours la victoire et l'immortalité?

Examinant la question dans le développement des faits, et suivant ces faits sur les divers théâtres de leur géographie particulière, je considère la France comme le principal corps de bataille d'une grande armée de la liberté, formée depuis quarante ans. Je considère les autres nations comme des ailes dépendantes, ou comme des corps quelquefois malheureusement isolés de cette grande armée.

Cherchant de tous mes regards les bataillons qui dans l'aîle du nord se sont singulièrement distingués, je vois d'abord celui qui présente sur sa bannière : *Pologne;* et je crois reconnaître dans le peuple qui porte ce nom antique, indestructible, une connexité de sentimens, de pensées, de vœux, et, pour ainsi dire, la parenté la plus étroite avec la France. Dans cet admirable bataillon, j'aperçois un jeune homme qui n'a

cessé, tantôt aux aîles de la grande armée, tantôt à la grande armée elle-même, de faire éclater le plus sublime dévouement. Ce jeune homme s'appelait Sulkowski; il était chef de brigade, aide-de-camp du général Bonaparte, et membre de l'Institut d'Égypte.

N'y a-t-il pas, va-t-on me dire, beaucoup d'hommes en Europe plus connus que votre héros ? On verra s'il en est beaucoup qui soient plus dignes de l'être. N'y en a-t-il pas beaucoup qui offrent plus de matière à l'histoire, qui aient joué un plus grand rôle sur la scène du monde? On va juger comment Sulkowski a rempli tout le rôle, souvent à peine permis au civisme, au courage, à la piété des vœux, celui de n'agir et de ne respirer jamais que pour la liberté de son pays, celui d'immoler avec joie son existence pour atteindre les devoirs qu'il s'était imposés.

Si la part d'estime et d'attention que le philosophe croit devoir donner aux nations, se mesure par la bienveillance plus ou moins active, qu'elles lui paraissent montrer pour le reste de la grande famille de l'humanité, la même règle ne doit-elle pas présider à l'appréciation des per-

sonnages qui peuvent occuper les pinceaux de l'histoire. Tel est, quant à moi, le principe qui me dirigera dans la carrière historique où je voudrais entrer. Avant de trier dans la foule des morts ceux dont on se propose d'écrire la vie, ne faut-il pas commencer par les interroger d'après ce principe ? examiner quel fut, avec la proportion de leurs moyens, le rapport de leurs vœux et de leurs efforts pour l'avancement de la destinée humaine, c'est-à-dire, pour la conquête de la liberté ? Tout ce qui y est étranger, n'est-il pas fort secondaire, souvent fort accusable? L'écrivain, jaloux d'abord de l'estime et surtout de sa conscience, continuera-t-il d'accorder la priorité de l'histoire aux crimes heureux et déjà trop célébrés sur la vertu demeurée inconnue ou proscrite ? Si je ne craignais de paraître vouloir prendre des appuis de mon opinion dans des comparaisons trop élevées, je dirais que, sous le rapport du bruit et du carnage, Caton et Marcus-Brutus ont sans doute moins étonné le monde que César, Auguste, ou Louis XIV. Cependant ces deux espèces d'hommes doivent-elles être pesées dans la même balance ?

Ah ! quoi que puisse préjuger mon cœur, peut-

être un peu novice, s'il m'est permis d'invoquer l'expérience que peut anticiper la lecture du passé, je ne suis pas certain que la reconnaissance des hommes exige impérieusement qu'on ait fait beaucoup de bruit; il me semble qu'il peut suffire de leur avoir fait un peu de bien. Et les peuples beaucoup moins ingrats qu'on ne l'a dit, tiennent souvent compte même du bien qu'on a voulu leur faire. Il n'a pas toujours dépendu des mortels qui ont péri animés de belles intentions, que ces intentions n'aient été de belles actions. Ne peuvent-elles pas le devenir, placées sous les yeux de ceux qui survivent?

J. SULKOWSKI.

Il mourut irréprochable dans la guerre et dans l'amitié.

Xénophon, *retraite des dix mille.*

LIVRE PREMIER.

Premiers temps historiques de la Pologne. — Son origine. — Son élévation. — Sa décadence. — Sobieski. — Auguste II. — Milices nationales abolies, remplacées par des troupes réglées. — Pierre Ier. — Catherine II. — Le prince Repnine — Courage des Sénateurs Polonais. — Stanislas Poniatowski. — Premier partage de la Pologne en 1772. — Naissance de Joseph Sulkowski. — Son oncle Auguste, prince Sulkowski. — Caractère de ce prince. — Education de Joseph. — Voyages en France; Versailles; Marie-Antoinette. — Sentimens généreux de Sulkowski. — Petite cour du prince Auguste. — Noblesse indigente. — Ecole militaire dite des Cadets de Warsovie. — Adam, prince Czartoryski. — Réserve de Joseph. — Ses réponses. — Ses études. — Michel Sokolnicki. — Canal important. — Discussion piquante à ce sujet. — 1786, retour en Pologne. — Ce qu'était alors ce pays. 1787, premier grade de Sulkowski. — Son goût pour les armes. — Portrait du prince Auguste. — 1788, fameuse Diéte Constituante. — Le lithuanien Korsak. — Mort du prince Auguste. — Sulkowski, capitaine. — Sulkowski polyglotte. — Ses essais.

Des écrivains, qu'on ne peut pas plus accuser de pécher par la briéveté que par le défaut d'érudition, ont donné des détails suffisans sur les origines de la Pologne, sur l'étendue de ses fron-

tières, sur sa population. On croit superflu d'ajouter à ces détails : il ne l'est pas de montrer encore comment un État dont la Prusse releva autrefois, qui dicta, il y a un siècle et demi, des lois à la Russie, qui sauva la maison d'Autriche des mains des Ottomans; comment cet État, dis-je, est devenu la proie de ces trois puissances?

Parmi les auteurs qui se piquent plutôt d'assigner les causes des événemens, qu'ils ne s'occupent de les découvrir, quelques-uns ont voulu voir le principe de la ruine de la Pologne dans l'anéantissement de ses deux dynasties héréditaires, et dans l'affaiblissement que le trône, lors de l'extinction de la famille des Jagellons, avait éprouvé par les concessions qui lui furent successivement arrachées. Cette opinion n'est pas celle dont l'examen des faits puisse convaincre d'une manière absolue. Loin de montrer que la couronne ait péri faute d'hérédité royale, les faits pourraient donner une cause différente de ce déplorable événement. Ils prouveraient que c'est faute d'esprit public, qu'un si bel État s'est perdu. On entend par *esprit public*, le sentiment d'une patrie, et par une patrie, l'on n'entend pas une terre muette, inanimée, même richement végétale, placée sur tel point du globe; mais l'existence morale des hommes qui habitent cette terre, le bonheur résultant de la sûreté qu'ils s'y sont créée, arrangée, le sentiment en un mot de cette situation que tous sont intéressés à défendre, par-

ce que tous participent de fait ou de vœux à la formation des lois qui en sont l'appui. Voilà le rempart qui peut seul garantir les nations ; si elle avait eu ce noble rempart, la Pologne serait encore debout!!!

L'un de ses plus illustres Rois, Sobieski, n'était pas un roi par *hérédité ;* ce fut un roi *élu*, et dont l'élection même avait essuyé l'épreuve de la franche contradiction. C'est contre lui qu'un noble s'étant levé seul dans la Diète, lorsqu'on lui demanda ce qu'il avait à reprocher au royal candidat : *Je ne veux pas qu'il soit Roi*, répondit-il. L'intention de ce Polonais hardi, ainsi qu'il le dit lui-même au Monarque proclamé, avait été de savoir *si la liberté subsistait dans son pays?* Le respect qu'obtint son opinion au milieu d'une assemblée qui lui était tout-à-fait contraire, démontra l'inviolabilité qu'il voulait constater. C'est qu'on a le droit de tout dire, quand on a véritablement celui de choisir le chef de l'État. La Suède en a usé en appelant le Monarque dont elle se glorifie aujourd'hui. Ce droit que, sans nier les incertitudes qui entourent le premier berceau de l'histoire de France, on peut trouver à l'origine de ce berceau même et dans le triomphe du *Pavois*, a été recouvré par la nation française en 1830, après quinze ans de régime impérial, et quinze ans de Restauration royale. Elle l'a noblement exercé en élisant Louis-Philippe 1er pour son Roi, et l'on peut déjà pressentir tous les développemens heureux qui peuvent résulter de la force du contrat synallag-

matique entre le peuple électeur et le Roi élu. Montesquieu et tous les publicistes ont regardé l'élection comme le principe créateur des grands hommes. Il n'est donc pas sans probabilité de croire que ce soit en partie au principe vital, résultant de son droit d'élection, que la Pologne, dans le temps où elle passait encore pour barbare, ait pu devoir de l'être un peu moins que le reste de l'Europe; car un peuple est-il plus libre qu'un autre, même incomplètement, sans être plus avancé et plus civilisé? Civilisation et liberté ne sont-elles pas, aux yeux de la raison, deux états qui doivent être considérés tour-à-tour comme causes et effets des progrès et des espérances de l'espèce humaine? et comme le pouvoir de tout dire dans des questions aussi hautes et fécondes pour l'intérêt de l'humanité, ne peut pas tarder à faire naître le talent de bien dire, reconnaissons encore que c'est au sentiment de ce beau droit, que la Pologne dut alors l'avantage de voir plus d'une fois paraître au sein de ses Diètes, des orateurs d'une éloquence remarquable. Quand l'éloquence est fille de la liberté, elle porte le caractère de sa noble origine; l'expression qui anime le langage, devient en même temps la preuve et comme la garantie de la force des ames et des énergiques résolutions.

Un biographe de ce grand Sobieski, de si glorieuse mémoire, l'abbé *Coyer*, qui serait peut-être un peu suspect de philosophie, s'il n'avait ap-

partenu à la compagnie de Jésus, s'exprime ainsi, au commencement de la Vie que nous lui devons du Polonais :

« L'histoire d'un Roi héréditaire et absolu ne » produit pas ordinairement ce grand intérêt que » nous cherchons dans les chefs des peuples. Ce » Roi, quel qu'il soit, les peuples le reçoivent du » droit du sang, et il ne leur est pas permis de » discerner le bon gouverment du mauvais. S'il » arrive quelques secousses, elles sont légères, et » l'autorité, à la fin, subjugue tout. Cette monoto- » nie d'obéissance passive, salutaire, si le mo- » narque est bon, ruineuse, s'il est méchant, ne » met sur le théâtre de l'histoire que des acteurs » froids, inanimés, qui ne se meuvent, n'agissent » qu'au gré d'un premier acteur, et ce premier » acteur, sans chaleur comme sans crainte, n'a » pas le pouvoir lui-même de nous intéresser vi- » vement.

» Il n'en est pas ainsi d'un Roi électif : ou ses » vertus le portent sur le trône, ou la force; s'il » s'élève par ses vertus, le spectacle est touchant; » si c'est par la force, il attire encore les regards » en triomphant des obstacles; et, lorsqu'il est » au faîte de la puissance, il a un besoin conti- » nuel de conseils et d'actions pour s'y maintenir: » *Le roi, la loi et la nation*, trois forces qui pèsent » sans cesse l'une sur l'autre; équilibre difficile. » La nation, sous le bouclier de la loi, pense, » parle, agit avec cette liberté qui convient à des

» hommes. Le Roi, en suivant ou en violant la loi,
» est approuvé ou contredit, obéi ou désobéi,
» paisible ou agité. »

Dans l'attention que je porte à fixer pour la Pologne la gloire qui lui revient de ses plus faibles essais de liberté, les Polonais jugeront le sentiment qui me guide. Ce sentiment est celui de la justice et de la reconnaissance pour les moindres intentions d'humanité qu'on croit apercevoir à travers les siècles. Le même esprit de justice ne donnera-t-il pas à l'historien le droit d'être sévère, si, dans l'examen des malheurs qu'il a à raconter, il ne découvre et ne peut assigner d'autres causes que le refus de la liberté fait au peuple, que cette inhumaine exclusion, que cette mort, on peut le dire presque littéralement, que cette mort même, donnée aux quatre-vingt-dix-neuf centièmes de la plus belle population rassemblée sur un des plus beaux points de la terre?

Sans chercher sérieusement à quel degré une grande nation, privée du bonheur d'appartenir à un Roi héréditaire, peut dans de grands périls se défendre, guidée seulement par un chef élu, on trouve la solution de ce problême dans le gouvernement même de Sobieski. Le moment où ce Roi fut choisi par les Polonais, avait bien les symptômes d'un état désespéré. C'était le moment de l'infâme traité de Buczac, traité dont la honte avait semblé permettre l'épitaphe suivante : « Ci-git la Pologne, qui, née de la trop grande in-

« dulgence des Rois, nourrie par l'arrogance des » sénateurs, vexée par la licence de l'ordre équestre, » prostituée par l'avarice de tous les ordres, deve- » nue tributaire des infidèles, s'est enfin ensevelie » sous ses ruines. »

Sobieski ne se borna point à verser des larmes sur l'humiliation de son pays : « Il nous reste nos » sabres et notre courage, s'écria-t-il, n'attendons » plus que l'ennemi vienne à nous, allons à lui; » effaçons dans son sang l'opprobre de notre pa- » trie. » On lui objectait que les trésors étaient épuisés, que le peuple était obéré d'impôts, que l'Ukraine et la Podolie étaient entre les mains de Mahomet; que quatre-vingt mille Turcs établis aux frontières rendaient toute tentative impuissante et funeste : « Comme vous, répondit Sobieski, je » connais le petit nombre de nos troupes, l'épui- » sement de nos finances; c'est pour cela qu'il faut » de grands remèdes. Le serf qui laboure la terre, » sera bientôt soldat, s'il est libre, et s'il est hu- » mainement commandé; donnez-moi donc non » pas soixante mille serfs, mais soixante mille » hommes, et je vous délivrerai du joug Ottoman. » Où prendre des fonds, me demandez-vous? Eh! » le trésor conservé dans le château de Cracovie, » attendez-vous qu'on vous l'enlève? que notre or » serve à briser nos fers! Espérez-vous des al- » liances, des subsides? Les négociations sont » longues, l'avenir est incertain, le présent est en « votre pouvoir. Vos ancêtres auraient préféré la » mort à un jour d'esclavage... »

L'accent libre de Sobieski fut entendu, le traité de Buczac fut déclaré nul; les Polonais entrèrent en campagne au fort de l'hiver; des fleuves débordés, des forêts immenses à traverser, rien n'arrêta Sobieski. Il passa le Dniester, se plaça devant le camp de Chocim, où l'armée turque avait quatre-vingt mille combattans; trente-cinq mille Polonais se mesurèrent avec eux. Les Turcs battus de toutes parts furent réduits à chercher leur salut sous les murs de Kamieniec. L'eau fut couverte d'innombrables turbans, la terre de vingt mille morts. Et la Pologne sortie de ses débris, à la voix de son chef, bien que ce chef ne fût qu'électif, la Pologne recouvra la plus glorieuse existence : c'est que ce chef s'était adressé à l'esprit public de sa nation.

Sans remonter aussi haut que l'époque de Sobieski, l'histoire de ce même pays ne manque pas sans doute de faits et d'hommes qui prouvent combien la Pologne s'est montrée souvent digne de la liberté. On jugera si les qualités du jeune militaire, dont on va lire la vie, n'ajoutent pas à ces preuves. La digression qui retarde le récit de sa gloire, est en quelque sorte son ouvrage : c'est lui qui, me conduisant pour ainsi dire par la main, m'a fait revenir sur l'histoire de Sobieski. Le caractère de ce grand Polonais est le modèle que J. Sulkowski avait choisi d'affection depuis son enfance.

Mais au règne de Sobieski avait succédé l'apparition d'Auguste II, c'est-à-dire le luxe à la sim-

plicité, la bassesse à la fierté, la mollesse à la valeur.

Pour se maintenir au ton de dignité que Sobieski avait un moment fait reprendre à la Pologne, elle avait besoin de grandes vertus : elle n'avait que de grands vices, résultat impur et naturel d'une alliance incestueuse de démocratie et de féodalité. D'ailleurs, aucune institution ne la défendait contre ces principes de destruction qu'elle portait dans son sein. Elle semblait même s'être enlevé d'avance toutes les barrières qui devaient la garantir. Les milices polonaises auraient pu être son dernier retranchement; elles n'existaient plus!... Tout ce que cette institution civique, aujourd'hui comprise en Europe, et rétablie en France sous le nom de *gardes nationales*, (grâce à l'imperturbable persévérance de notre Lafayette, et qu'on a appelée son idée fixe;) tout ce que cette institution, dis-je, offrait de gages et de force réelle, était malheureusement remplacé par quelques-unes de ces troupes soldées qu'on a depuis nommées *troupes régulières*, et qui n'étaient pas capables de protéger le pays: car, sous ce rapport d'organisation militaire spéciale, la Pologne ne pouvait présenter que des moyens très-inférieurs à ceux que réunissaient autour d'elle et contre elle les trois grandes puissances contigues, la Prusse, l'Autriche, la Russie : puissances créées et maintenues uniquement par de nombreuses armées, instrumens nécessaires des gouvernemens despotiques pour assurer l'asservissement des peuples.

Comment, en présence de toutes les tristes expériences que nous livrent en ce genre tant d'historiens anciens, comment, lorsque nous avons vu encore dans ces derniers jours des hordes barbares s'avancer sur le peuple généreux qui recommença une nouvelle lutte pour sa liberté, ne pas se sentir accablé des plus douloureuses réflexions sur le malheur qui résulte pour l'humanité de l'organisation la plus intense de troupes réglées!

Dira-t-on qu'il eut un cœur de fer ou d'airain, celui qui, le premier, conçut l'affreuse idée de presser des êtres de la même espèce dans un cadre militaire; qui leur donna pour la destruction ces armes meurtrières qu'on avait cru forger pour la défense; qui leur apprit l'art profond de l'entr'égorgement méthodique, et les familiarisa avec le massacre flegmatique plus inconcevable encore de leurs frères désarmés? Ah! donner un cœur d'airain à cet horrible inventeur, ce serait lui supposer encore la forme d'un organe commun à une production de la nature. Peut-il donc être né d'une femme et d'un homme? Eh bien! alors, dans quel siècle, dans quel pays a-t-il existé? En vain on le demande à la terre : elle reste muette, étouffée du sang dont elle est inondée. Cherchera-t-on aux enfers le commencement de son existence? Les enfers même semblent renier cet exécrable enfantement. Qu'elle demeure donc à jamais dans le néant, l'origine du monstrueux auteur de l'organisation des troupes réglées!

En quittant le langage d'une indignation qui n'est qu'humaine, mais qui dans le style imposé à l'histoire pourrait être accusé de poésie ou de déclamation, craindra-t-on d'assurer que, parmi les causes qui, chez les peuples anciens et modernes, ont fixé l'établissement régulier du despotisme et l'esclavage complet des citoyens, on ne doive mettre au premier rang les troupes réglées ? La Pologne n'avait point connu ce fléau avant 1410. La noblesse et le peuple formaient au besoin la défense temporaire du pays : le spectacle des exercices militaires, qui revenait tous les ans, bien qu'attribué presqu'exclusivement à la classe privilégiée, ne laissait pas d'entretenir un esprit guerrier dans la nation.

Lorsqu'en 1410 Wladislas Jagellon convoqua les États, pour leur exposer la nécessité de combattre les chevaliers teutoniques, le sénat refusa d'armer les paysans, préférant à ce moyen de défense si naturel l'armement d'un corps auxiliaire, composé d'étrangers qu'il fit solder par la nation. Les historiens ne pensent pas que ce piége, que quelques-uns appellent *royal*, fut l'ouvrage du Roi lui-même. Ils en accuseraient plutôt l'aristocratie sénatoriale : un peuple réduit à des soldats étrangers doit avoir bientôt à se défendre contre ses défenseurs. Plusieurs fois la soldatesque audacieuse se révolta depuis la mort des Jagellons, et chaque fois ne put être apaisée que par de l'argent.

La Pologne, par sa situation méditerranée, par

la liaison de tous ses intérêts avec les peuples qui l'entourent, était comme la barrière de l'Europe contre les envahissemens de la Russie; se trouvant donc naturellement anx prises avec les passions ambitieuses de cette puissance, elle devait être l'objet et de sa convoitise et de ses ruses continuelles.

Le premier des Autocrates russes, qui rédigea en quelque sorte le code politique de cet empire alors naissant, et destiné à prendre dans la suite de si grands accroissemens, le Tzar Pierre premier, profitant de la haine qu'il avait vu se glisser entre l'état civil et l'état militaire de la Pologne, suscita adroitement en 1706 une insurrection dans l'armée polonaise, assemblée sous Tarnogrod. Les partisans de la Russie ne manquèrent pas de conseiller aussitôt la diminution des troupes, comme le moyen de les contenir. L'armée fut réduite à 18,000 hommes, et la Pologne ne sut pas substituer ses milices nationales aux troupes supprimées !!! Comment aurait-on pu trouver des forces nationales dans un pays où l'on ne pouvait d'abord trouver un peuple ?

Tourmenté de la folle idée, qu'il appelait la civilisation de ses Russes, c'est-à-dire de la manie d'en faire des Européens, *Pierre premier* avait eu le projet d'anéantir la barrière qui le séparait du reste de l'Europe. Ajoutez que la modeste espérance de domination universelle qui a successivement passé par la tête de divers monarques, pa-

rait s'être fixée particulièrement dans celles des Autocrates russes. Il était réservé à Catherine II, dite la Grande, mais peut-être moins grande que la première, de continuer et d'achever Pierre Ier.

Partant de ce système, la Tzarine sut veiller continuellement à ce que la Pologne ne pût réparer ses affaires. Pour calmer les inquiétudes que devait donner son agrandissement à ses voisins, il n'y avait rien de plus simple que de leur offrir de s'agrandir eux-mêmes. Catherine suscita l'intérêt mal entendu de l'Autriche et de la Prusse, contre leur véritable politique, en leur présentant l'appât du partage de la Pologne; elle chercha des complices pour échapper aux accusateurs. Elle n'eut pas besoin de longues considérations pour faire encore mieux sentir à des Rois l'avantage non moins flatteur de renforcer le système monarchique, et d'anéantir le système républicain, en faisant disparaître un État qui, sans avoir une liberté organisée, exposait néanmoins des voisins à en entendre parfois les accens.

Son projet adopté par deux autres puissances, la Russie n'eut plus rien à ménager à l'égard de la Pologne. On vit son ambassadeur, un prince *Repnine*, foulant aux pieds le droit des gens, faire enlever trois sénateurs qui avaient, dans une diète, parlé en hommes libres, il est vrai, mais dans un langage très-modéré. Ces sénateurs, en montant dans les voitures qui devaient les conduire hors du royaume, firent voir un calme, une intrépidité

digne des temps antiques. Leur vertu ne fit qu'exciter le rire des agens de la Russie : cette joie d'insulter à la vertu malheureuse est l'un des traits qui caractérisent la lâcheté du despotisme.

La Pologne était déjà une proie que des cruels ravisseurs pouvaient tourner en tout sens, sous leurs griffes sanglantes. L'ambassadeur russe était chargé d'accoutumer d'avance les Polonais à contempler le honteux spectacle de toute son influence ; préludant dès-lors au *partage*, il prit bientôt toute l'insolence de la conquête, dicta toutes les nominations. Tout en Pologne devant être agent de la Russie, le Roi de Pologne lui-même devait en être le premier. Stanislas Poniatowski fut porté sur le trône par la volonté de Catherine ; un caprice en avait fait son amant, on crut que le même caprice l'avait fait Roi. Les vices des tyrans sont souvent encore des voiles de leur politique. Sans vouloir nier que la nomination de Poniatowski fut la suite d'une intrigue amoureuse, elle n'en était pas moins liée au système invinciblement arrêté par la Russie, de ne pas laisser échapper un instant de ses mains les affaires de la Pologne.

Lorsque Mahomet allait prendre d'assaut la capitale du Bas-Empire, les Grecs de Constantinople, au lieu de se réunir pour défendre leur cité, s'occupaient à disputer pour des subtilités théologiques. Lorsque des Rois s'apprêtaient à se distribuer la Pologne, les Polonais se conduisaient-ils mieux que les Grecs, à la veille de leur ruine ?

Hélas! les Polonais restaient divisés en *serfs* et en *magnats!* fatale division! funeste apathie! Pour résister à des tyrans, il faut toutes les forces d'un peuple uni! Or, un peuple ne se compose point de *serfs* et de *magnats*, mais d'hommes libres, tous intéressés pour la conservation de leurs droits à ne pas devenir les victimes de l'étranger.

La Pologne fut partagée. . . . . (1772).

PARTAGE DE LA POLOGNE.

L'Europe, tranquille spectatrice de l'acte le plus monstrueux que puisse présenter l'histoire, ne fit pas même les réclamations les plus simples pour sauver son honneur, non plus que l'individualité d'une des nations les plus honorables, renfermées dans son sein. Cette vieille Europe, déjà accoutumée à se rire d'elle-même, ne crut-elle pas remplir tous ses devoirs, en faisant quelques caricatures, où divers animaux féroces représentant les trois co-partageans, un lion, image de Catherine, des loups, sous l'uniforme de Frédéric et de Joseph II, concouraient au dépécement de la victime marquée par l'ambition des trois monarques, peut-être par la fatalité qui est au-dessus de tous les Rois!!

C'est à cette sombre époque, où la Pologne si odieusement morcelée venait de perdre ses plus belles provinces, que naquit Joseph Sulkowski: son père était d'une famille polonaise noble; mais quoiqu'elle appartînt aux princes de ce nom, elle se trouvait fort pauvre.

Au rapport de quelques Polonais, J. Sulkowski était un fils naturel de François Sulkowski, frère cadet du prince Auguste de ce nom. Ce qu'on appelle dans notre langue française, souvent disposée aux adoucissemens, mais souvent aussi non moins injuste qu'inexacte dans les qualifications; ce qu'on appelle un *enfant naturel*, est tout simplement un enfant né d'une union ignorée des lois; comme si ceux qui sont nés d'un mariage légitime, cessaient d'être les enfans *de la nature*, ou comme si c'était au nom de *la nature* elle-même, que les enfans de l'amour dussent être proscrits!..

J. Sulkowski fut recueilli de bonne heure par le cousin germain dont il était le filleul, et qu'on appelait son oncle. Le prince Auguste, n'ayant point d'enfant, dit que Joseph serait le sien; cette adoption le chargeait de son éducation. Il la commença dès l'âge de trois ans, ne voulant pas perdre un instant pour façonner à son gré le rejeton destiné à soutenir *l'honneur de son nom.*

L'honneur de son nom, comme Auguste Sulkowski l'entendait, consistait à être chargé de plaques, de cordons, de tous les genres de décorations qui se distribuent dans les cours. Déjà Palatin, couvert des marques de distinctions qu'on pouvait avoir dans son pays, il aurait voulu encore obtenir toutes celles établies dans les autres. La grandesse d'Espagne, le cordon bleu de France, la pairie d'Angleterre, (qui par les lois anglaises ne peut être accordée à un étranger) tous les

signes en un mot de toutes les plus hautes aristocraties, rien n'échappait à ses désirs. C'était une soif inextinguible, une sorte d'hydropisie nobiliaire. Cette déplorable ardeur, que la raison aurait droit de croire une maladie, dans les temps modernes, on lui donne le nom d'une passion élevée, on l'appelle ambition; ambition si l'on veut, du moins fort à la portée des âmes vulgaires, doublement rapprochée de leur faiblesse par la facilité de succès, qui est la dispense de tout mérite personnel. Il est une autre ambition, moins indigne de son nom, j'entends l'ambition de la véritable gloire; c'est celle des ames susceptibles de grandeur, de ces ames qui, n'étant occupées jamais que de mériter la justice, rencontrent tout au plus la stérile estime, qui leur vaut encore l'inquiétude et souvent l'animadversion. Dans ces deux genres d'ambition, on a vu qu'elle était celle de l'oncle; on jugera celle du neveu.

Si ces réflexions paraissent s'appliquer à des questions jugées depuis longtemps par la philosophie, je répondrai que ce jugement n'est point encore exécuté, puisqu'il n'a pu empêcher le goût des fausses distinctions de se reproduire même de nos jours, avec une fureur plus violente que jamais.

Auguste Sulkowski était l'auteur de la funeste invention du *conseil permanent*, de ce conseil qui, placé entre la tenue des diétes, devait, disait-on, interpréter les lois, c'est-à-dire, les faisait

réellement, concentrait tous les pouvoirs, et subordonné lui-même au ministre de Russie, anéantissait ainsi le reste des libertés de la Pologne.

Les auteurs de projets sont toujours trop animés du desir de la félicité publique, pour croire qu'elle puisse se passer de leur concours. Il est rare qu'ils oublient de se réserver leur place dans les systèmes que leur imagination découvre. Auguste Sulkowski, en donnant l'idée du conseil permanent, avait eu l'espoir d'y exercer la première influence; voyant au contraire son invention tombée tout-à-fait au pouvoir de la Russie, il quitta de dépit la Pologne, alléguant pour motif de son brusque départ l'intention de perfectionner par ses voyages l'instruction de son neveu. En conséquence, il se mit à se promener dans toute l'Europe, c'est-à-dire dans toutes les cours de l'Europe, pour consoler son ambition déçue, ou pour la porter plus heureusement ailleurs. Il conduisait partout avec lui son neveu Joseph; il le mena à Versailles, le présenta à la reine Marie-Antoinette, qui prit sur ses genoux le joli enfant. Auguste Sulkowski, sans perdre de tems, obtint une commanderie pour son neveu; et pensant que la fortune vient parfaitement au secours des distinctions, le prince attentif obtint encore pour Joseph la promesse du banquier de la cour, Laborde, de lui donner l'une de ses filles en mariage.

Les distinctions de la fortune possédée par le prince étaient d'ailleurs chaque jour offertes aux

yeux du jeune J. Sulkowski, comme un futur patrimoine. Il ne paraissait pas même faire attention à toutes ces espérances. D'un air qui n'était déjà plus enfantin, il jouait avec les cordons, les ordres de son oncle, comme avec ceux d'une poupée. Les jugeant avec une supériorité précoce, il disait d'un ton grave et déterminé : « A peine » entré dans la vie, qu'ai-je donc fait pour mes » semblables? Quels sont mes droits à recueillir les » préférences de la société? Attendons que j'aie » mérité moi-même. » Des sentimens aussi naturellement généreux ne pouvaient que se fortifier par le spectacle de toutes les folies que son oncle lui mettait sous les yeux.

Les plus chères occupations du prince Auguste étaient celles du cérémonial. Celui qu'il faisait observer dans sa petite cour, ressemblait à une perpétuelle représentation de théâtre. On peut juger de la rigueur de son étiquette, si l'on pense, par exemple, qu'il n'était jamais permis de paraître devant lui, à aucune heure du jour, sans habit de cour et sans épée. Le prince s'était tellement assujéti à cette loi, qu'à la promenade on ne l'aurait pas surpris à quitter un instant son épée, ni son chapeau sous le bras. Voulant, comme il le disait, faire prendre les bonnes habitudes à la jeunesse, il tenait son neveu dans la même contrainte, pour ainsi dire lacé dans un corps de fer; et afin de déguiser cette rigueur envers un enfant par des vêtemens moins ridicules pour son

âge, il exigeait qu'il portât un uniforme perpétuel de grande tenue, tantôt celui de chevalier de Malthe, tantôt celui d'un régiment dont il était le chef.

En admettant que l'ancienneté de la noblesse soit un droit de revendiquer davantage les solemnités de la représentation, la maison Sulkowski n'aurait peut-être pas été fort autorisée à exagérer cet étalage. Les Sulkowski étaient, comme on dit nobiliairement, un peu *nouveaux*. Quelques-uns d'eux s'étaient érigés sur la dépouille de Stanislas Leszczynski, surnommé le Bienfaisant, et n'avaient fait qu'un saut de l'antichambre d'Auguste II sous le dais de la principauté. C'est sans doute cet étonnement de leur situation nouvelle, qui donnait à leur goût pour les mascarades *Auliques*, cette passion d'ostentation inconsidérée que ne sait contenir le brusque possesseur, étourdi de son acquisition d'hier. Un trait prouvera jusqu'où la manie de ce genre fut portée dans la famille : l'un des princes cadets, voulant rendre un solemnel hommage à la forme du chapeau à trois cornes, qui accompagne ordinairement l'habit de cour, fit bâtir un palais sur ce singulier modèle. La construction achevée, il imagina une consigne pour interdire l'entrée du palais à quiconque se présenterait en chapeau rond. Il est malheureux que le prince n'eût plus d'argent pour payer, encore moins pour habiter lui-même son palais, quand il allait y jouer sa comédie. Le vieil enfant n'avait pas prévu que son édifice merveilleux serait un

jour transformé en une métairie par un baron allemand.

Cependant, au milieu des préjugés ridicules qui étouffaient presque Auguste Sulkowski, il serait injuste de lui refuser toutes qualités. Il avait quelquefois employé son activité à des occupations louables. Fâché de ne pouvoir appliquer directement cette activité aux parties supérieures de la politique, malheureux même, à ce qu'il croyait, de n'avoir point un royaume à gouverner, il avait cherché à se consoler, en gouvernant au moins des maisons d'éducation. C'est lui qui, dans le chef-lieu de sa résidence à *Rydzyna*, petite ville du Palatinat de *Posnanie*, créa deux établissemens d'éducation pour la noblesse indigente. L'un était sur le modèle de l'école militaire, dite des Cadets de Varsovie, à l'érection de laquelle il n'avait pas été inutile; cette école, qui depuis a dû son lustre aux soins et aux lumières du prince Adam *Czartoryski*, est celle qui a vu naître et formé les *Kosciuszko*, les *Jasinski*, les *Kniaziewicz* et autres hommes distingués, dévoués à leur patrie.

C'est ainsi que, paraissant arriéré sous le rapport de plusieurs antiques idées, le prince Auguste, à d'autres égards, était au niveau de celles qui désirent et conseillent l'instruction. Envers son neveu, il avait fait preuve d'un excellent esprit dans l'éducation qu'il voulait lui donner. Dans les voyages, non seulement il lui apprenait

à voir, mais à bien voir, à juger, à observer, à comparer les mœurs des nations.

Un premier voyage de l'oncle et du neveu dura quatre ans. Le prince à son retour avait le besoin des voyageurs, celui de raconter. Il donnait des fêtes continuelles pour avoir des auditeurs. Ce que les étrangers remarquaient beaucoup plus que le prince Mentor lui-même, c'était le jeune Télémaque, dont l'intelligence précoce et les rapides progrès excitaient l'intérêt public. Les érudits voyaient en lui un jeune *Quintilien*, un *Pic de la Mirandole*, un *Heinecken*. On interrogeait ce savant qui avait déjà tant d'instruction et si peu d'années. J. Sulkowski, sans désir de briller, paraissait vouloir écouter longtemps encore, avant de se croire le droit de parler : soit la juste fierté de ne point répondre à des courtisans qui l'interrogeaient par flatterie pour son oncle, soit l'orgueil de ne pas trouver des questionneurs dignes de ses réponses, il gardait souvent le silence.

C'était à la diplomatie qu'Auguste Sulkowski avait destiné ce neveu, dont il voulait faire un homme d'État, qui portât son nom. Les talens d'agrément entrent essentiellement dans l'éducation de l'homme d'État ; les jeux de société n'étaient donc pas oubliés dans les occupations de Joseph. Un homme d'État est souvent obligé de se prêter à tout ; il faut qu'il sache jouer pour être amusant ; un air frivole peut lui donner le mérite de paraître distrait, mérite qui trouve fort bien sa

place à la cour. Où convient mieux l'apparence de la distraction que là où il faut le plus la réalité, et toute la présence de l'attention ?

Sulkowski, essayant à peine la musique, réussissait déjà au piano, au violon, à la flûte. Après avoir dessiné la figure, le paysage, il esquissa bientôt des tableaux d'histoire. En même temps, il pouvait défier les joueurs d'échecs, et n'était pas moins adroit à la gymnastique qu'aux jeux de l'esprit.

Ce n'est point par oubli que les sciences exactes se trouvaient omises dans l'éducation du neveu : c'était une exception volontairement faite. Aux yeux du prince Auguste, les sciences physiques et mathématiques n'étaient que des accessoires fort légers, dont il suffisait, disait-il, à *l'homme d'État* d'avoir des notions générales, de connaître les définitions, pour s'en servir au besoin, comme si l'on pouvait connaître les définitions, et faire l'application des sciences dont on ignore les principes.

Mais ce que l'oncle avait eu le tort de ne pas faire apprendre à son neveu, le prompt jugement de celui-ci lui conseillait de le suppléer. Un heureux hasard seconda ses dispositions.

Un des élèves les plus distingués de l'école militaire, Michel *Sokolnicki*, logeait alors chez le prince Auguste; *Sokolnicki* était occupé de travaux d'architecture et de fortifications. Il s'était pris d'amitié pour celui dans lequel il apercevait

un noble caractère et des dispositions studieuses. Sensible à cet intérêt, Sulkowski courait tous les jours chez l'ingénieur ami; il l'interrogeait sans cesse : son instruction très-forte, notamment sur les sciences mathématiques, le plaisir qu'il trouvait dans cette relation paternelle, où il était aussitôt satisfait sur tout ce que cherchait la vivacité de son esprit, faisait parfois manquer à J. Sulkowski ce qu'on appelle à la cour *les heures des appartemens*, et l'on sait que ce prince n'entendait pas raison sur cet article si important à *l'homme d'État.*

Pour notre difficile humanité, la raison est comme un breuvage bien pénible à faire accepter, si les bords du vase ne sont pas enduits d'un peu de miel. Le prince Auguste était l'un des hommes avec qui cette précaution était le plus nécessaire. Sokolnicki, prenant tous les jours plus d'intérêt à son jeune élève, désirait réparer dans son éducation cette lacune de connaissances mathématiques; mais il fallait l'agrément de l'oncle. Pour l'obtenir, Sokolnicki croyant mieux combattre un faible, en paraissant s'y prêter, commença par abonder dans l'idée favorite *de faire un homme d'État ;* même en suivant cette idée du prince, l'éducation de son neveu ne devait pas rester incomplète. Bientôt il démontra au prince combien les méthodes des sciences exactes étaient propres à rectifier et affermir ce que les sciences morales peuvent avoir de vague en certaines parties : le genre d'esprit du jeune Sulkowski, la puissance

d'attention qui le caractérisait, rendaient promptes et faciles les études qui lui manquaient. On réussit merveilleusement aux choses pour lesquelles on a de l'attrait. Cédant à ces réflexions présentées avec la justesse et l'ascendant d'un excellent esprit, le prince promit un professeur de mathémathiques à son neveu. Le maître était trouvé; ce fut Sokolnicki.

Les sciences auxquelles on doit des résultats qui sont des vérités, donnent promptement de grandes jouissances à ceux qui les cultivent. Chaque preuve des choses cherchées est égale au bonheur d'une découverte. Il n'est pas rare de voir ceux même que l'étude des sciences mathématiques avait quelquefois rebutés dans le commencement, bientôt captivés par elles, quand ils s'y avancent. Ainsi, chez J. Sulkowski, ce qui avait commencé par être un goût, devint aussitôt une passion, et les progrès qu'elle accéléra, ne tardèrent pas à justifier l'opinion de Sokolnicki dans sa défense des sciences exactes. Le prince ne pouvait tarder à voir venir des fruits vraiment précoces, si l'on peut se permettre cette comparaison, sur le jeune arbre dont il n'avait voulu attendre que des fleurs.

Projetant d'ouvrir dans une campagne voisine un canal d'écoulement, le prince se plaignait un jour des entrepreneurs qui demandaient quatre ans pour une opération qu'ils ne voulaient même commencer que dans six mois, à cause de l'hiver; il trouvait d'ailleurs exorbitant le devis présenté.

Chacun avait donné son opinion avec la flatterie arrangée pour plaire au prince, chez lequel on dînait. Sulkowski qui venait d'entendre tout le monde, parait ici trouver à son appui toutes les connaissances acquises avec son ami, et étendues dans leurs entretiens sur la fouille des terres, relativement aux travaux de fortifications; on eût cru qu'en ce moment un véritable enfantement venait de se préparer dans cette jeune tête, après un instant de méditation, mais d'un air peu important : « Il pourrait paraître étonnant, dit-il, » qu'on soit embarrassé d'exécuter durant l'hiver » les travaux dont il est question. La gelée ne per- » met-elle pas d'enlever des masses de terre comme » on enlève des blocs de pierre dans les carrières? » D'un autre côté, l'usage des traineaux sur la » neige facilitant en hiver les transports avec un » avantage bien supérieur à celui qu'on obtient » par le moyen des chars ou des brouettes, ne » doit-il pas en résulter une plus grande écono- » mie de temps, de bras et de tout pour la con- » fection de l'ouvrage, et une économie bien plus » précieuse encore pour la force et la santé des » ouvriers, que les grandes chaleurs de l'été et » l'humidité de l'automne ne manquent jamais » d'altérer très-promptement. »

On avait peu écouté le discours de celui qu'on regardait comme un enfant. Sokolnicki vient au secours de son jeune élève; il soutient que son idée est aussi juste que simple et facile à exécuter,

et il en donne la démonstration, lorsqu'un docteur en théologie, ennemi personnel (théologiquement parlant) de ces idées redoutables pour les doctrinaires stationnaires, ce théologien relevant la discussion épuisée : « Il faut espérer, dit-il » d'un ton doctoral, que M. le mathématicien » voudra bien nous citer un exemple pour nous » convaincre des vérités qu'il avance avec tant » d'assurance; car pour moi je ne donne ma foi » qu'aux mystères de la religion : pour tout le » reste, il faut que je voie d'abord ce qui a été » fait par nos pères ; je ne veux pas être plus sa- » vant qu'eux.... Le premier de nos pères a perdu » le genre humain pour avoir osé toucher à l'arbre » de la science du bien et du mal; gardons-nous » de recommencer une pareille témérité. Nous per- » drions aussi nos enfans, comme Adam a livré » les siens en les frappant du péché originel. Que » le genre humain ne soit plus si ambitieux, et » qu'il reste là où Dieu l'a mis ; qu'il y reste sans » vouloir essayer de prétendus progrès toujours » nouveaux... »

L'oracle avait parlé : Sulkowski part d'un éclat de rire permis à la supériorité de la raison. Déjà la sienne ne savait pas faire grace à la sottise présomptueuse. « Je passe, dit-il, la profonde obser- » vation à un scholastique aussi subtil, accoutumé » à soutenir dans ses thèses que les ténèbres sont » la lumière. Il ne voit pas pourquoi l'on préfère » la lumière aux ténèbres ; sa logique est trop au-

» dessus de la raison pour admettre le raisonne-
» ment. Il vaut mieux sans doute consumer la vie
» en argumentations inintelligibles, soutenir *à*
» *priori* que l'espèce humaine doit rester à la même
» place qu'hier, et conclure *à posteriori* qu'elle ne
» peut espérer de faire demain un progrès de plus.»

Le théologien ne se croyait point battu : il ne pouvait comprendre tout ce qu'il y avait d'esprit dans l'ironie. Par une réplique non moins vive, Sokolnicki acheva de le réduire au silence. La tenacité de Sulkowski fut couronnée du succès de la raison.

On a vu que Sokolnicki avait démontré la possibilité et la facilité d'exécuter le canal en hiver. Saisi de la vanité de donner comme sa conception personnelle l'application d'une idée qui avait autant de nouveauté que de probabilité, le prince Auguste la prit au vol. Pour la première fois de sa vie, oubliant l'étiquette, il se lève de table, court se jeter dans les bras de Sokolnicki en le comblant d'éloges. Le maître et l'élève, pour récompense, demandent à se mettre à l'ouvrage; ils désirent se présenter à la cour en habits d'arpenteurs. Le prince y consentit avec bonne grâce. C'était un homme d'esprit, lorsque son jugement parvenait à lui faire immoler ses faiblesses. Dans sa nouvelle occupation, J. Sulkowski devait trouver un double avantage; il faisait une chose utile, et il échappait pour quelque temps au cérémonial de la cour.

Les travaux extraordinaires, nécessités par l'entreprise du canal, obligèrent Sulkowski à fortifier ses études mathématiques, heureusement commencées. Il avait promptement saisi les premiers élémens de géométrie. Sa pénétration dévorant les difficultés, il achevait rapidement le cours de géométrie pratique. Il n'y avait pas un problême des opérations graphiques de la planchette que J. Sulkowski ne fût en état de résoudre et de démontrer. Pendant qu'avec une activité inouie il pressait les travaux du canal pour les terminer avant l'arrivée des neiges, il s'amusait, au moyen de la planchette, à lever la carte des passages qui avoisinaient le canal; étude excellente, qui ne contribua pas peu à le mettre sur la voie des connaissances qui devaient dans la suite lui devenir plus utiles.

C'était en 1786 que, leurs voyages achevés, l'oncle et le neveu étaient revenus en Pologne. Ce beau pays était tout-à-fait sous l'empire de la Russie. Du fond de son palais, Stackelberg faisait mouvoir le conseil permanent. Frappé de cet ineffaçable sceau de la Russie, dont sa création fut empreinte, le Roi de Pologne lui-même envoyait humblement tous les jours demander ses ordres à l'ambassadeur de Catherine. Les partisans de *Stanislas-Auguste* disent que cette conduite était en partie forcée par la nécessité de se défendre contre les prétentions des Magnats, et qu'il se soumettait à une puissance étrangère pour gouverner sous sa

protection. Ils ajoutent qu'il opérait quelques changemens heureux dans l'éducation, qu'il donnait de l'avancement à la petite noblesse, qu'il accueillait la bourgeoisie et qu'il faisait quelques établissemens d'arts ou de culture. Les partisans de *Stanislas* pourront prouver qu'il fut architecte, jardinier, connaisseur en tableaux, même discoureur facile : ces éloges peuvent être très-mérités. Ils ne prouvent rien de plus, sinon qu'un Roi, louable uniquement en ces choses, est un Roi fort peu digne de l'être.

Le rang secondaire où la Pologne se trouvait descendue par la domination de la Russie, restreignait singulièrement, aux yeux du prince Auguste, la carrière diplomatique dans laquelle il avait eu le projet de lancer son neveu. Retournant son ambition dans tous les sens, loin de la juger perdue, il crut au contraire qu'elle pouvait s'adresser à des moyens plus actifs et plus heureux. L'armée lui parut présenter ces moyens à qui pouvait y prendre rang. Lui-même, comme président du conseil de la guerre, se trouvait tout porté pour servir son neveu. Il lui fit donner une sous-lieutenance dans le régiment des chasseurs, dont il était le chef. (1787.)

Ce premier grade n'était pas seulement une faveur. Inscrit d'abord sur le cadre militaire, Sulkowski avait été soumis aux exercices de simple soldat. Maintenant il accompagnait tous les jours son oncle au conseil de la guerre. On voyait avec

intérêt se placer à côté du président un jeune sous-lieutenant, dont l'attitude décidée annonçait la fermeté de caractère.

Le prince Auguste Sulkowski était petit, bossu, tout-à-fait disgracié. Parmi les regrets de son ambition, souvent il exprima celui de n'être pas aidé de physique et de circonstances, pour aspirer à la gloire militaire. « Il faut être militaire » disait-il à son neveu. Et c'était pour le pénétrer de cette idée qu'il s'en faisait ordinairement accompagner au conseil de la guerre. Il voulait l'initier, de bonne heure, aux principes de l'art qui donne un si grand empire dans les affaires humaines.

Du moment que Sulkowski eut entendu qu'il *serait militaire*, on put juger que sa vocation était arrêtée. Ses études, ses amusemens, ses démarches, ses rêves, tout chez lui parut se rapporter au besoin de connaître, d'approfondir l'art militaire. Que ne fera-t-il pas pour s'y perfectionner? Il pourra donc bientôt se mesurer, sur les champs de batailles, avec les ennemis de sa patrie. Les moindres traits révèlent la passion ; comme on ouvrit un jour devant lui un flacon d'essence de rose apporté d'Orient, les dames s'extasiant sur l'excellence de l'odeur : *La rose sent bon*, dit Sulkowski d'un ton grave, *mais la poudre à canon sent encore meilleur!*

En 1788, s'ouvrit une scène où l'on put croire un instant voir recommencer les destinées de la Pologne, la fameuse Diète dans laquelle on abolit

successivement tous les réglemens dont les Russes étaient les auteurs. A cette Diète, parurent de jeunes Polonais qui, ayant été forcés par les intrigues des Russes à s'exiler de leur patrie, rapportaient de leurs voyages une volonté de liberté qui devait être plus forte, parce qu'elle était plus éclairée; heureux effet de la tyrannie qui, faisant replier l'homme sur lui-même, ajoute encore à ses moyens! Les Polonais que je viens de rappeler, firent preuve de talens et de courage oratoires; ils préparèrent d'importantes institutions, qui précédèrent la constitution du 3 mai 1791.

Mais ce qu'il fallait ici à la Pologne, bien plus que des harangues fleuries, c'était de la détermination et de la prévoyance. Un excellent conseil fut éloquemment donné dans cette Diète par Korsak lithuanien. Il se leva plusieurs fois pour ne faire jamais que cette harangue: *De l'argent et des soldats, des soldats et de l'argent! sans quoi, ne bougeons point.....* Pour se dérober aux devoirs qu'impose la précision d'un pareil langage, les esprits incertains voudraient le défigurer. Korsak, fut appelé *fou* par tout ce qui l'environnait. Les grands caractères ne peuvent être jugés, s'ils ne sont entendus par leurs pairs. J. Sulkowski était de ceux qui pouvaient apprécier l'orateur en présence de la crise où il parlait. Le moderne Caton a justifié l'énergie de ses paroles par sa conduite; après avoir rassemblé quelques braves dans la révolution de 1794, Korsak se précipita sur

les bayonettes russes : il a péri l'un des premiers...

Ne pouvant retenir, ni déguiser son assentiment aux résolutions généreuses, Sulkowski devait fréquemment blesser les opinions de son oncle. Ces luttes du bon sens d'un jeune homme contre la folie d'un homme qui se croyait mur, eurent pour résultat d'aigrir sans retour celui-ci. Un jour, J. Sulkowski s'étant laissé aller à faire une censure amère du gothicisme ridicule de certaines coutumes féodales, le prince, se regardant comme personnellement offensé, se tourna vers son frère Antoine, et lui dit: « Ah! je vois bien » maintenant que j'élevais un serpent dans mon » sein! » Le projet de faire J. Sulkowski son héritier parut alors changé. Déplorable orgueil qui peut étouffer les sentimens les plus doux de la nature! sentimens très-faibles à la vérité chez les hommes dont la corruption politique a fait abnégation de toute morale; car, il faut le dire avec rigueur, le prince Auguste était au niveau de ce qu'il y a de pire en ce genre. Ce qui prouve que l'aristocratie, en se présentant comme une opinion, n'est le plus souvent qu'un intérêt, c'est qu'à l'époque où il jouait ce rôle d'aristocrate si ridicule, le prince Auguste Sulkowski avait avec la Russie, des rapports qui établissent la vénalité de sa conduite. Il était régulièrement aux gages de l'ambassadeur Moscovite *Stackelberg*, lequel ne payait pas le prince sans avoir ses reçus. Voici quelques-unes des pièces trouvées en original par-

mi les papiers de l'ambassade Russe, en 1794.

« Je reconnais avoir reçu de MM. Tepper et » compagnie, conformément aux ordres de son » excellence M. l'ambassadeur de Russie, *Stackel-* » *berg*, une somme de 1,000 ducats de Hollande, » pour le troisième terme, et cela pour le compte » de la cour de Russie. »

Varsovie, 8 *août*, 1775.

Signé: Auguste, Prince Sulkowski, Prince de Bielse, Maréchal du conseil permanent.

D'autres reçus d'une pension, portent 1570 ducats pour six mois, 31 mai 1778, 8 mars 1779; d'autres encore portent les dates des mois de juillet, août, septembre, octobre, novembre, décembre de la même année.

Le prince Auguste mourut en 1788. J. Sulkowski deshérité se trouva n'avoir d'autre ressource que celle de son grade; sans avoir besoin d'efforts pour se résigner à sa position, et plutôt heureux qu'affligé de se voir réduit à lui-même, ce fut avec joie qu'il demanda d'être envoyé à son régiment. C'était le régiment de chasseurs dont il avait porté l'uniforme dans son enfance; il y fut bientôt capitaine.

Dans l'émotion toujours plus vive que lui donnait le spectacle d'enthousiasme civique de son pays, J. Sulkowski reconnaissait toujours davantage que le moyen le plus sûr de servir sa patrie avec le plus de distinction, était de fortifier son

instruction militaire; elle était déjà prodigieuse, elle embrassait toutes les connaissances.

Doué d'une grande facilité pour apprendre les langues, Sulkowski avait su bientôt l'Anglais, l'Allemand, l'Italien, le Français; il avait commencé l'étude du Turc, de l'Hébreu même. En voyant cette aptitude particulière que paraissent avoir les hommes du nord, surtout les Polonais, à retenir beaucoup d'idiômes divers, on doit mettre quelqu'intérêt à en chercher la raison. Si l'on considère la langue polonaise en elle-même, comme primitive, comme mère, on la trouve absolument séparée de toutes celles qui ne sont pas proprement dérivées de la Slavonne (telles que la Russe, la Bohémienne, la Morave, la Luzacienne, la Silésienne, la Dalmate.) Le défaut de communication des peuples qui parlent ces langues, avec les autres peuples de l'Europe, peut les avoir préservés de ces altérations étrangères qui deviennent des dialectes. Ce fait, dira-t-on, ne donne point la solution du principe que nous examinons; il en pourrait donner une contraire. La langue polonaise, d'ailleurs, ne présente point un arrangement de mots aussi borné, une construction aussi sévère que quelques autres langues modernes, notamment la langue française; la langue polonaise n'a pas, en quelque sorte, de syntaxe. Ce point de départ des Polonais, pour entrer dans la langue des autres nations, est-il la raison de leur plus grande facilité à les apprendre? Quant à la pu-

reté de prononciation, qui distingue les Polonais dans toute langue qui leur est le plus étrangère, cette pureté serait-elle dans la rigueur de la prononciation à laquelle les soumet leur propre langue? Celle-ci réunit dans un mot la plus grande quantité imaginable de consonnes qui semblent plus qu'inutiles, à côté des voyelles qui les accompagnent. Mais la bonne prononciation polonaise ne fait grâce d'aucune de ces consonnes; elle les fait même toutes entendre sans aucune exception. On sent qu'ainsi préparés, rompus par de pareilles habitudes, les Polonais se trouvent tout disposés à de moindres efforts; et ce qui serait pénible pour d'autres, devient l'apprentissage le plus facile pour ceux qui ont, presqu'en naissant, commencé à vaincre toutes les difficultés de l'organe vocal. Ajoutons à ces raisons fondées sur l'analyse, celle que donne la connaissance des premiers procédés de l'éducation des Polonais. Chez eux, l'on apprenait plusieurs langues aux enfans dès le berceau. Sulkowski, avançant en âge, avait suivi cette première disposition; il était devenu un véritable Polyglotte.

Cette promptitude à retenir des mots n'avait fait aucun tort au jugement de Sulkowski: c'est que déjà les mots lui étaient offerts comme les signes d'idées à sa portée. En accompagnant l'apprentissage des langues des procédés rationnels, leur étude même la plus diversifiée ne peut nuire à l'entendement; elle doit y contribuer.

Sulkowski, occupé de tant de diverses études, trouvait encore le loisir de composer quelques morceaux de poésie dans la langue française. Il semblait l'adopter d'instinct, comme la langue future de la liberté. En jetant les yeux sur quelques-uns de ses informes essais, on pourrait sans doute faire de justes critiques, suivant les règles de la grammaire et de la versification, si c'était sous ce rapport qu'on voulût examiner les essais de Sulkowski. C'est dans un autre esprit, qu'on doit regarder le bégaiement d'un enfant ingénieux. Ce qu'on ne peut méconnaître dans la première ligne comme dans la moindre parole de Sulkowski, c'est toujours de l'imagination, toujours une conception vive et originale. On ne tient que de la nature cette faculté si précieuse. Dans ses extravagances les plus enfantines, cette imagination ardente ne choisissait jamais que de nobles sujets de morale et de liberté. Le même goût d'esprit s'était fait apercevoir dans les nombreux extraits d'histoire, de mythologie, que Sulkowski avait faits depuis qu'il avait su lire. Les choses qui le frappèrent toute sa vie, dans toutes les époques de l'histoire, furent toujours ou les progrès ou les efforts de la raison, les actes ou les tentatives du courage qui ont eu le triomphe de la justice pour but. On sait assez que pour Sulkowski la justice appliquée aux grands intérêts représentés par la politique ne pouvait jamais être que la liberté. « Un Français, un Anglais, un

» Espagnol, un Italien, un Russe sont tous à-peu-
» près le même homme, a dit J.-J. Rousseau, dans
» son *Essai sur le gouvernement de Pologne* : « Il
» sort du collége déjà tout façonné pour la licence,
» c'est-à-dire pour la servitude. A vingt ans, un
» Polonais ne doit pas être un autre homme; il
» doit être un Polonais. Je veux qu'en apprenant
» à lire, il lise les choses de son pays; qu'à dix
» ans il en connaisse toutes les productions, à
» douze, toutes les provinces, tous les chemins,
» toutes les villes; qu'à quinze il en sache toute
» l'histoire, à seize, toutes les lois; qu'il n'y ait
» pas eu dans toute la Pologne une belle action ni
» un homme illustre, dont il n'ait la mémoire et
» le cœur pleins, et dont il ne puisse rendre compte
» à l'instant. »

Sulkowski brûlait d'être, on peut dire qu'il était le Polonais de J.-J. Rousseau.

L'excès de son travail fit craindre pour sa poitrine; soit que son ambition laborieuse fût la cause ou l'effet de ce genre d'affection, l'ardeur toujours croissante de Sulkowski ne pouvait pas rassurer sur son état physique. Dans ce moment, une de ses sœurs venait de mourir d'une maladie de poitrine. Sulkowski ne pouvait éviter ce funeste sort que par un régime rigoureux. Il se soumit patiemment à toutes les privations. A l'âge de dix-huit ans, c'est prouver déjà une grande puissance sur soi-même. C'est que J. Sulkowski avait fixé un noble but à sa victoire ; c'est que ,

pour être un bon soldat, il faut posséder la vigueur de toute la santé. Et voilà pourquoi, la guerre venant à se déclarer, Sulkowski redoutait de se trouver malade : il voulait être aux ordres de sa patrie, de toutes ses forces physiques, comme il y était de toutes les volontés de son ame.

Digitized by Google

LIVRE SECOND.

Constitution du 3 mai 1791. — Dernier cri d'un citoyen Polonais. Opinion de J.-J. Rousseau. — L'élection et l'hérédité. — Esprit de la constitution du 3 mai. — Mouvement des puissances. — Situation de la Pologne. — Sulkowski en Lithuanie. — Stanislas Poniatowski. — Sulkowski à l'avant-garde. — Rivière de Zelwa. — Reconnaissance. — Le général Wedelstet. — Mission qu'il donne à Sulkowski. — Intrépidité de ce dernier. — La croix militaire dite *Virtuti-Militari*. — Modestie de Sulkowski, cours de *Castramétation*. — Manuel de Sokolnicki. — Mokronoski; Kosciuszko, etc. — Reconfédération ou complot de Targowiça 1792. — Les défenseurs de Stanislas. — Lâchété du Monarque. — Malheurs de la Pologne. — Sulkowski part pour la France. — Ce qu'il y vient chercher. — Bonaparte et le conventionel Aubry. — Détermination de Sulkowski. — Son ambition. — Il apprend l'arabe. — Le comité de Salut-public. — Attaché à l'ambassade de Constantinople. — Sulkowski quitte Paris. — Journée du 31 mai 1793. — Passage en France et en Italie. — Ce qui se passait en Pologne. — Stanislas. — Félix Potocki. — Sa chûte. — Trahison de Stanislas Auguste.

Tout ce qui se passait en Pologne tournait inévitablement à la guerre. Le conseil permanent était écroulé; le joug de la Russie était secoué, une constitution proclamée (c'était la constitution du 3 mai 1791.) Cette constitution, en rompant les liens dont les Russes avaient garotté la Pologne depuis 1775, devait faire aussitôt redouter leur invasion. Et cependant cette même constitution était loin de contenter les vœux des patriotes polonais. Sulkowski, si jeune encore, paraît au

premier rang de ceux qu'elle avait le moins satisfaits. Dans un ouvrage plein de chaleur, qu'il intitula : *Le dernier Cri d'un citoyen polonais*, il rendit compte de la journée du 3 *mai*, et développa son sentiment sur la nouvelle constitution. Un vers de Virgile qu'il prit pour épigraphe de son ouvrage, montre l'état de son ame dans ce moment :

Obstupui, steteruntque comæ, et vox faucibus hæsit.
(Virg., Ænéid.)

L'étonnement et l'indignation ne parurent point cependant l'avoir laissé sans voix. « Que n'ai-je la » plume de Tacite, s'écrie-t-il dans son exorde, » pour dérouler les trames secrètes ourdies contre » ma patrie, pour peindre le caractère odieux de » ces hommes, qui d'un sang-froid aristocratique » viennent d'anéantir la Pologne!!! »

Dans la circonstance où se trouvait la Pologne, enveloppée des oppresseurs qui aspiraient à la dévorer, on ne devait avoir d'autre objet, disait Sulkowski, que d'augmenter et d'organiser la force militaire de l'État; de fixer tous les pouvoirs, depuis si long-tems sortis de leurs limites; de donner à l'Europe l'idée de l'établissement d'une liberté raisonnable, et capable de se défendre vigoureusement contre toutes les attaques. En prétextant de vouloir atteindre ce but, ne prit-on pas une route tout-à-fait contraire? On accorda au Roi une puissance extrême, le droit de nommer à tou-

tes les charges civiles et militaires. On soumit les décrets de la nation à la nécessité de sa sanction. Le *veto* suspensif fut donné à un sénat puissant. Un conseil de cinq Magnats, tirés du corps des ministres toujours nommés par le Roi, devait régner sur la nation dans l'intervalle des Diètes. Il avait bien été question de quelque responsabilité pour *ces cinq Ephores ;* mais le mode rendait toute responsabilité illusoire. Pour ébranler ces hautes puissances, il ne fallait pas moins que les deux tiers des représentans qui les déclarassent coupables; et le Roi, présumé plus sage que toute une assemblée, tenait de la constitution le droit de les changer tous les deux ans.

Dans son Essai sur le gouvernement de Pologne, celui de tous ses ouvrages, où, sans changer ses principes, il semble le plus disposé à fléchir leur rigueur, et à les accommoder à la politique, J.-J. Rousseau écrivait : « On a proposé de rendre la » couronne héréditaire; assurez-vous qu'au moment » où cette loi sera portée, la Pologne peut dire » adieu pour jamais à sa liberté... Au lieu de cette » fatale loi qui rendrait la couronne héréditaire, » j'en proposerais une bien contraire, qui, si elle » était admise, maintiendrait la liberté de la Po- » logne : ce serait d'ordonner par une loi fonda- » mentale que jamais la couronne ne passerait du » père au fils, et que tout fils d'un Roi de Pologne » serait pour toujours exclu du trône. » On fit ici précisément tout le contraire de ce qu'avait con-

seillé J.-J. Rousseau. Le code polonais du 3 mai fut aussi malheureusement terminé qu'il avait été commencé : il consacra la destruction du principe considéré jusqu'alors comme base de la République polonaise et de toute République, la forme *élective*, à laquelle on substitua l'*hérédité!!!*

Le parallèle de l'élection et de l'hérédité a été approfondi dans les ouvrages des plus forts publicistes. On ne prétend pas que la forme d'élection établie en Pologne fut une forme parfaite, qu'elle dût rester telle à jamais, et sans espoir ou désir d'amélioration. Les inconvéniens, les abus même inévitables dans l'élection ne prouveront pas à leur tour le mérite supérieur et infaillible de l'hérédité. Si l'hérédité réclame un *Titus*, un *Trajan*, un *Henri IV*, à travers le désert des siècles, il y a fort peu d'intervalles dans les annales humaines où l'on ne puisse faire hommage à cette même hérédité de produits moins heureux pour l'humanité. N'est-ce pas à l'hérédité qu'appartiennent les *Tibère*, les *Néron*, les *Caligula*, les *Louis XI*, et tant d'autres monstres impériaux ou royaux, qui tenaient leur couronne de l'hérédité ?

Cependant le législateur polonais, n'osant point attaquer de front l'antique considération attachée à la théorie de l'élection, prit un détour peu ingénieux; car il n'est qu'un jeu de mots, ce fut de déclarer le *trône électif dans une famille*, c'était bien l'hérédité moins le terme propre. Ainsi la succession au trône de Pologne fut déférée à l'élec-

teur de Saxe, qui y avait été déjà appelé à la mort de Stanislas Auguste.

« Voilà donc l'issue d'une prétendue Révolu-
» tion ! Pour qui, braves Polonais, brûlez-vous de
» répandre votre sang, disait Sulkowski? Pour
» constituer la dot d'une Saxonne de neuf ans,
» dont l'heureux mari devenait votre maître, et
» dont tous les rejetons étaient acceptés par vos
» éternels tyrans. »

Les Polonais qui ont jugé la constitution du 3 *mai*, avec moins d'humeur et de chaleur peut-être que Sulkowski, l'ont trouvée faiblement conçue, rédigée sans précision, inférieure en tout à plusieurs de celles qui l'avaient précédée ; à celle des Américains en 1778, à celles des Français jusqu'à l'an 3 inclusivement. Le législateur polonais ne sut, ou ne voulut pas éviter des vices essentiels reconnus tels par les lumières de l'époque, ceux qui touchent aux premiers droits de l'humanité. Ainsi, tout en paraissant vouloir relever la généralité des hommes du pays à la dignité qui est le droit de tous, on avait conservé l'ancienne division de la nation en trois classes, les nobles, les bourgeois, les paysans. J.-J. Rousseau qu'on trouve toujours plus excellent à rappeler quand il s'agit de la Pologne, s'exprime ainsi sur la question des *trois ordres* : « La République de Pologne, a-t-on sou-
» vent dit et répété, est composée de trois ordres :
» l'ordre Equestre, le Sénat et le Roi. J'aimarais
» mieux dire que la nation polonaise est composée

» de trois ordres : les nobles qui sont tout, les » bourgeois qui ne sont rien, et les paysans qui » sont moins que rien. » Cette différence dans les conditions laissait l'organisation des pouvoirs très-difficile; car il n'y a rien de plus difficile que ce qui est compliqué. Tel est le caractère des Lois dictées par des combinaisons particulières; elles sont obligées de faire des circuits tortueux pour déguiser leur but, et ne peuvent ainsi arriver jusqu'aux intérêts publics, puisqu'elles les sacrifient. Les seules lois auxquelles il soit permis d'être simples, sont celles qui, prenant leur source dans la justice, dans la nature éternelle, embrassent réellement les intérêts généraux.

Dans la constitution du 3 *mai*, selon Sulkowski, les droits même des classses subsistantes se trouvaient trop peu balancés pour que le résultat des délibérations pût devenir l'expression de la volonté générale. On sentait à chaque ligne de cette constitution l'influence de l'esprit des nobles qui l'avaient faite. Les priviléges des gentils-hommes, leur prééminence dans la vie publique ou privée étaient le premier objet de spéciale garantie; peut-être pouvait-on entrevoir une quasi-promesse de rapprocher un jour la classe des bourgeois de celle des nobles. Quant à ce qui est des paysans, ils n'y étaient guère indiqués que par quelques expressions générales, quelques vagues espérances données fort au loin, et qui semblaient arrachées aux auteurs constituans plutôt par la

crainte de passer pour barbares dans le dix-huitième siècle, que par ce sentiment de justice, d'humanité et de raison qui livre sans réserve ce qu'il a promis de bonne foi.

Pour sauver la constitution du 3 *mai* du reproche d'illibéralité, ses défenseurs répondent qu'une grande ouverture d'ennoblissement était donnée à tout le monde. Chacun pouvant devenir noble à la suite de quelque tems, la noblesse, disent les constituans du 3 *mai*, cessait de fait, et le peuple seul avait toute son existence de droit comme de fait; car, si en France on avait élevé tous les nobles à la dignité de peuple, la Pologne suivant une route différente allait au même but, puisque tout le peuple devait incessamment arriver à la dignité de noble. Ah! quels que soient les détours et les artifices qu'on prenne pour tromper l'égalité, cette loi suprême ne peut être éludée; elle est le vœu, parce qu'elle est le besoin universel; elle doit régner du moment qu'on en a parlé une première fois. C'est ainsi qu'après avoir sévèrement examiné la constitution du 3 *mai*, ce qu'on ne peut lui refuser, c'est d'avoir au moins commencé l'une de ces discussions qu'on ne voit jamais entamer sans que tôt ou tard les peuples qui s'en mêlent, puissent n'y pas rester vainqueurs.

Les défenseurs de la constitution du 3 *mai* veulent ajouter à ses titres les grandes promesses qu'elle faisait à l'instruction publique, (quoique

l'instruction des enfans du Roi soit à-peu-près la seule formellement exprimée dans le code), et ils excusent les délais de la liberté annoncée à toutes les classes, par le motif que plusieurs de ces classes, celle des paysans surtout, avaient besoin d'être éclairées avant d'être admises à la jouissance de ce grand bienfait de la liberté.

Discutera-t-on, demandait Sulkowski, comme une question, si les êtres de la même espèce, nés avec les mêmes besoins, conséquemment avec les mêmes droits, sont dans la nécessité d'être pourvus de grandes lumières pour être admis à la jouissance de ces premiers droits? Discutera-t-on si cette jouissance ne suffit pas pour donner bientôt la connaissance qui est nécessaire à son exercice modéré? Cet enfant qui veut quitter le berceau, est-ce en l'y retenant dans ses langes, est-ce en continuant ses liens que vous lui apprendrez à marcher? C'est la libre disposition des facultés qui les développe; c'est le mouvement seul qui peut conduire à l'équilibre.

Comment accorder d'ailleurs une grande confiance à la sagesse de tous ces constituans Polonais, en voyant ceux d'entr'eux qui se croyaient assez supérieurs aux progrès des autres hommes, pour que ceux-ci ne pussent pas être libres dans la plus faible proportion, n'avoir pas fait eux-mêmes assez de progrès pour oser consacrer la première de toutes les libertés, la liberté de conscience? car le premier article de la constitution qui finit

par la tolérance, par la liberté même des divers cultes, commence expressément par proclamer dominante la religion catholique. Le grand nombre de ceux qui la professent, leur influence fournissaient la *raison d'état* qui motiva leur domination. Or, peut-il y avoir jamais liberté, ou du moins tolérance de cultes différens, là où domine une religion et surtout la religion catholique?

Ce blâme de la constitution du 3 *mai*, prononcé peut-être avec un peu de violence par Sulkowski, pouvait se ressentir de l'ardeur de sa jeunesse, et n'être pas sans appel à sa maturité ultérieure. Il est certain que cette constitution était au moins un commencement d'amélioration, qui permettait l'espoir d'autres progrès; il est certain qu'elle parut alors réunir une grande majorité dans la nation polonaise, et qu'elle eut pour principaux adversaires la partie très-peu nombreuse, mais encore malheureusement trop influente des aristocrates polonais, vendus aux Russes et appuyés par leur baïonnettes.

Mais cette constitution du 3 *mai* eût-elle été un chef-d'œuvre, eût-elle égalé les lumières du siècle au moment où elle paraissait, elle ne répondait pas à la question si pressante qui avait été posée dans la Diète par le vertueux Korsak: *Des hommes et de l'argent.* Les juges les plus doux du code du 3 mai 1791, répètent avec Sulkowski qu'il devait être précédé ou tout au moins immédiatement suivi du *déploiement de toutes les ressources mili-*

taires de la Pologne contre les ennemis de son Indépendance.

Or, dès 1791, les mouvemens des puissances qui environnent la Pologne, présentèrent un aspect effrayant. Le Roi de Prusse tout-à-l'heure berçait les Polonais de la chimère d'une alliance stable, et les traitait comme un peuple qu'il affectait de croire déjà puissant, pour les empêcher de le devenir : maintenant, il demandait une portion de la Pologne pour prix de la neutralité qu'il avait bien voulu garder, pendant qu'elle s'occupait de ses affaires. La guerre des Russes contre les Turcs touchait à sa fin, et Catherine menaçait de tout le poids de son indignation et de ses armées l'infortunée Pologne.

Et quelle était la situation de la Pologne en ce moment ? La Turquie ne voulait plus d'alliance avec elle ; la Hollande en même temps refusait l'argent qu'elle avait promis..... tous les cordages d'espérance étaient rompus à la fois ; et Sulkowski voyait le vaisseau de sa patrie prêt à être englouti dans les abîmes. Quant à lui, lorsque l'étranger se dispose à envahir son pays, ce n'est plus le moment de parler ou d'écrire contre ce qui avait été fait, ou pour ce que l'on aurait dû faire : c'est le moment de combattre. Il n'était encore que capitaine dans le régiment des chasseurs, il lui était facile d'en être bientôt le colonel : le nom de son oncle et ses alliances, comme on dit dans la langue aulique, lui permettaient tout avancement.

C'est à d'autres titres que le jeune capitaine veut obtenir des distinctions.

La campagne venait de s'ouvrir : Sulkowski fut envoyé en Lithuanie, où trente mille Russes étaient entrés. Il fit cette campagne en brave Polonais, et en écrivit une histoire en bon français. La langue des destructeurs de la tyrannie était celle dont il fallait se servir, dit-il, pour laver les outrages faits à sa nation, beaucoup plus par les calomnies des Russes que par leurs armes. Quant aux Polonais, il ne croyait pas nécessaire de leur rappeler ces faits dans leur langue. Il s'en rapportait à leur indignation pour garantir de l'oubli les affronts qu'ils avaient reçus.

Celui qui fut chargé de la défense de la nouvelle constitutiou du 3 *mai*, fut Stanislas-Auguste Poniatowski. On avait investi de la suprême direction de la guerre ce Roi ou plutôt ce fantôme de Roi, qui n'avait jamais fait la guerre. Il était parvenu à l'âge de soixante ans, vivant au milieu des femmes et sans avoir visité les camps. Avec une pareille vie, lors même qu'on aurait eu dans la tête quelques idées libérales, on ne peut trouver dans son cœur cette force de résolution que demandent les grands périls. Stanislas ne se vit pas sans frayeur chargé de la mission peu facile pour un prince d'aussi peu de caractère, de défendre les droits d'un peuple qui ne pouvait être dirigé que par une grande énergie. Le défaut de cette énergie si nécessaire tenait Stanislas tout

prêt, et comme d'inclination, à proposer ou recevoir une paix honteuse !

D'estimables Polonais, en voyant les résultats de la conduite de Stanislas, ont eu le droit de ne pas la juger avec grande indulgence ; ils ont pu déplorer les conséquences fatales de l'apathie qui mène à l'impuissance du bien, inexcusable surtout dans un Roi ; ils ont pu flétrir dans l'homme public, le chef d'un grand État, cet anéantissement complet où le plongent les habitudes de la volupté. D'autres ont prétendu que ce jugement était trop rigoureux, et partait d'une opinion d'inimitié. Quant à Sulkowski, il n'était certainement point l'ennemi de la personne du Roi ; s'il l'était de sa conduite, c'est qu'il était l'ami de sa patrie.

Ce sentiment peut ne pas laisser les ames qui en sont ardemment éprises, toujours maîtresses de cette modération analytique à laquelle ne survit aucune vertu, de cette froideur réfléchie qui ne s'échauffe et ne s'échappe jamais à concevoir, ou du moins à exprimer aussi franchemeut que l'a rendu le plus éloquent comme le plus moral de nos poètes dramatiques,

> Ces haines vigoureuses
> Que doit donner le vice aux ames vertueuses.

Or, Sulkowski disait que Stanislas avait calculé avec un flegme vraiment *royal* combien de sang devait être répandu, avant que la nation sacrifiée

et étourdie fût réduite à l'impuissance de parer le coup qui devait l'abattre.

La direction de la guerre étant livrée à l'incapacité, l'armée de Lithuanie dénuée de tout eut ordre de livrer bataille : à peine dix pièces de canons du plus faible calibre du côté des Polonais contre soixante pièces qu'avaient les Russes. Avec cette infériorité de moyens matériels, l'armée polonaise n'avait pas de point de réunion ; elle fit une retraite de cinquante lieues sans voir l'ennemi, jusqu'à *Mir*, petite ville, située entre *Nieswiez* et *Minsk*. C'est là qu'elle fut atteinte par de fortes colonnes moskovites; et alors, soit infériorité du nombre, soit incapacité du général qui la commandait, elle fut battue, et se retira presqu'en désordre sur différens points du Niémen. C'est dans ce moment que le général Zabiello vint remplacer le prince de Wurtemberg, dont la défection paraissait cause de la triste position de l'armée polonaise. Ce nouveau général chercha à rallier à Grodno tous les corps épars de l'armée, ordonna à la hâte la construction d'un pont sur le Niémen.

L'armée fut très-heureuse de trouver ce pont sous Grodno, qui venait d'être construit par l'ingénieur Sokolnicki, ce mathématicien qu'on se rappelle être l'ancien maître et ami de Sulkowski. Séparés depuis longtemps par la destinée tout en suivant la même carrière, les deux amis se rencontrèrent à ce pont sauveur, que Sulkowski passa

l'un des premiers. Préparés depuis longtemps aux combats par leurs travaux théoriques, les voilà réunis sur le terrain de l'application ; ils vont commencer à conquérir la gloire, unique but de leur vie.

Le pont de Grodno passé, et l'armée ralliée, le général en chef prit la résolution d'aller combattre une colonne russe qui s'avançait par *Slonim*, sous les ordres du général *Fersen*. Sulkowski fut placé à l'avant-garde commandée par le général *Wedelstedt*, qui atteignit l'ennemi à *Zelwa*. Les deux armées étant en présence, un orage violent empêcha la manœuvre de l'artillerie. Sokolnicki fut chargé de reconnaître l'ennemi, et Sulkowski de soutenir cette reconnaissance. Au passage d'un gué sur la rivière de la Zelwa défendu par un fort piquet et par une batterie russe, Sulkowski, brûlant du désir de se distinguer, sut avec autant d'habileté que d'intrépidité débusquer l'ennemi dans une seule attaque.

Mais la marche d'autres colonnes moscovites, particulièrement celles venues de Wilna, s'avançant avec trop de rapidité, et pouvant couper la retraite à l'armée sous Varsovie, le général en chef, sans livrer bataille, ordonna la retraite. Pour protéger cette retraite, le général *Wedelstedt* commandant l'avant-garde en détacha Sulkowski, le chargea de défendre le pont de la *Zelwa*, où il craignait que les Russes ne voulussent passer ; mais ne croyant pas qu'ils y vinssent en grand nombre, il

n'avait donné que cinq cents hommes à Sulkowski. Six mille Russes l'attaquent, il perdait beaucoup de monde; un aide-de-camp du vice-grand général Zabiello arrive; étonné de la résistance qu'il voit faire avec des moyens aussi faibles, et croyant Sulkowski épuisé, il veut le relever. « *J'ai l'ordre de défendre ce poste, il sera défendu jusqu'au dernier de mes soldats; allez, si vous le voulez, dire ma position: en attendant je me bats et je les bats.* » La constance de Sulkowski assura la retraite de l'armée, et le jeune Léonidas sauva ses concitoyens, sans périr aux Thermopyles...

Ce début de Sulkowski dans la carrière militaire fit sensation en Pologne. Dans un pays aussi anarchique, où chaque gentilhomme se piquait de méconnaître la subordination, un pareil exemple de respect pour la discipline en même temps que d'intrépidité devait attirer les regards, et pouvait les blesser comme censure d'une conduite fort différente. Mais Sulkowski, fier dans sa conduite, indépendant de toute autre considération que de celle du devoir, s'occupait peu de la récrimination envieuse des amours-propres. D'ailleurs, si le nom de Sulkowski était arrivé au Roi dans cette circonstance, ce n'était que comme celui d'un patriote ardent et opposé à la mollesse du Gouvernement. C'est donc sans aucune faveur et sur la demande des soldats, les compagnons de son héroïsme, que Sulkowski reçut la croix militaire créée par Stanislas Auguste en 1792, *Virtuti mili-*

tari. Sa croix fut la première donnée dans l'armée; sortant de chez le vice-grand général, le capitaine décoré dit à Sokolnicki en lui serrant la main : *Ce que j'ai fait est fort peu de chose, mais j'ai beaucoup de plaisir à l'avoir fait.* Bientôt Sulkowski fut nommé commandant du régiment, où, simple capitaine, il venait de paraître avec tant d'éclat.

Parmi les hommes distingués, auxquels, dans sa narration de la campagne de Lithuanie, Sulkowski donne leur juste part de gloire, il ne se nomme pas. Dans cette campagne, on le voit à son poste, on le sent partout sans qu'il cherche à se faire voir. Le fait d'armes brillant qu'on vient de rapporter, est omis dans sa propre narration : il a été sauvé de l'oubli et restitué à l'admiration publique par la mémoire d'un des premiers témoins oculaires, l'estimable Sokolnicki.

Sulkowski resta jusqu'à la fin de la campagne avec son ami. Cette campagne, stérile en évènemens remarquables, ne le fut point en leçons utiles pour l'instruction militaire. Sokolnicki avait été chargé de tout ce qui concernait les *reconnaissances:* les deux amis firent ensemble un cours de *castramétation* aussi souvent mis en pratique que l'occasion s'en présenta. On sait tout ce qu'il y a d'important à bien assurer les reconnaissances dans la guerre active; Sokolnicki fait hommage de plusieurs de ses succès dans cette partie à son disciple Sulkowski; il déclare en avoir été redevable à l'exactitude de sa mémoire, à la promp-

titude de son esprit, à son tact particulier pour juger les terrains, et pour tirer des renseignemens des habitans du pays. C'est aux ressources fécondes et variées de son jeune ami, que Sokolnicki a déclaré encore devoir les idées qui lui ont servi depuis à donner plus d'extension au *Manuel* qu'il a composé pour les militaires chargés des reconnaissances.

L'armée de la Couronne, un peu moins mal pourvue que celle de Lithuanie, reçut des ordres si contraires que, dans l'incertitude d'un plan suivi, on n'entreprit qu'une retraite ménagée. Le prince Joseph Poniatowski, le général *Stanislas Mokronoski* sous *Zielence*, *Kosciuszko* sous *Dubienka*, et *Zabiello* sous *Krzemieniec*, donnèrent sans doute les preuves les moins équivoques de la force des Polonais quand on les conduit avec sincérité, et de la possibilité de vaincre les Russes, quand on les attaque assez vigoureusement pour les rompre. Ces belles actions furent sans résultats; le sang le plus généreux coula en pure perte. Stanislas, jugeant que les Russes étaient suffisamment avancés, crut le moment venu de faire tout-à-fait volte-face aux Polonais; et, pendant que ceux-ci aspiraient après l'instant de se mesurer d'une manière décisive avec un ennemi qui, malgré la supériorité du nombre, n'avait pu jusqu'alors les entamer, la paix fut conclue, et la reconfédération, ou plutôt l'infâme complot de *Targowiça*, signé par le lâche Stanislas, le 23 juillet 1792.

Ici, les défenseurs du Roi viennent prétendre

encore que ce ne fut pas un traître, mais seulement et toujours un homme faible; que la peur l'avait gagné; que les auteurs de la constitution étaient les premiers coupables de l'avoir investi du pouvoir militaire, mais qu'il ne pouvait rien sans la signature des ministres; que ceux-ci étaient donc les seuls accusables; qu'au moment où le Roi voulut les consulter, ces ministres étaient déjà partis pour l'étranger (ce qui n'est pas exactement vrai); que Stanislas étant reconnu pour un prince sans caractère, la nation avait espéré n'en pas voir manquer les ministres auxquels elle avait donné un immense pouvoir; qu'aux ministres seuls devait donc s'attacher toute la responsabilité.... De quelle responsabilité parlent ces sophistes? en est-il une sans rappeler celle qu'inflige le tribunal de l'histoire, à laquelle puisse jamais échapper un prince qui voit son royaume aux mains de l'étranger, qui en accepte comme grâce une faible portion, et qui croit régner parce qu'il vit encore.

En vain, quelques Polonais intrépides, voulant sauver leur patrie de l'esclavage, tentèrent de saisir les rênes du Gouvernement et de soulever les armées. Celles d'Ukraine et de Lithuanie, séparées, sans communication, sans vivres, sans munitions, paralysées par des ordres supérieurs, furent tennes immobiles dans leurs camps. Les Russes entrèrent à Varsovie, Stanislas les reçut à bras ouverts. Les véritables Polonais, ceux qui venaient de défendre

leur pays, n'eurent plus qu'à en sortir, ils émigrèrent; et une nation qui comptait neuf millions d'habitans, qui avait soixante-dix mille soldats sous les armes, fut conquise sans avoir été vaincue!!!

Sulkowski venait de commencer à être connu, ou plutôt de se connaître lui-même. La décision de sa conduite le rangeait bien parmi ceux qui sentaient ne pouvoir plus rester en Pologne. Le chagrin d'être au moins inutile à son pays, le besoin d'un théâtre où son ame pût exercer son activité; voilà ce qui dit à Sulkowski que la Pologne est partout où l'on défend la liberté! il a regardé la France, qui est dans ce moment la République française!! Il dit adieu à Sokolniki. Les deux amis se quittent après avoir ensemble parcouru toutes les adversités, éprouvé toutes les amertumes. Leurs sentimens les avaient consolés quand ils étaient réunis; une seule et même idée les soutiendra dans l'absence. Tous deux sont assurés qu'en tous les lieux, en tous les instans, leur cœur battra de la même passion, celle de la liberté de leur pays.

Dans ce moment, les citoyens les plus illustres de la Pologne, et qui venaient de remplir les plus nobles rôles dans la Diète constituante, étaient réduits à quitter la malheureuse patrie tombée sous le fer moscovite! Parmi ces honorables fugitifs, on remarquait les Stanislas *Malachowski*, les *Sapieha*, les deux Maréchaux de la Diète consti-

tuante, le prince Joseph Poniatowski, généralissime des armées polonaises; Kosciuszko, Hugues Kollontay, Ignace Potocki. Louis XIV, en recevant Jacques Stuard, repoussé par le peuple Anglais, a fait dire, non sans quelque luxe poétique :

Et la cour de Louis est l'asile des Rois.

Puisse la France ne pas rester au-dessous de l'exemple généreux donné par un de ses Rois, et devenir elle-même, à son tour, l'asile des citoyens proscrits pour la cause de la liberté! La défense de cette cause sacrée ne doit pas être moins solidaire que sympathique, à toutes les distances de la terre!! Voilà l'élite des enfans de la Pologne, dispersés comme des grains de pousssière dans toutes les parties du monde!!

Sulkowski se rend en France, dans cette nouvelle République, alors chargée de tout le poids de la coalition, mais prédestinée dès son berceau à étouffer tous les ennemis qui l'enveloppent ; il court à Paris, pour demander du service dans le cadre militaire des Français.

La République française comptait alors quatorze armées. Sulkowski sollicita vainement pendant trois mois, sans pouvoir obtenir d'être placé dans l'une de ces armées. Le vif chagrin que lui causa ce refus, ne put abattre un instant l'énergie de son ame. *La liberté et la gloire militaire sont tout*

pour moi, écrivit-il, le 2 mai 1793, à l'une de ses tantes, en Pologne, à qui il faisait part des peines qu'il avait rencontrées et de la nouvelle résolution qu'il venait de prendre. « Eh bien! dit-il, j'irai » aux Indes, j'irai chez Tipoosaïbe; il y a là des » intérêts qui ne sont point étrangers à la France, » je serai plus heureux qu'à Paris. » C'est ainsi que, quelque temps avant le 13 vendémaire de l'an IV, on a vu paraître un jeune général de brigade d'artillerie, alors destitué *comme militaire de Révolution* par le conventionel Aubry. Ce général dont je veux parler, et qu'on reconnait bien n'être pas autre que Bonaparte, avait erré pendant près d'un an autour des comités de la Convention, et las de solliciter sa réintégration, il ne demandait plus qu'un passeport pour se rendre à Constantinople, lorsque le 13 vendemiaire. . . . . on sait le reste.

« Je connais le génie, l'artillerie, continuait » Sulkowski; je me perfectionnerai dans l'art » militaire; ce grand levier des tyrans doit être » saisi par les hommes libres; . . pour délivrer » son pays du joug de la force étrangère, il faut » parvenir à commander une armée; pour la com- » mander avec succès, il faut avoir l'éclat de quel- » ques services qui inspirent la confiance. » Sulkowski demeurait dans ce temps à Paris, chez un de ses compatriotes, dont les sentimens et les opinions paraissaient se rapporter le plus aux besoins de son ame. Ce Polonais, auquel une certaine supériorité d'âge et de réflexion donnait un

grand ascendant sur l'esprit de Sulkowski, l'avertissait souvent de son impétuosité, et lorsqu'il le voyait emporté par la vivacité de ses conceptions, il lui répétait ce vers d'Horace : *Vis consilii expers mole ruit sud.* Sulkowski, docile au moins dans sa manière d'écouter, ne paraissait pas tenir absolument à son opinion avant de l'avoir examinée et débattue contre lui-même. Pendant ce débat, on l'aurait pu croire flexible et soumis à une maturité supérieure. Bientôt surgissait en lui une volonté imperturbable, et la mort même était le moindre des obstacles qui lui pût être opposé. La résolution d'aller aux Indes était bien, de toutes celles qu'il eut encore formées, la plus fortement arrêtée. « Je veux revenir, ajoutait-il, » en Pologne, le sabre à la main; il me faut donc » acquérir de la gloire militaire, pour pouvoir » venger ma patrie de l'oppression des Russes. » La gloire militaire ne s'acquiert qu'à travers les » dangers; je dois donc les chercher, ils mènent » au but; voilà le chemin. Si je péris, j'aurai rem- » pli mon devoir. Autrement, puis-je consentir à » vivre? en ai-je le droit, si mon pays n'est pas » libre? »

Se rendre digne de représenter un jour, dans sa patrie, le rôle de libérateur, tel était l'unique et continuel objet des pensées de Sulkowski. Voilà l'ambition qui dévorait son cœur; et personne ne sentait mieux que lui que, pour avoir le droit d'aspirer à cette grande mission, il ne suffit point

d'avoir de l'imagination, de l'audace, du patriotisme, mais qu'il faut encore les connaissances les plus étendues et les plus positives. Pénétré du sentiment de sa noble tâche, il travaillait sans cesse à ne rester en arrière d'aucune des parties de l'art militaire, et de celles qui constituent le véritable *homme d'État;* qualité qui dans sa définition était bien différente de celle de l'*homme d'État* de son oncle.

Avec sa prodigieuse facilité pour l'étude des langues, Sulkowski entreprit encore celle de l'Arabe, que sa nouvelle destination lui rendait nécessaire; il l'apprit assez promptement pour traduire bientôt des morceaux importans. Dans le choix de ses traductions, on retrouve toujours les goûts de son esprit, toujours des sujets distingués de morale, de philosophie. Voilà les divinités dont il couronnait les autels. Il les interrogeait sans cesse : elles éclairaient comme elles animaient sa vertueuse ambition. C'est de la raison même la plus délibérée, qu'il croyait s'entendre conseiller le parti d'aller en ce moment à plusieurs mille lieues de l'Europe.

On trouve, dans des Mémoires de Michel Oginski, l'un des Polonais le plus activement dévoués à sa patrie, des traits relatifs à Sulkowski, qui prouvent combien le sort de cette patrie le suivait et le poursuivait en tous lieux. Oginski rendant compte de son séjour à Constantinople et des nouvelles qu'il y recevait de France, sur les

efforts qui pourraient être tentés dans ce pays pour le rétablissement de la Pologne, s'exprime ainsi :

« Le même jour (1793), et par la même occa-
» sion, je reçus une lettre, datée du 27 mars, et
» signée par le citoyen Barss. Il m'annonçait que
» les Polonais réunis à Paris avaient jugé à propos
» d'expédier le citoyen Dembowski à Constanti-
» nople, pour me remettre des papiers importans,
» et me donner des communications détaillées sur
» toutes les démarches qui avaient été faites jus-
» qu'alors auprès du Gouvernement français. Il
» me faisait part également que Sulkowski avait
» paru quelques semaines auparavant à Paris, et
» qu'il lui avait donné des nouvelles peu conso-
» lantes sur la mésintelligence qui régnait entre
» les Polonais qu'il avait rencontrés en différens
» endroits. »

S'il est vrai que les Gouvernemens en général soient peu rassurés sur les caractères des hommes qui présentent les apparences d'une volonté trop décidée, peut-être les Gouvernemens révolutionnaires, en raison de l'inquiétude de leur première existence, sont-ils plus autorisés à prendre plus de précautions contre les nouveau-venus. Pressé par les attaques et par les intrigues de toutes les monarchies de l'Europe, le comité de Salut-public pouvait d'ailleurs, dans une situation aussi périlleuse, ne pas avoir le temps de rendre assez justice au mérite d'un jeune étranger peu connu. Le comité crut devoir s'en tenir à la rigueur du prin-

cipe républicain, qu'*un étranger ne pouvait être admis dans l'armée*, et que la nation française devait suffire à sa défense. Mais ceux qui ne voulaient point placer Sulkowski dans l'armée, lui donnèrent un brevet de chargé d'affaires attaché à l'ambassade de Constantinople. Le comité de Salut-public avait la double vue de surveiller les Anglais de ce côté important de leurs conquêtes réalisées et méditées, et de rester en communication par un Polonais avec le parti insurgent de la Pologne. Sulkowski refusa tout traitement. On sait déjà comme le genre de son ambition n'avait rien de commun avec les richesses. Cinq cents louis lui restaient de toute sa fortune : c'était assez pour attendre les résultats de sa mission.

Il quitta Paris au moment où s'opérait, dit-il, la troisième Régénération de la France; il nommait ainsi la journée du 31 *mai*. Tel est le nom que les vainqueurs donnèrent à cette journée : les vaincus l'ont appelée un désastre. Ce n'est pas ici le lieu de juger les deux appellations. Toutes journées de Révolutions ne sont guère en elles-mêmes plus morales les unes que les autres, puisqu'elles sont également la violation des formes, le renversement des lois établies. Le mot seul de Révolution dont l'étymologie est bien certainement *revolvere*, c'est-à-dire mettre violemment dessous ce qui est dessus *et vice versâ*, ce mot, disons-nous, porte avec lui son excuse comme son accusation. C'est dans le sens de leur but que les journées doivent être ju-

gées par la politique. Dans son but, une journée qui voulut faire taire les factions qui divisaient l'autorité, et même l'empêchaient d'exister; qui voulut armer cette autorité du pouvoir nécessaire pour parer le plus grand des périls, pour repousser la coalition qui allait partager la France, une journée qui a eu ce but certain, ne semble pas d'abord accusable dans l'intention de ses auteurs. Mais si cette journée, en voulant confier au *comité de Salut-public* le pouvoir nécessaire contre l'ennemi extérieur, l'a laissé maître de le tourner contre l'intérieur ; si les membres du comité devenus tyrans se livrèrent à des excès, tels qu'ils durent être enveloppés dans leur propre tourbillon, alors la journée du 31 *mai* qui commença cette fatale tyrannie pourra être pardonnée encore pour la première partie, celle qui a sauvé l'intégrité de la France ; elle devra être accusée pour la seconde partie, celle qui a fait périr des citoyens..... Mais ce jugement lui-même, loin de terminer la question, ne ferait que mener à une autre : un mouvement Révolutionnaire peut-il rester en la puissance de ceux qui l'ont lancé? Tel ce vaisseau détaché du chantier peut-il, lorsqu'il a touché la mer, rester maitrisé par l'ingénieur qui l'a construit ? est-ce même au pilote qui le monte qu'appartient désormais le vaisseau ? il n'appartient plus qu'à la mer souveraine. Si la tempête s'élève et déploie ses fureurs impitoyables, la plus grande habileté du marin pourra quelques momens soute-

nir la lutte; mais tout le génie de l'homme, s'il parvient à prolonger la résistance contre le courroux de l'Océan, peut-il avec tous ses efforts répondre de ravir à ses gouffres affreux la malheureuse proie qui a osé les affronter ?

Sulkowski traversa la France bouillante de Révolution, passa à Lyon dans l'instant où cette ville se préparait à la résistance contre la Convention nationale. La manière dont il rend compte de l'état des partis qui divisaient alors la France, pourrait faire croire qu'il ne connaissait pas tout-à-fait les personnes et les choses. Mais ce que Sulkowski cherchait à juger au milieu des divers partis, c'était dans leur conduite ce qui menait plus ou moins directement et promptement au grand but de la Révolution; le parti qui s'approchait le plus de cette fin, est celui dans lequel il eût été, et pour lequel il était toujours presqu'involontairement.

Deux circonstances attirèrent particulièrement l'attention de Sulkowski dans cette route de la France: d'abord l'état de l'agriculture; il la trouva sensiblement améliorée; il n'apercevait plus une terre en friche dans ce pays, dont cependant trois années auparavant, Arthur Young, dans son Voyage en France, avait déclaré qu'il n'y avait pas moins d'un grand tiers inculte. Dans cette nouvelle culture en si peu de temps mieux répartie, Sulkowski voyait un des premiers bienfaits de la

Révolution, qui, en morcelant les propriétés, avait rendu plus laborieux et plus habiles ceux qui venaient de les acquérir; il observait ensuite l'état des places fortes qui protégeaient la frontière de la République. Ce n'est pas dans la force des bastions qu'il voyait la sûreté de la France, c'est dans le courage de ses citoyens, agrandi par le puissant mobile qui les anime, l'amour de leur liberté tout récemment conquise sur la Royauté. Au moment même où il abandonnait la France, Sulkowski s'occupait encore de ses moyens de défense: il les examinait autant comme un citoyen attaché à la nouvelle République, que comme nn militaire qui cherchait partout des occasions d'augmenter son instruction; et ce désir d'instruction est toujours au profit de la liberté. Rien de si piquant et de si judicieux que la continuation des remarques du rapide voyageur. Beaucoup d'itinéraires magnifiquement imprimés, et décorés du nom pompeux de Voyages, méritent moins ce nom que ce coup-d'œil jeté en passant sur le chemin de l'Italie, et sur l'Italie elle-même.

Pendant que Sulkowski se rendait en hâte à sa mission du levant, que devenait la Pologne? Fidèles à l'usage suivi par les tyrans, de briser les instrumens dont ils se sont servis, les Russes avaient rejeté loin d'eux *Félix Potocki*. La chute de ce mauvais Polonais avait eu lieu au moment où il avait voulu tourner aux intérêts de son am-

bition personnelle, les actes que *Catherine* lui avait fait faire pour elle-même, c'est-à-dire, pour masquer l'entrée en Pologne. De subalternes successeurs d'intrigues s'étaient présentés à l'enchère pour hériter des lambeaux de Potocki. Catherine les avait acceptés pour en composer une nouvelle *Diète*, dans laquelle serait prononcé un nouveau *Partage*, ou nouvelle *Démarcation* des frontières. *Grodno* avait été indiqué comme le théâtre où serait jouée cette comédie. Le Prince, dont le règne ne fut qu'une longue hypocrisie sous divers masques, Stanislas Auguste, avait été jugé digne d'être encore, sous son vain titre de Roi, président de la Diète de partage et de pacification! Et *comme un vampire livide vient s'asseoir sur un tombeau*, c'est l'expression de Sulkowski, on l'avait vu diriger lui-même une assemblée qui achevait d'anéantir toute son existence de Roi et d'homme. Après avoir choisi les commissaires pour fixer la prétendue démarcation des frontières tracée par les Russes, le satrape était allé revoir ses pavillons, ses jardins à Varsovie, et se reposer de sa royale trahison entre les bras de ses maîtresses.

Stanislas était cité comme doué au plus haut degré de deux facultés très-prononcées, celles de *mentir toujours* et de *pleurer à volonté*. De pareilles facultés sont-elles des priviléges ou des accidens de certaine Royauté? Malheur sans doute aux faibles nations condamnées à en subir les consé-

quences ! mais anathême au moins, et opprobre ineffaçable sur des chefs aussi indignes d'être les dépositaires des plus grands intérêts de l'humanité !

LIVRE TROISIEME.

Garnisons Russes en Pologne. — Nouvelles tentatives des Polonais. — 1794, guerre de l'Indépendance nationale. — Madalinski. — Kosciuszko à Krakovie. — Bataille de Raclavicé. — Succès des Polonais à Warsovie. — Le roi Frédéric-Guillaume. — Bataille de Szezekociny. — Reddition de Krakovie. — Le général Mniewski. Soulèvement de la Grande-Pologne. — Mécompte de Frédéric-Guillaume. — Sulkowski à Alep. — Arrivée à Constantinople. — L'ambassadeur Descorches. — Nouvelle mission. — Club patriotique de Constantinople. — Sulkowski à la tribune. — Départ pour la Pologne. — Déguisement. — Aventures. — Défaites successives de la Pologne. — Souvaroff à Prague. — Sulkowski écrit cette dernière Révolution. — Ses remarques. — Emploi militaire des faulx. — Sentiment de J.-J. Rousseau. — Modération de Kosciuszko. — Ses motifs. — Pourquoi la Pologne a péri. — Considérations à ce sujet. — Thadée Mostowski.

Les Russes, sans être avertis par aucun sentiment de délicatesse de toute l'horreur de leur conduite, n'avaient pu méconnaître l'impression que faisait leur présence sur un peuple écrasé de leur joug ; et craignant d'abandonner les Polonais à eux-mêmes, ils avaient mis de fortes garnisons dans toutes les villes qu'ils ne s'étaient pas encore appropriées par le dernier partage.

Cette précaution leur aurait paru suffisante pour assurer l'oppression ; mais ils avaient négligé de désarmer cinquante mille soldats qui restaient en Pologne : ils en avaient laissé douze mille à la

solde du pays, et avaient incorporé le reste dans leur armée, pour réparer les brêches profondes qui lui avaient été faites par la guerre des Turcs et cette dernière campagne de 1792.

Il a plus d'une fois suffi du sentiment d'une tyrannie étrangère pour enfanter des miracles du plus sublime courage chez les peuples que le désespoir porte à s'en affranchir. Les exemples anciens de la Grèce et de Rome, ceux plus modernes de la Sicile, du Portugal, de Gênes, et tant d'autres plus rapprochés de nous, tels que le 14 Juillet 1789, et le 29 juillet 1830, n'ont-ils pas prouvé combieu il est simple pour des citoyens réunis de faire disparaître en un instant les mercenaires méthodiques qui désolent leur patrie ? L'amour de la liberté vivait toujours dans le cœur des Polonais. La prudence seule avait bien pu leur prescrire d'ajourner la tentative de leur délivrance. Les armées Républicaines de la France, depuis la reprise de Toulon, commençaient à triompher partout, aux Pyrénées comme sur la Sambre et le Rhin. La nouvelle sympathique de ces heureux succès souleva la cendre qui cachait le feu sacré, nullement éteint en Pologne. La maladresse des oppresseurs hâta et généralisa l'embrâsement.

L'armée polonaise commença à donner de l'inquiétude aux Russes, au mois de mars 1794. Ils voulurent la licencier : un brave Polonais, le brigadier *Madalinski*, commandant douze cents

hommes, leva l'étendard de l'insurrection, franchit la nouvelle frontière prussienne, établie depuis le démembrement de la Pologne ; se présentant au nom de sa patrie, il saisit les caisses publiques, et fit ce *premier pas*, qui dans les entreprises Révolutionnaires est toujours le plus difficile, mais après lequel tout devient facile.

Pour combattre *Madalinski*, les Russes dégarnirent *Krakovie* ; dans l'instant même on y vit paraître *Kosciuszko*. Ce généreux Polonais avait, la veille, traversé le pont de la Vistule ; on l'avait vu à pied, suivi d'un petit charriot qui portait tout son bagage, ses habits et ses armes, et d'un seul cheval de main. Les hommes estimés par leurs vertus n'ont pas besoin de cortége pour fixer la confiance de leurs concitoyens. Kosciuszko fut proclamé chef suprême des forces nationales de l'insurrection. La garnison, plusieurs régimens, les montagnards de Krakovie se joignirent à ses drapeaux ; ce cadre de Révolution n'avait pas compté dans son principe plus de quatre cents combattans. Aussi les Russes, pour ne par leur laisser le temps de se former, avaient-ils aussitôt voulu les attaquer: mais Kosciuszko joint à Madalinski marcha lui-même vers eux, sans les attendre ; et ils perdirent la fameuse bataille de *Raçlavicé*, où trois mille des leurs furent tués, et douze pièces de leurs canons prises.

Mais, pour venir combattre *Kosciuszko*, les Russes avaient amené une partie de leur garnison

de Varsovie. De dix mille hommes qu'ils y avaient laissés, quatre mille furent massacrés dans cette ville, en bataille presque rangée, par les citoyens et les troupes polonaises, notamment par le régiment de *Dzialyuski*, commandé par *Haumann*. Deux mille furent faits prisonniers; le reste fut admis à capituler. Quarante-deux pièces de canons et un grand nombre d'officiers russes restèrent au pouvoir des Polonais.

Le beau mouvement de la capitale était reçu par toute la Pologne, répété dans les villes principales; et les Russes, sans plan comme sans conduite, étaient exterminés ou dispersés. On vit en un instant le magnifique spectacle d'un peuple levé tout entier, et qui venait de reconquérir sa liberté avec les armes arrachées à ses tyrans!

Une partie des Polonais incorporés par les Russes se firent jour à travers les hordes barbares, et accoururent rejoindre leurs concitoyens.

Cette scène militaire, si brillante, parut s'obscurcir par l'arrivée de trente mille Prussiens, commandés par le roi Frédéric-Guillaume, le plus grand homme et le plus considérable de son armée sans doute, si on le pèse et le mesure comme *Xerxès*.

Les Polonais, après une bataille opiniâtre, livrée sous *Srezekociny*, furent forcés de se retirer devant le nombre. Krakovie se rendit par trahison; et Frédéric, plein de confiance, s'avança vers Varsovie, où, comme il le disait dans une

lettre qui fut surprise, il prétendait entrer le lendemain. Il ne s'était pas attendu à trouver vingt mille soldats aidés de vingt mille habitans, couverts de retranchemens inexpugnables, défendus par trois cents pièces de canons.

Dans ce moment l'un des plus braves Polonais, le général Mniewski, souleva la Grande-Pologne. Tombant de son propre mouvement sur les derrières du Roi de Prusse, il prenait sur la Vistule la grosse artillerie qui venait de *Grandentz*, et portait la désorganisation dans le système de campagne qu'avait préparé Frédéric-Guillaume.

Une inquiétude aussi vive ne laissait plus le Prussien maître de suivre son premier plan, ou bien il fallait ressaisir ce plan par de prodigieux efforts. On lui en substitua un autre, qui ne pouvait lui-même être exécuté sans une audace plus que royale. Des triomphes difficiles, et qui pouvaient être aussi coûteux, n'étaient pas ceux dont se souciait Frédéric - Guillaume. Terrifié par l'insurrection qui se manifestait sur ses derrières, repoussé sous *Varsovie* par le général *Dombrowski*, privé des munitions que les insurgés de la Grande - Pologne lui avaient enlevées sur la Vistule, après avoir attendu inutilement un second renfort d'artillerie, qui n'arriva pas, on vit le prudent Monarque, dans le plus majestueux silence, lever le siége qu'il n'avait osé faire, d'une ville ouverte.

Nous avons laissé Sulkowski traversant l'Italie,

s'acheminant toujours vers Constantinople, et même peut-être vers *Tippoosaïb*. Il venait d'arriver à *Alep*, quand il apprit les heureux mouvemens qui éclataient dans son pays.... Ah! ce n'est plus aux Indes qu'il doit aller; peut-il maintenant suivre une autre destination que la Pologne?

Mais comment parvenir en Pologne sans passeports, ou plutôt avec des passeports qui décèlent un nom proscrit par les tyrans de son pays? et il faut traverser leurs armées!!!...

Frappé comme d'un trait de lumière, Sulkowski prend le parti de courir toujours en hâte à Constantinople (1794). Il veut s'y rendre momentanément au moins pour concerter en hâte les mesures par lesquelles le Représentant de la France dans cette capitale pourrait aider la Pologne. Sulkowski espérait trouver à Constantinople l'ambassadeur de la République française, qu'il avait autrefois connu chargé des affaires de France en Pologne, M. *Descorches*, (celui qu'on a vu depuis préfet du département de la Drôme.) *Descorches* était fait pour apprécier promptement la liaison naturelle des intérêts de la liberté Polonaise avec la liberté Française. Les circonstances actuelles en démontraient plus vivement encore l'évidence. Que de chances favorables à la cause de l'humanité présentait la crise simultanée, si les deux nations que leur situation plaçait comme des avant-gardes de la liberté, et que leur courage en rendrait les arbitres, pouvaient parvenir à s'en-

tendre, et à s'aider dans leurs combats contre l'ennemi commun !

Une conversation suffit à Sulkowski pour pénétrer l'ambassadeur Français de la justesse de ces idées, fondées sur l'éternelle nature des choses, et si puissamment fortifiées par les circonstances. *Descorches* avait une ame disposée à trouver ses devoirs dans les nobles sentimens. Il fut heureux de pouvoir éclairer et servir en même temps la Pologne et la France; et prenant sur lui de charger au nom de la France Sulkowski d'une mission près de Kosciuszko, il le garda seulement quelques jours avec lui pour préparer ses instructions.

Il y avait alors à Constantinople un club patriotique, composé de Français residant dans ce pays. Soit cet éloignement de la France qui pouvait lui dérober la véritable mesure des choses, soit le besoin d'une espèce d'ironie envers les gouvernemens absolus, ironie que la proximité du Grand-Turc lui-même pouvait rendre encore plus piquante, le club des *Français Jacobins* de Constantinople, se croyait obligé de professer une démocratie plus forte encore, s'il était possible, que celle des Jacobins de Paris.

Un Polonais qui a eu tout-à-l'heure le chagrin, et qui sent profondément la honte de voir sa nation esclave d'une nation esclave elle-même, doit difficilement trouver quelque chose de trop prononcé pour la liberté. Si, au moment où il re-

prend les armes pour combattre de nouveau les oppresseurs de son pays, il rencontre un de ces rassemblemens d'hommes libres où la sympathie des ames est vivement réveillée par l'expression des sentimens qu'on y développe, où lui même puisse exhaler ceux dont la sienne est remplie, c'est-là une consolation qu'il ne peut manquer de saisir avidemment. Ces cris que les anciens jetaient avant les batailles, ne pouvaient-ils pas être autant l'effet d'une impression naturelle du besoin de s'épancher dans une grande crise, qu'un calcul de politique pour effrayer les ennemis? Sulkowski monta donc à la tribune du club de Constantinople.

C'était le jour d'une décade consacrée à l'une des solemnités instituées par la Convention nationale. Le sujet de celle-ci était *l'âge viril.* « Cet » âge où l'homme, dit Sulkowski, échappé aux » maladies, aux préjugés de l'enfance, aux pas- » sions de la jeunesse, arrive enfin à ce terme » majestueux, où les organes physiques dans leur » plus grande vigueur concourent avec les moyens » moraux au développement de la perfectibilité. » Ce discours, sans doute incorrect, pourrait paraître peu recommandable sous le rapport de l'élégance de la rédaction; mais il est remarquable par une singularité d'imagination, une pureté de raison trop caractéristique pour qu'on n'en doive pas donner une idée.

« Avant de m'engager plus loin, dit Sulkowski,

» je dois préciser ma pensée. Né libre, et comp-
» tant mourir tel, je n'ai connu et ne connais
» d'homme que le Républicain; c'est lui que j'ai
» en vue dans ce discours; et en parlant de l'âge
» viril de l'homme par excellence, ce n'est que de
» cet homme-là que je peux entendre parler : l'es-
» clave est-il un homme?

» Sur quel attribut de l'homme doit-on s'appe-
» santir? Quel est en lui le moteur direct le plus
» sûr du bien moral, qui l'unisse par le plus de
» services à la société? Sont-ce les passions qui
» naissent de ses besoins, le courage, l'indus-
» trie? Non, sa qualité éminemment distinctive,
» c'est la force de l'ame, ce puissant ressort qui,
» élevant ses désirs et concentrant ses passions,
» produit l'héroïsme. »

Et voilà le caractère qui guide Sulkowski, pour reconnaître au milieu du torrent des générations les individus qui ont mérité le nom d'homme !

Ainsi, point d'hommes chez ces peuples barbares, qui, sans aucun choix de raison, suivent aveuglément les coutumes imposées par le despotisme. Chez les Grecs on aperçoit des talens fort distingués, des *Agésilas*, des *Alcibiade*; mais Sulkowski ne reconnait pour hommes qu'un *Epaminondas*, un *Phocion*, un *Socrate*. Chez les Romains il voit des orateurs brillans, des guerriers fameux. Il ne voit d'hommes que *Caton d'Utique* et les deux *Brutus*. Parcourant les annales hu-

maines, il voit succéder à ces points lumineux dix-huit siècles de despotisme et de superstition. Arrive enfin la réforme, l'homme ose faire quelques pas vers la liberté; quelques heureux évènemens consolent la terre : la Suisse s'affranchit, l'Italie répète quelquefois le nom de *Brutus;* le Batave reconquiert sur la mer son territoire, et son indépendance sur Philippe II. Les principes étaient encore dans le néant; liberté de conscience, propriété étaient le *nec plus ultrà* de leur conception; *Luther, Calvin*, *Doria* ou *Guise, Maurice* ou *Philippe*, tels étaient les signes de ralliement : partout quelques hommes, les choses encore nulle part.

Mais les lumières faisaient des progrès; et la Révolution d'Amérique eut cette fois la liberté pour but et pour moyen. Ce bel exemple parti des rives de la *Délaware*, désilla les yeux de l'Europe. La France, ô spectacle inouï! du sein de la corruption s'élève aux plus nobles intentions de l'héroïsme et de la vertu : c'est la force de l'ame, qui, guidée par l'instruction, transforme dans un jour les Français, longtems esclaves d'une monarchie frivole, en Républicains sérieux et déterminés. A la différence des autres nations soumises à toutes les affections brutales qu'encourage le despotisme, les Français ont par leur morale dompté les habitudes efféminées de leur physique; et le sybarite devenu Républicain a terrassé les innombrables mercenaires de l'Europe coalisée....

On reprochera peut-être à Sulkowski de n'avoir, dans l'immensité des rapports de l'homme envers le reste de la société, fixé qu'un seul point : *l'âge viril*; c'est que ce point lui paraissait tout comprendre. Quand on parle de Phidias, on a tout dit en citant la statue de *Jupiter-Olympien:* de même, en décrivant un composé aussi varié que l'homme, Sulkowski a cru qu'il suffisait de montrer le moteur de son être, qui lui fait faire les choses les plus sublimes, et seul peut les perpétuer. L'*Être suprême*, dit-il d'un ton prophétique, *regardant les êtres innombrables qu'il a jetés dans l'Univers, s'écriera lui-même : Jusqu'alors les moules imparfaits de la nature terrestre n'avaient produit que des mortels; voilà enfin des hommes.*

Aussitôt qu'il a reçu les instructions et les passeports de l'ambassadeur Descorches, Sulkowski part pour la Pologne : ayant à traverser une partie des États de l'Autriche, il lui fallait prendre des précautions bien attentives contre l'inquisition du Gouvernement le plus inquisiteur peut-être des trois co-partageans. Il se déguise en négociant arménien. Il cache ses lettres de créance dans son bonnet fourré, sa croix de mérite dans une boîte à poudre; il est muni de fausses lettres de commerce et d'échantillons.

Instruit, par ses agens à la Porte, du déguisement de Sulkowski, le Gouvernement Autrichien avait donné des ordres pour qu'il fût arrêté par-

tout. Il le fut effectivement plusieurs fois. On l'interrogeait toujours en français pour le surprendre; il répondait en allemand *qu'il ne savait pas le français;* il jetait son bonnet par terre, présentait et déroulait son immense pelisse, puis on défaisait sa malle, puis son portefeuille; cela occupait l'attention des inquisiteurs. Son signalement donné par la police était: *Joli comme une belle fille habillée en garçon, de grands yeux languissans garnis de longues paupières...* Le Gouvernement Autrichien avait promis 50 ducats à qui le prendrait. Au dernier poste le commandant persuadé que la personne qui lui était amenée, était le Polonais signalé, l'arrête et l'envoie à son supérieur commandant du cercle. Celui-ci était heureusement fort mal avec le commandant du poste. Il interrogea Sulkowski seulement pour la forme, et envoya un courrier à Vienne porter le procès-verbal de cet interrogatoire. Il garda pendant ce temps le soi-disant marchand Polonais, et l'admit à sa table. Ces égards qui ne sont point dans les mœurs actuelles des barons allemands, persuadèrent à Sulkowski qu'il était reconnu, et qu'on voulait le sauver : une circonstance particulière se réunissait pour confirmer cette opinion. Le secrétaire du général autrichien était passionné pour la Révolution française, et tenant de lui l'aveu de cette passion politique, Sulkowski se trouva assez rassuré pour s'épancher complettement sur toute sa position avec ce secrétaire, qui lui aurait

facilité tous les moyens d'évasion, lorsqu'une dépêche arrivée de Vienne donna l'autorisation facultative, sauf plus amplement informé, de laisser aller le Polonais soupçonné... C'est ainsi que Sulkowski échappa aux poursuites de la police Autrichienne.

Cette crise de la vie de Sulkowski se trouve particulièrement rappelée dans les Mémoires de Michel Oginski (sur la Pologne et les Polonais, depuis 1788 jusqu'à la fin de 1815.) Après avoir raconté les détails de son voyage à Constantinople, et expliqué la mission qu'il y devait remplir au nom des patriotes polonais réunis à Paris, Oginski cite deux lettres de Descorches, ambassadeur de France en Turquie, à Ignace Potocki, membre du conseil national suprême des Républicains polonais.

Dans l'une de ces lettres, datée de Constantinople, le 28 thermidor, l'an II de la République française (15 août 1794), Descorches exprime les sentimens de sympathie que lui a inspirés la noble cause de la Pologne; il parle de ses efforts pour la seconder, et entretient Potocki des bonnes intentions de Sélim III en faveur de ses généreux compatriotes. J'aime à reproduire quelques passages qui honorent l'ambassadeur Français, et où l'on retrouve encore le nom de notre Sulkowski.

« Je voudrais, monsieur, m'étendre beaucoup » davantage, mais je ne sais le sort de ma lettre; » quoique nous touchant, nous sommes encore sé-

» parés, à ce qu'il paraît, par de si grands obs-
» tacles, que je ne puis juger si celui qui s'en
» charge, parviendra à les surmonter. Dès le pre-
» mier instant de votre Insurrection, j'ai ruminé
» les moyens dans ma tête d'arriver jusqu'à vous,
» d'établir une correspondance de votre côté qui
» serait bien essentielle; je n'ai pu réussir. Com-
» ment cela se fait-il que nous n'ayons vu paraître
» personne de votre part? La Porte ne cesse d'en-
» voyer des ordres aux Princes Grecs pour la tenir
» au courant de votre scène, et ils prétendent tou-
» jours être dans l'impossibilité de se procurer de
» bonnes informations; de sorte que les ennemis
» débitent toutes leurs fables, sans que nous puis-
» sions les démentir avec assez de précision pour
» faire retomber sur eux l'effet qu'ils se pro-
» mettent de cette manœuvre. . . . . .
». . . . . »

P. S. Du 8 vendémiaire, l'an III de la République française (29 septembre 1794.)

« Sulkowski part enfin avec un honnête via-
» tique de nos amis; mais c'est un grandissime
» secret, j'y ai engagé ma parole, et ce ne doit ja-
» mais être une monnaie de mauvais aloi dans la
» bouche d'un ministre. . . . . .
». . . . . .
» Quelques momens encore de travaux et d'an-
» goisses, et vos destinées, braves et chers Polo-
» nais, seront bien belles! »

La seconde lettre de Descorches est encore da-

tée de Constantinople, le 22 novembre 1794, (2 frimaire, an III de la République française.) Descorches continue de rendre compte à Potocki de la situation du cabinet Turc, des espérances qu'il a que l'empereur Sélim sera d'accord avec eux, du parti que prendra la République française à l'égard de la Russie et de l'Autriche, lorsque la Porte Ottomane se croira en mesure d'agir en faveur de la Pologne. Plusieurs phrases de cette lettre sont écrites en chiffres, entr'autres l'une d'elles qui concerne Sulkowski : on voit que Descorches attachait une grande importance à la mission qu'il lui avait donnée, et qu'il le croyait capable de l'exécuter avec succès.

« Citoyen et ami, dit Descorches à Potocki, » c'est à toi et à ceux qui connaissent mon cœur, » à te dire ce que j'ai ressenti à la vue de ton émis- » saire *Pierre Crutta*, et surtout après la réception » de la lettre du 29 septembre. Ce jour-là même, » par un hasard que je n'appellerais pas singulier, » si le rapport des ames pouvait produire de pa- » reils effets, ce jour-là je t'écrivais de mon côté. » Tu en auras j'espère la preuve entre les mains. » *Je profitais du départ du jeune Sulkowski qui, se* » *trouvant ici depuis quelque temps, allait joindre* » *Kosciuszko. Son sort au reste m'est inconnu en-* » *core de Bukarest*, etc. »

Sulkowski arrive enfin en Pologne.

C'est le moment où les affaires de sa patrie touchent à leur ruine. Madalinski, avec un faible

parti, luttait encore contre les Russes victorieux. A peine Sulkowski a-t-il le temps de se faire reconnaître. Il parvient cependant à se mettre à la tête d'un petit corps. Il est bientôt défait au premier engagement. On apprend en même temps que le généreux Kosciuszko, couvert de blessures, vient de succomber. Il est au pouvoir des Russes; la bataille de *Macieiowice* est perdue : Souvaroff est entré dans le faubourg de Praga..... Le sacrifice de la Pologne est consommé.....

Sans avoir participé à cette dernière Révolution, Sulkowski en connut assez bien les détails, pour avoir essayé d'en composer l'histoire. Il l'a écrite en deux livres, et cette ébauche rapide, en montrant clairement ce qu'il aurait fait comme militaire et comme citoyen, fait regretter davantage que Sulkowski chaque jour plus mûri, mais non refroidi par la réflexion, n'ait pu exercer une grande influence sur les événemens.

En rendant compte de la belle affaire de *Raçlavicé*, il donne en grande partie l'honneur de cette victoire à l'intrépidité des montagnards Krakoviens; il admire la dextérité avec laquelle ils *fauchèrent* leurs barbares ennemis. Il observe qu'il est impossible de calculer, avant de l'avoir éprouvé, l'effet que produit une faulx posée à droite sur une barre pesante, et maniée par un bras vigoureux. *Que maintenant,* dit-il, *on demande leur avis aux Russes. Si c'était d'estoc que l'on employât les faulx, elles atteignaient beau-*

coup plus loin que les bayonnettes; si c'était de taille, on voyait des hommes, des chevaux même pourfendus d'un seul coup. En un mot, on ne peut mieux comparer ces intrumens terribles qu'aux lourdes hallebardes auxquelles les Suisses furent anciennement redevables de leurs victoires. C'est ainsi qu'en ces derniers jours, les Polonais régénérés de 1830 ont employé avec non moins de bonheur cette arme si redoutable de leurs pères, contre les stipendiaires de Nicolas! Combien d'autres rapprochemens de gloire et de revers entre l'insurrection si généreuse de 1794 et celle non moins généreuse de 1830!

En voyant les succès obtenus par ces moyens *révolutionnaires*, si on veut les appeler ainsi, Sulkowski peut avoir le droit de s'étonner qu'on n'en ait pas fait un usage plus fréquent dans le cours de la guerre de la liberté, et plusieurs de ses réflexions expriment ce regret. Il pense que la guerre des Républicains pouvait être partiellement défensive, mais qu'elle devait être surtout offensive. Cette opinion n'a pas pour elle moins de raisons militaires que politiques. Lorsque les Prussiens devaient garnir six à sept lieues de terrain; qu'ainsi leur ligne d'opération présentait certainement des endroits faibles, Sulkowski pense qu'on aurait dû risquer des coups de main hardis, tâcher d'entamer ou de couper une des ailes de l'ennemi, fondre sur ses quartiers, sans laisser le loisir de suivre le plan combiné; qu'il fallait

enfin les premiers porter la mort dans les rangs, au lieu de se borner à parer nonchalamment ses attaques. J.-J. Rousseau avait dit, il y a plus de cinquante ans: *Non, si la Pologne ne veut qu'imiter ses voisins, elle ne leur résistera jamais..... Je voudrais que son armée eût une tactique qui lui fût propre,... qu'elle s'exerçât surtout à se rompre, s'éparpiller et se rassembler sans peine et sans confusion; qu'elle excellât dans ce qu'on appelle la petite guerre, dans toutes les manœuvres qui conviennent à des troupes légères, dans l'art d'inonder un pays comme un torrent, d'atteindre partout et de n'être jamais atteinte, d'agir toujours de concert quoique séparée, de couper les communications, d'intercepter les convois, de charger des arrière-gardes, d'enlever des gardes avancées, de surprendre des détachemens, de harceler de grands corps qui marchent et campent réunis; qu'elle prît la manière des anciens Parthes, comme elle en a la valeur, et qu'elle apprît comme eux à vaincre et à détruire les armées le mieux disciplinées, sans jamais livrer de batailles, et sans leur laisser le moment de respirer.*

Sulkowski pense encore qu'il fallait faire prompte justice des traîtres qui avaient vendu la Pologne, et ne point punir comme coupables les estimables Républicains qui, organes des vœux du peuple, avaient demandé la punition des vrais coupables; mais ce qu'il pense surtout, c'est que, pour défendre la Pologne, il fallait réclamer le

secours de tous ses habitans sans distinction de rang; et que, pour avoir le droit d'appeler au combat les hommes qui conduisent la charrue et nourrissent leur pays, il fallait les appeler franchement et aussitôt à la liberté, sans laquelle ils ne pouvaient avoir d'intérêt actuel de se présenter dans la lutte. *O ma patrie!* s'écriait Sulkowski, *quand verrai-je dans chaque village des arbres de liberté remplacer des carcans! quand verrai-je dans la main des magistrats subalternes un symbole de paix remplacer ces fouets odieux, devant lesquels tremblent six millions d'esclaves! Ce tems n'est pas éloigné, les lumières répandues en garantissent les approches. Quand le peuple connaîtra ses droits, quelle sera sa force! et quels sont les dominateurs dont les efforts ne viendront pas se briser contre la masse imposante des hommes dégagés de toute servitude.*

Des Polonais, dont les sentimens politiques étaient moins bouillans que ceux de Sulkowski, voudraient que l'insurrection n'eût failli que par l'impéritie des généraux. Ils les accusent de n'avoir pas su diriger une force très réelle, qui, en présence des armées ennemies, sur une langue de terre ouverte de toutes parts, s'était élevée jusqu'à cent mille hommes, qui avaient été équipés en moins de trois mois; Sulkowski leur répond que les plus grandes et les plus sublimes dispositions ne pouvaient s'appuyer que sur l'affranchissement complet et instantané. Sans cette mesure,

la levée générale du peuple, première espérance des patriotes, cette base fondamentale du plan de la résistance se trouvait manquée. Il paraît incontestable que beaucoup de difficultés, prétextées contre l'exécution de l'affranchissement, prirent leur source dans l'intérêt de quelques nobles à perpétuer l'esclavage. La vie des paysans est leur richesse et leur propriété, comme celle des nègres en Amérique est la propriété des colons : avec une manière de voir aussi étroite, que devient la patrie? elle a besoin de tous les sacrifices, et on lui refuse ceux qui sont en même temps les premiers et les plus sacrés devoirs imposés par la nature!

Pour Kosciuszko, c'était sa vertu qui le retenait dans les liens de la modération; soit l'effet de cette probité rigoureuse, qui même dans une Révolution ne se croit pas permis de déranger les institutions les moins justes, autrement que par des lois ou des compensations régulières, soit ce calcul politique d'une ame honnête, qui voudrait concilier des intérêts différens, plutôt que d'être réduit à les blesser et à les subjuguer, Kosciuszko parut redouter et refusa tout parti violent. Il substitua à la levée générale celle du cinquième de la population. Cette modification du premier plan était bien faite pour rassurer l'avarice des propriétaires opposans. Ni les prières ni les exhortatious ne purent triompher des lenteurs qu'ils sucitèrent : au moment où ceux

des paysans qui avaient été choisis pour l'armée y versaient leur sang, croirait-on que des maîtres continuassent d'accabler de corvées leurs femmes et leurs enfans? Les nouveaux soldats se plaignirent au camp. Quand le chef général demanda que l'on fît cesser cette vexation, il fut refusé. Alors il publia des universaux, qui portaient défense d'exiger la corvée des soldats de la République. Les nobles se récrièrent avec aigreur; ils dirent qu'on attaquait la propriété, et le sort des habitans de la campagne ne reçut aucun adoucissement. En conseillant l'affranchissement général avec tous les ménagemens que lui semblaient permettre les temps tranquilles, J.-J. Rousseau avait encore dit : « A Dieu ne plaise que je croie avoir besoin » de prouver ici ce qu'un peu de bon sens et » d'entrailles suffisent pour faire sentir à tout le » monde! Et d'où la Pologne prétend-elle tirer la » puissance et les forces qu'elle étouffe à plaisir » dans son sein? Nobles Polonais, soyez plus, » soyez hommes; alors seulement vous serez heu- » reux et libres; mais ne vous flattez jamais de » l'être tant que vous tiendrez vos frères dans les » fers. » Mais, ce que J.-J. Rousseau conseillait à cette époque, c'était ici la politique elle-même qui le conseillait, et cette politique avait été déjà couronnée du succès dans un premier moment où elle avait été employée. On rendrait difficilement l'impression que fit sur les paysans l'élévation au grade d'officier de deux des leurs qui s'étaient dis-

tingués à l'action de *Raçlavicé*. Ce fut un véritable enthousiasme quand on vit Kosciuszko endosser l'habit de paysan, manger avec ses frères de nouvelle adoption, passer les jours et les nuits dans les camps; et ce trait de fraternité est l'un de ceux qui ont le plus attaché les cœurs au général-citoyen.

Ah! si ces touchantes démonstrations, sincères de la part du chef, eussent été partagées par tous les nobles Polonais; si les braves gens, transportés du plus généreux élan, n'eussent point eu à craindre de voir leurs efforts et leurs triomphes suivis de la continuation de leur esclavage et d'un esclavage plus dur encore peut-être, par la nécessité où se croient les tyrans de *remuseler*, comme ils disent, un peuple qui a goûté de la liberté ; ah! sans doute, si l'on eût mis franchement en commun les bras des uns, les richesses des autres, si tous les nobles Polonais eussent été des hommes, la Pologne ne se serait point vue rayée du tableau des nations!

Un Polonais auquel un patriotisme pur, un sens droit et la connaissance approfondie des affaires de son pays donnent l'autorité de prononcer une opinion sur les causes véritables de la destinée de la Pologne, ce Polonais résumait ainsi l'histoire de la ruine de sa nation: *La Pologne*, disait-il, *a péri, faute de grands capitaines;* cette opinion, peut-être trop fondée, ne dément point celle qu'on vient d'exprimer, que la Pologne avait

péri faute de liberté; car, si elle avait commencé par se recomposer d'hommes libres; si, au lieu de serfs désintéressés de toute patrie, elle avait eu des citoyens remplis de l'amour de la patrie, elle n'aurait pas tardé à trouver dans son sein de grands généraux. Sans doute il faut du temps pour de pareilles créations; la France en 1793 ne comptait aucun chef à la tête de ses armées; et les puissances coalisées ne manquèrent pas d'assurer leurs complots sur cette pénurie militaire. Mais la France venait de naître à la liberté: les soldats furent aussitôt élevés par elle à la hauteur de l'intelligence et de la capacité nécessaires pour défendre cette précieuse conquête; les soldats tout-à-coup devinrent des capitaines; et dans le même instant ces capitaines furent les premiers généraux de l'Europe. On sait ce que sont devenus les superbes ennemis qui leur étaient opposés, et qu'on disait prêts à les dévorer.

Le sentiment de tous ces mécomptes politiques, aigri encore par les revers militaires des Polonais, put causer dans l'intérieur des mouvemens populaires. On a comparé ces mouvemens qui éclatèrent alors en Pologne à ceux occasionnés en France par la menace seulement de l'invasion de l'étranger, et par cette invasion commencée. Ces mouvemens avaient été réprimés par les bons Polonais eux-mêmes Les Russes, maîtres du pays, trouvèrent dans le souvenir seul de ces tentatives

le prétexte d'exercer leur rigueur sur les plus vertueux citoyens.

Thadée Mostowski, celui qui, arrêté en France par les Jacobins, après leur avoir échappé, tomba entre les mains des Russes, dans la terre de Tarchomin où il s'étaitréfugié; Thadée Mostowski alors libre et influent dans l'insurrection de 1794 fut membre du conseeil provisoire, puis du grand conseil et du conseil de guerre sous Wawrzecki, successeur de Kosciuszko. Thadée Mostowski proposa de rassembler 26,000 hommes et 100 canons qui restaient encore, de traverser avec eux l'Allemagne pour aller se joindre aux Français qui avaient obtenu de grands avantages sur le Rhin. Cette proposition fut adoptée, et le général Dombrowski se chargea de l'exécution. Cette pensée généreuse de passer en France avec les soldats de la liberté polonaise avait été d'abord la conception de *Dombrowski* en 1793. Cette fois encore (1794), Dombrowski se trouvant en dehors de Varsovie, où Thadée Mostowski était retenu par les Russes, *Dombrowski* développa de nouveau ce plan hardi, dans un conseil de guerre où les nobles débris de l'armée nationale polonaise étaient appelés à délibérer du sort de leur patrie. Ce fait important pour l'histoire générale de la Pologne ne l'était pas moins pour l'histoire particulière des militaires intrépides, qui sont restés sur les champs de bataille de tous les pays, en ne cessant de regarder leur terre natale.

La mention spéciale que je crois devoir faire du général *Dombrowski*, n'est pas moins une dette qu'un hommage envers ce grand guerrier, qui n'a quitté les armes qu'avec la vie. J'aime à placer ici ce témoignage de vérité historique, qui se trouve doublement justifié dans le bel ouvrage de M. *Léonard Chodzko*, intitulé : *Histoire des Légions polonaises*. Je suis heureux d'exprimer ma reconnaissance à ce publiciste patriote, dont l'existence entière est consacrée à défendre la gloire de son pays, à en consoler les souffrances, à en secourir les victimes.

Mais la désunion et l'inexpérience des généraux ayant cette fois fait manquer ce plan, Mostowski ne voulut pas fuir, et resta avec Ignace Potocki et Zakrzewski à Varsovie ; il avait été envoyé ainsi que Potocki par le roi Stanislas et le conseil auprès de Souvaroff. Ils en furent bien reçus, et obtinrent sa parole pour la sûreté des personnes et des propriétés. Malgré cette promesse, il fut, avec les deux autres, arrêté par ordre de Catherine, conduit à Pétersbourg, détenu jusqu'à l'avénement de Paul Ier, qui les délivra dans les premiers jours de 1797, pour commencer par faire quelque chose de contraire à ce qu'avait fait sa mère.

LIVRE QUATRIÈME.

1795, retour de Sulkowski à Paris. — Ses occupations. — Son mémoire sur les derniers événemens de sa patrie. — Le général Pelet. — M. Julien. — Système de guerre présenté par Sulkowski. — Potemkin. — Sa cruauté. — Sulkowski sur la Turquie. — Le général Chérin. — Sulkowski à l'armée d'Italie. — Le ministre Pètiet. — Le général Berthier. — Sulkowski adjoint à l'état-major de Bonaparte. — La batterie Saint-Georges enlevée. — Sulkowski attaché à Bonaparte. — Missions importantes. — Confiance de Bonaparte. — Affaire d'Arcole. — Sulkowski blessé. — Détails curieux sur la bataille d'Arcole. — Autrichiens battus. — Un général allemand. — Considérations sur l'Italie et les Italiens. — Itinéraire. — Lettres politiques et militaires des plus remarquables. — L'Empereur François II. — L'archiduc Charles. — Observations de Sulkowski sur les plans du général en chef Masséna. — Sulkowski en Carinthie. — Combat de Tarvitz. — Avantages des Français. — Le général Joubert. — Expédition du Tyrol. — Description des peuples de ce pays. — Le général Vial. — Victoires de Joubert. — Distinction entre les Tyroliens et les Autrichiens. — Plan de Bonaparte. — La Carinthie et la Carniole. — Victoires de Masséna. — Demande d'armistice. — Examen politique et militaire de la situation des deux puissances belligérantes. — Paroles de Carnot sur Sulkowski. — Sentimens civiques de celui-ci. — Mission pour Venise. — Lettre à Bonaparte. — Vertu de Sulkowski. — Bonaparte charge Sulkowski d'exciter les adresses préparatoires du 18 fructidor. — Conduite de Sulkowski dans cette circonstance. — Il écrit sur ce sujet. — Ce qu'il avait dit à Joubert. — Traité de Campo-Formio. — Bonaparte à Rastadt. — Sulkowski dans le Tyrol.

Voilà Sulkowski encore une fois sans patrie; ah! la France est la patrie de la liberté, et son cœur l'a dès long-temps choisie! S'il n'a pu en être adopté dans son premier voyage, il ne désespère point de l'être cette fois. Il se sent trop digne de l'adoption pour n'en être pas sûr; et quand il

l'aura honorée, c'est alors que, précédé d'un nom militaire, il pourra revenir en Pologne le sabre à la main. Sulkowski retourne à Paris. (1795).

Pendant son séjour dans cette dernière ville, il s'occupait à rassembler et ordonner ses idées sur la dernière Révolution de son pays ; plus il examinait consciencieusement les causes de son issue, moins il découvrait que les malheurs dus à certaines fautes donnassent une conclusion contre l'espoir de réparer ces malheurs, en évitant les mêmes fautes. Cette conviction se fortifiait en lui de la recherche plus attentive de tous les faits ; et ces réflexions le décidaient, autant que ses sentimens, à penser qu'il était toujours possible de rallumer en Pologne les feux de la liberté. Il ne négligea rien pour persuader le Gouvernement français de cette opinion. En même temps qu'il sollicitait du service dans l'armée de la République, il parvint à faire agréer, du ministre des relations extérieures, l'esquisse d'un plan militaire et politique où il avait émis ses vues sur le sujet toujours si cher à son cœur, l'avenir de la Pologne renaissante.

« J'ai vu avec peine, dit-il dans son Mémoire, que pour parvenir à rendre à la Pologne quelqu'existence, on s'en tenait à indiquer les voies de la négociation. Dix années de bons offices de la part des alliés de la Pologne ne feront jamais qu'apprendre à mieux river les fers de ses habitans ; une année d'efforts suffit pour rompre ces fers.

Une nation que les circonstances et non l'avilissement ont réduite en esclavage, doit avoir, pour base élémentaire de sa diplomatie, des victoires. Cette nation a-t-elle droit de les espérer autrement qu'en combattant pour son indépendance ? Le peuple qui consentirait à s'endormir sous le joug, ne mériterait-il pas que les tyrans l'appesantissent ? »

Sans rejeter cependant toute médiation de la diplomatie, Sulkowski pense que pour résister les Polonais doivent commencer par redevenir libres, et que pour redevenir libres, ils doivent savoir mourir. On m'objectera, dit-il, le denuement d'armes, de munitions, de forteresses où se trouvent les Polonais. A cette absence de moyens matériels, j'opposerai la présence des moyens personnels, celle des hommes libres, levés pour suppléer à tout ce qui manque à leur noble cause; à la surveillance attentive de cent mille mercenaires qui les oppriment, j'opposerai le sentiment puissamment réveillé de l'oppression qu'éprouvent six millions d'hommes; j'opposerai la terrible électricité que doit produire ce sentiment sur une masse redoutable; j'opposerai encore le désespoir même de cette masse, armée spontanément *contre les tyrans qui la croient leur proïe.* Pour réunir un peuple que l'esclavage n'a point flétri, il suffit de lui indiquer les points les plus propres à sa défense, les moyens les plus prompts pour l'attaque.

Dans son *Histoire de la campagne de* 1809,

ouvrage si remarquable par le talent de l'écrivain comme par la profonde science stratégique, M. le général Pelet a écrit : *Le jour où l'on pourra dire aux Polonais, soyez libres, leur patrie renaîtra de ses cendres; pour lutter contre les armées de l'Europe, il ne manque aux paysans polonais que la propriété et l'usage du fusil; chacune de ces armes répandues en Pologne est comme une des dents du dragon qui la peupleront de héros.* Les mêmes sentimens et les mêmes vœux ont été exprimés dans plusieurs morceaux distingués, et notamment dans sa notice sur Kosciuszko, par M. Julien, dont l'activité n'a jamais manqué à la propagation des idées généreuses.

Une guerre du genre de celle que les Polonais ont à soutenir dans cette grave circonstance, devant être combinée d'abord sur le calcul des résistances politiques et militaires de ses ennemis, Sulkowski croit devoir passer en revue les forces respectives des trois Puissances co-partageantes.

Il voit dans l'armée prussienne une masse assez imposante par sa régularité, mais dépourvue d'ame depuis qu'elle n'a plus son grand *Frédéric*, et n'ayant jamais, malgré la mobilité de sa tactique, obtenu aucun avantage contre les développemens militaires, ou les mouvemens populaires de la Pologne.

Dans les Russes, Sulkowski voit une *politique militaire*, si l'on peut parler ainsi, plus perfectionnée par la *Tzarine* que partout ailleurs; il croit qu'on ne s'est pas tant occupé de rendre les

troupes réellement redoutables, qu'à leur en donner la réputation, et à les faire précéder d'épouvante par une renommée d'*Invincibles*. C'est dans le sens de cette politique qu'il arrive quelquefois aux Russes d'affecter de la magnanimité. C'est de leur part une combinaison de plus, pour éblouir davantage leur ennemi de cette certitude qu'ils ne peuvent manquer de triompher. Un trait cité de *Potemkin* vient à l'appui de cette observation; il prouve combien les succès obtenus sur les Turcs par ce Russe, peu digne de sa célébrité, furent dus bien plus à la terreur qu'il sut inspirer par cette fausse magnanimité, qu'à la force de ses armes, ou à la réalité de ses talens. Pendant que *Potemkin* assiégeait *Ismaïlof*, il détacha un corps d'armée, qui enleva la forteresse de *Kilia*, et fit six mille Turcs prisonniers. Sans prendre la peine de les désarmer, il leur donna le choix, ou de retourner chez eux, ou de se renfermer dans *Ismaïlof*, pour augmenter le nombre de ses adversaires. Deux mille d'entre eux optèrent pour ce dernier parti. L'armée russe ouvre le passage; ils entrent dans la forteresse. Une semaine après, l'assaut se livre; *Ismailof* est emporté : les deux mille Turcs sont passés au fil de l'épée. On voit comme la clémence russe ne dédaigne pas de s'aider de la cruauté. La cruauté alors est encore une suite de ce calcul, que l'on devrait appeler, comme nous le disions, leur *politique militaire*. Ils espèrent la faire passer pour une puissance ir-

résistible, supérieure à tous les obstacles; mais ce qui est plus affreux, quand ce serait de la politique, c'est qu'ils sont dévastateurs par principe, toujours fidèles à cette pensée, que l'effroi inspiré par les atrocités avance l'accomplissement de leurs desseins.....

Cependant Sulkowski connait trop bien les manœuvres et l'organisation militaires de ces peuples, pour leur refuser, non plus qu'aux Autrichiens, une capacité guerrière trop réelle, surtout dans les déploiemens réguliers de la tactique. Mais il a observé leurs parties faibles, et il donne les moyens de les saisir. Si on perce leurs bataillons réguliers avec des piques et des bayonnettes, si on les moissonne avec des faulx (comme au combat de *Raçlavicé*, où dix-sept carabiniers russes purent à peine échapper sur un régiment de cinq cents, envoyé contre les paysans de Kracovie), à l'instant, dit Sulkowski, on doit voir se dissiper comme un enchantement la vaine fumée de leur gloire artificielle; et au centre du palais magique, on trouvera tout simplement de pauvres *esclaves*, beaucoup plus faciles à vaincre que des *hommes*. Ainsi, le plan de défense des Polonais doit d'abord, comme celui de l'attaque, consister dans l'énergie individuelle des citoyens.

Vient ensuite le choix des avantages du terrain. Sulkowski les détaille avec une connaissance parfaite des plus petits coins de la Pologne : marais, montagnes, forêts, tous ces sites

heureux que la nature semble avoir formés pour servir d'abris aux hommes libres, combattant contre leurs tyrans, ils les a parcourus d'avance, comme l'ingénieur le plus habile; et tous ses tracés sont autant de reconnaissances précieuses, sur lesquelles on peut, dès demain avec sûreté, entrer en campagne.

Si l'on considère quels sont les auxiliaires naturels qui peuvent aider la Pologne à se relever, Sulkowski croit que la Turquie a tous les genres d'intérêt de contribuer à ce grand œuvre, soit en attirant les Impériaux sur le Danube, soulageant par cette diversion la France et la laissant libre d'autres opérations qui concourent au même but, soit seulement en faisant passer des secours en Pologne, où, pour avoir des soldats, il suffit de distribuer des armes.

Tous les moyens d'exécution du projet de Sulkowski sont donnés avec une évidence presque matérielle, et ils sont trop positifs pour mettre dans la confidence les déprédateurs de la Pologne, les intérêts de ce pays n'ayant pas cessé d'être les mêmes malgré le *partage*, et depuis le *Mémoire de Sulkowski*. Aussi, n'éclairera-t-on pas davantage cette chaîne de probabilités par de plus grands détails; on ne dit point que dans une entreprise de ce genre tout soit facile, mais rien n'est impossible.

Au reste, l'idée dominante de Sulkowski, c'est que la démocratie, c'est-à-dire le règne des pou-

voirs émanés du peuple, doit être le résultat de cette nouvelle tentative; que les principes de la liberté, c'est-à-dire de la justice, en sont aussi nécessairement les moyens qu'ils doivent en être le but. Pour que l'insurrection soit victorieuse, il faut qu'elle soit générale; il faut, répète-t-il, qu'aucune classe du peuple ne se trouve cette fois exceptée du recouvrement de ses droits. Les masses seront intéressées à se battre, dès qu'elles seront convaincues qu'elles se battent pour leur bien-être; et quand tout un peuple généreux sera rassemblé sur une terre encore fumante du sang de ses plus vertueux défenseurs, c'est alors que les tyrans qui l'oppriment, ne peuvent manquer d'y trouver leur tombeau.

Sulkowski, dans la plupart des mesures qu'il propose, peut avoir souvent l'air de n'être que violent; mais sa violence ne pourrait-elle pas être aussi ce qu'on veut appeler de la politique, et même de la politique excellente? car celle-ci est fondée sur la connaissance des hommes, des choses, des intérêts véritables des pays dont il parlait. Personne n'avait lu l'histoire mieux que lui. On l'a vu très-jeune faire des analyses de toutes ses lectures. Depuis, il avait dans ses voyages vérifié par ses yeux beaucoup de ces analyses.

La bonne opinion qu'avait donnée au ministre des relations extérieures le *Mémoire de Sulkowski sur la Pologne*, lui en fit demander un sur la Turquie.

Dans ce nouveau Mémoire, Sulkowski, laisse de côté les faits et les causes de la grandeur passée de cet Empire, dont il suppose le lecteur suffisamment instruit; des peuples, dit-il, chez lesquels l'observation machinale des coutumes tient lieu des sentimens, où l'instruction est un crime, et la perfectibilité une chimère, ces peuples sont peu faits pour arrêter les regards du philosophe; mais en examinant ce qu'ils peuvent valoir ou peser dans la balance politique de l'Europe, Sulkowski recherche ce qu'est maintenant, et ce que peut devenir un jour la Turquie.

L'Empire Turc très-considérable par ses forces naturelles, telles que population, territoire étendu et fertile, comment est-il devenu tout-à-fait nul? Cette première cause, on ne peut douter qu'elle n'existe dans le défaut d'une autorité centrale. Les pachas sont en quelque sorte autant de Sultans qui ne relèvent presque plus même du Grand-Seigneur. Sans doute, si Sélim avait l'audace de Bajazet ou le génie de Soliman, il ne lui faudrait qu'un instant pour rétablir son pouvoir : du sérail il passerait dans son camp; un signe à ses muets lui ferait prompte justice des rebelles; leur tête roulerait à ses pieds; le peuple prosterné adorerait aussitôt le Sultan. Ainsi, l'indocilité turque rentrerait de nouveau sous la force du préjugé. Les sentimens réveillés par la crainte, le peuple croirait les recevoir de sa religion; et l'on verrait encore une fois des millions de Musulmans se pré-

cipiter sur les Russes avec toute la furie de l'enthousiasme religieux. Mais ce n'est pas à un Monarque, épouvanté d'un boulet lancé dans une mosquée, qu'on peut demander une pareille vigueur de conduite. Dans les États despotiques, la faiblesse du chef entraînant celle de l'État, il faut recourir à d'autres moyens : il faut établir une espèce de gradation monarchique, créer par exemple un pouvoir intermédiaire, qui émousse l'arbitraire de tous les pouvoirs secondaires, en les rattachant à l'autorité centrale, qui soulage le peuple des rapines des pachas, et augmente indirectement l'influence du Sultan, laquelle pourrait alors devenir une influence conservatrice. Le corps des *Ulémas*, connu par son instruction et son adresse, ce corps révéré partout où le Coran domine, paraîtrait propre à composer cette autorité intermédiaire.

L'autorité centrale étant recréée, Sulkowski indique comment elle devrait donner l'impulsion aux forces de l'État, et l'emploi qu'on devrait faire de ces forces.

Mais les espérances fondées sur ce système ne sont pas d'une réalisation vraisemblablement très-prochaine. Un peuple qui court depuis plus d'un siècle à sa dégradation, ne remonte pas en un instant à des mœurs plus fortes et plus honorables. Il n'y a que des Révolutions qui, changeant de fond en comble les gouvernemens et les institutions, puissent régénérer un grand peuple; or,

ce moyen paraît-il praticable en Turquie? Quelle espérance pour une Révolution, là où il n'y a point de lumières qui l'aient préparée! Il faut donc chercher à cette régénération un foyer étranger, qui fasse diversion à ses formidables ennemis; et ce foyer, Sulkowski trouve que ce peut être, que ce doit être la Pologne.

La situation de la Turquie entre la Russie et l'Autriche est tout-à-fait heureuse pour empêcher la tyrannie de se donner la main. Du salut de l'Empire ottoman dépendent les destinées futures des enfans de la liberté en Europe. La Turquie de moins, voyez quel énorme poids retombe sur la France : la Pologne de plus, voyez comme s'accroît le pouvoir de la France; la Pologne république, quel secours reçoit la République française! Le système républicain peut alors balancer sur le globe le système héréditaire royal, qui sans cela doit écraser le système représentatif dans sa naissance.

Les *Essais politiques de Sulkowski* peuvent prouver que, s'il méprisait avec raison les formules et les subtilités de la science qu'on appelle diplomatie, ses lumières autant que sa morale lui donnaient le droit d'en juger les plus hautes questions. Il n'était étranger à aucune des connaissances qui seraient beaucoup plus nécessaires dans cette partie même de la politique que la fourberie qu'on veut lui attribuer pour base; et personne n'aurait pu être au besoin meilleur diplomate que Sul-

kowski. Mais ce n'était point là sa prétention; il voulait être militaire, et rien autre chose.

Le ministre de la guerre avait présenté au Directoire exécutif un rapport pour l'employer au service de la République; Sulkowski était impatient d'avoir la décision qui lui promettait de courir se placer dans les rangs français. Déjà se faisaient entendre les premières victoires de l'armée d'Italie, et pressentant bien qu'elles ne seraient pas les dernières, il voulut partir aussitôt pour cette armée, et s'enrôler comme simple chasseur dans un des corps commandés par Bonaparte : *Qu'ai-je besoin de grades*, disait-il, *j'en saurai gagner.... Il y a là-bas un jeune homme entreprenant... On entendra parler de moi....*

Enfin le général Chérin, adjoint au ministre de la guerre Pétiet, remet à Sulkowski un brevet de capitaine, et lui donne la destination qu'il désirait pour l'armée d'Italie. Ah! combien ont été souvent difficiles les premiers pas dans la carrière pour les hommes appelés à s'y distinguer le plus! J.-J. Rousseau a dit : *Le premier écu est plus difficile à gagner que le dernier million.*

Dans ses derniers voyages, Sulkowski avait dépensé ses derniers cinq cents louis : il n'avait plus d'habit et plus d'argent. Avec un uniforme polonais qui lui restait, il s'arrangea un uniforme français. Un de ses amis, père d'une famille nombreuse, partagea avec lui le peu de ressources qu'il avait lui-même; il lui donna sa montre d'argent et le conduisit à la voiture publique.

Une lettre du ministre de la guerre Pétiet recommandait au chef de l'état-major notre capitaine, sous le rapport de ses connaissances dans toutes les langues, de son instruction politique et militaire très-étendue. A son arrivée, le général *Berthier* l'agréa comme adjoint; et l'on vit se mettre tranquillement à la table du travail un jeune homme froid, grave, qui ne parlait à personne, écrivait des ordres importans, et restait toujours les yeux attachés sur des cartes de la guerre.

Sulkowski parait avoir été frappé au moment de son installation, de la simplicité et de la rapidité que Bonaparte avait portées dans l'administration, comme dans la disposition manœuvrière de son armée. C'étaient quelques aides-de-camp et quelques adjoints aux adjudants-généraux qui, dans le plus petit nombre possible, agissant toujours, presque jamais assis, suffisaient à des travaux qui auraient absorbé un nombre dix fois plus considérable de collaborateurs ordinaires civils et militaires. Ainsi que le raconta depuis Sulkowski, Bonaparte donnait lui-même l'exemple de l'activité dans toute sa conduite et son attitude personnelle : c'était le plus souvent debout, sur une attentive inspection de la carte, que Bonaparte dictait à Berthier ses ordres, écoutant jusqu'au dernier moment toutes les observations qu'on eût pu lui faire; puis Berthier était chargé de l'exécution, et Bonaparte n'y revenait plus.

Quelques jours après l'arrivée de Sulkowski à l'armée d'Italie, le général en chef Bonaparte, par suite des dispositions qu'il avait arrêtées pour la bataille de Saint-Georges, eut à faire prendre la batterie de ce nom, qui protégeait la retraite des Allemands. Il demanda un brave homme pour commander deux cent soixante grenadiers. Le jeune adjoint, qui n'avait point encore parlé, s'élance; son air de résolution lui fait accorder cet honneur. Sulkowski mène les deux cent soixante grenadiers à la batterie : elle faisait un feu terrible; une partie des grenadiers est tuée par la mitraille, l'autre est forcée de reculer; Sulkowski reste seul sur le chemin. Un instant après, les soldats honteux d'avoir abandonné leur chef, rassurés par son intrépidité, reviennent de leur frayeur, et se ramassent près de lui, fort heureusement pour tous; car Sulkowski a regardé de tous côtés attentivement, et s'est rappelé les observations que précédemment dans ses voyages il avait faites sur cette position militaire : or, ce n'était nullement par le côté où l'on était venu qu'il fallait attaquer. Sulkowski conduit ses grenadiers par les derrières; il y avait un cimetière, dominant la batterie, qui n'était point occupé. Sulkowski divise sa troupe, il en conduit une partie par les derrières, la place dans le cimetière, charge alors les canoniers ennemis en tête et en flanc. La batterie est enlevée, sans qu'on ait pu l'enclouer; les pièces furent aussitôt tournées contre les troupes allemandes et les

mirent en désordre. C'est ainsi que Sulkowski réussit à prendre la batterie de Saint-Georges, le 29 fructidor, an 4, (15 septembre 1796).

Un succès aussi brillant ne donna pas seulement l'idée de la bravoure et du sang-froid du jeune capitaine-adjoint, c'était l'indice d'une intelligence peu commune. Le général en chef Bonaparte et le chef de l'état-major Berthier voulurent tous les deux, le lendemain, prendre le Polonais pour aide-de-camp. Sulkowski resta attaché à Bonaparte; ici, semble devoir commencer sa fortune militaire.

Sulkowski fut, depuis ce moment, chargé de missions de la plus grande importance. A la bataille de Rivoli, Bonaparte lui donna l'ordre de se tenir entre Véronne et Mantoue, et de diriger sur l'un et sur l'autre de ces deux points les troupes des divisions Augereau et Masséna, revenant par cet endroit. Toujours plus satisfait de la manière habile dont l'aide-de-camp polonais remplissait ses missions, Bonaparte l'envoya souvent avec la plus grande confiance, à des divisions, où dans des occasions difficiles il ne pouvait aller en personne, et où il voulait transmettre ces instructions décisives, qui embrassaient les temps, les circonstances, et étaient assez urgentes pour ne pouvoir être écrites.

Trois ou quatre jours avant l'affaire d'Arcole, Bonaparte, quoiqu'ayant pris toutes ses précautions pour assurer la victoire, avait été battu. Le

temps ayant changé pendant la nuit, il y eut un orage à la suite duquel était tombée une espèce de grésil. Nos soldats avaient la pluie dans les yeux et glissaient sur des talus glacés. Dans cet embarras Bonaparte évacua ses positions à la hâte, et par une manœuvre hardie il fit attaquer Arcole à six heures du matin. *Ce n'était pas,* dit Sulkowski, *à ceux qui avaient pris le pont de Lodi à barguigner devant celui d'Arcole.* Les conséquences de cette prise étaient immenses, le parc d'artillerie des ennemis tombait en notre pouvoir. Les Autrichiens qui sentaient toute la portée de cet avantage gagné sur eux, firent tous leurs efforts pour défendre Arcole, et le poste qui pouvait être enlevé d'abord, devint bientôt inexpugnable. Augereau essaya vainement de s'en emparer à onze heures : à midi Bonaparte fit une dernière tentative qui n'eut pas plus de succès. Sulkowski fut blessé par un biscayen, qui lui eût cassé l'épaule, si son manteau roulé ne l'eût préservé. Un instant après, un obus éclata à ses pieds, le couvrit de terre et le rendit aveugle pendant vingt-quatre heures. Le général *Bonaparte* fut jeté dans un fossé par les fuyards, et si les Autrichiens avaient pu connaître le désordre dans lequel se trouvait l'armée française, ils eussent fait un nombre considérable de prisonniers. A onze heures du soir Arcole tourné fut pris; mais alors il n'y avait plus de résultat: l'avantage était insignifiant. Sulkowski attribue le mauvais succès de cette journée à ce

qu'il y avait à côté du pont une espèce de cavalier, formé par le curage de la rivière, et dans lequel nos soldats croyaient pouvoir se mettre à l'abri. Il pense aussi que généraux et officiers étaient déjà trop riches.

Le lendemain il y eut une autre affaire : les Autrichiens qui attaquaient et qui se croyaient sûrs de la victoire, perdirent trois mille hommes. Ce succès fut dû au sang-froid de Bonaparte. Il traversa un canal, à la faveur duquel un corps qu'il fit passer, tomba sur le flanc de l'ennemi, le déconcerta et s'en empara. Lorsque Trieste et les environs furent au pouvoir des Français, Sulkowski fut chargé de conduire des prisonniers, parmi lesquels se trouva ce général allemand, dont lui-même précédemment avait été le prisonnier, lorsque voulant dans son déguisement arménien rejoindre la Pologne, il avait été pris par le cordon Autrichien. Suivirent les préliminaires de Léoben.

Dans plusieurs des momens décisifs qui avaient précédé les dernières opérations de cette première campagne de l'armée d'Italie, Bonaparte avait plus d'une fois autorisé Sulkowski à donner les ordres qui seraient nécessaires. De pareils pouvoirs montrent le degré d'estime que ses talens et son caractère acquéraient auprès de son général en chef; c'est qu'aussi Bonaparte, en permettant cette grande latitude à son aide-de-camp, n'ignorait point que celui-ci avait déjà su obtenir assez de considération dans l'esprit des premiers généraux de

l'armée, pour que des ordres transmis par sa bouche fussent reçus avec confiance.

Les volontés d'un général en chef tel que Bonaparte étaient toujours trop promptes, pour qu'on eût le besoin ou le temps seulement de les demander. Sulkowski osa cependant toujours solliciter de nouvelles missions d'honneur. La récompense qu'il désirait, c'était d'obtenir de nouvelles occasions de se montrer avec action. En se battant tous les jours, il avait encore le moment de réfléchir sur les causes pour lesquelles on continuait de se battre : quelle est la politique de la maison d'Autriche, se disait-il? Pourquoi la France et l'Autriche ont-elles été toujours aussi acharnées pour conserver une si grande influence sur l'Italie? La réponse à ces questions, toutes compliquées qu'elles paraissent, ne se trouve pas dans ce qu'on appelle l'érudition diplomatique. Cette érudition ne peut jamais être sure, en ce qu'elle touche à des causes secrètes, impossibles à débrouiller dans l'éloignement; c'est donc dans l'examen de la nature même des choses rapprochées de notre vue, qu'on peut trouver les résultats les plus certains.

Si l'on considère un pays sous le rapport des productions utiles, des subsistances, et des choses d'agrément devenues presqu'aussi nécessaires aux hommes que les choses utiles, il n'est point de pays qui, par la fertilité de son territoire, par la beauté de son climat, par l'accumulation de tous les trésors des arts, offre à ses possesseurs plus

de ressources avec moins de peine, qui promette et qui donne plus de bonheur facile que l'Italie. Si l'on considère un pays sous cet autre rapport si étroitement lié au premier, celui de la puissance qu'il peut donner à ses occupans, il est peu de pays sans doute aussi attrayant que l'Italie. La force de sa population, sa belle position physique, telle que de l'extrémité de sa péninsule où domine en quelque sorte le reste de l'univers; cette position semblera toujours promettre l'empire du monde à celui qui aura l'empire de l'Italie. Les Barbares qui vinrent culbuter l'Empire Romain, paraissent avoir été amenés, en grande partie, par la faim qu'ils espéraient satisfaire dans un pays meilleur que celui qu'ils quittaient. Les Rois qui ont succédé aux Barbares n'ont pas eu un principe moins famélique que celui qui avait attiré les premiers; ils ont ensuite fait des guerres comme ils ont fait des alliances, par caprice, par ambition: ils ont fait du mal pour faire quelque chose, ne sachant mieux, comme on dirait par *passe-temps royal*, et pour occuper leurs peuples, enfin parce que les Gouvernemens se sont tonjours créé d'autres intérêts que ceux des gouvernés....

Voilà quelques-unes de ces réflexions que Sulkowski avait puisées dans la nature des choses: avec une manière de voir aussi haute, il ne pouvait manquer de trouver la réponse aux questions qu'il s'était faites à lui-même. Son esprit était trop juste et trop pénétrant pour laisser échapper cette

solution, si toutes ses facultés n'eussent pas été absorbées par la partie militaire, et si, sur le champ de bataille, il eût pu faire autre chose que la guerre la plus active. Mais, ne perdant pas une occasion de se rendre compte des motifs et du résultat des opérations, Sulkowski, avec une si forte attention et doué d'une perspicacité aussi prompte, ne put être longtemps après son arrivée à l'armée, sans posséder l'ensemble du système de la guerre. D'après ce qu'il venait déjà de voir s'accomplir sous ses yeux, et avec son action personnelle, il pensait être capable d'apprécier ce vaste système de son général en chef. L'aide-de-camp se proposait d'écrire l'histoire des campagnes d'Italie : préludant à ce travail digne de la plus profonde méditation, par un relevé chronologique de toutes les affaires, il prépara des notes itinéraires, qui expliquent jour par jour les marches, les séjours, les campemens, en un mot tous les mouvemens particuliers et généraux de l'armée d'Italie. Son travail complet devait être le tableau pittoresque, et, pour ainsi dire, la partie d'échecs animée, qui fut jouée par les grands maîtres sur le théâtre que leur gloire a rendu si célèbre.

Trois lettres vraiment historiques que *Sulkowski* écrivit, presque au milieu des combats, à un ami à Paris, ont été singulièrement remarquées par les hommes *les plus capables d'en juger le mérite.*

Ces trois lettres, qu'on pourrait regarder comme d'excellens Mémoires historiques, sont consacrées à décrire la campagne d'Italie de l'an v; c'est-à-dire le mois qui précède les préliminaires de *Léoben*, mois fameux, dans lequel on vit s'accumuler des faits d'armes qui auraient composé plusieurs années de gloire de plusieurs guerriers.

L'Empereur François II, ayant déjà perdu trois armées en Italie, voulut soutenir ce qui lui restait de soldats et remplacer ce qui lui en manquait par le prestige d'une grande renommée : il envoya contre Bonaparte, son frère l'archiduc Charles; enflé de quelques succès qu'il avait dus en Allemagne au défaut d'union des deux armées françaises du Rhin et de Sambre-et-Meuse, l'archiduc s'imagina que la victoire suivait partout le rang de la naissance; il confondit le local, le moment, les circonstances. Bonaparte avait eu la politique de combler d'égards le malheureux *Wurmser*. Le prince successeur du vieux général fut d'abord très-peu modeste dans ses formes. Il s'annonça comme réparateur des défaites qui avaient précédé son arrivée. Il le dit et le crut. Il parla de conquérir. Bonaparte le joint, dit Sulkowski, et le fameux Archiduc ne sait pas même se défendre; son armée disséminée fuit, et se dissipe comme la poussière que, dans leur marche irrésistible, soulèvent devant elle nos colonnes victorieuses.

Sulkowski ne prononce point un jugement

aussi sévère, sans donner avec la plus grande clarté tous les faits sur lesquels il se fonde ; il rend compte de toutes les fautes de l'ennemi, de toutes les intentions par lesquelles Bonaparte les avait amenées; il montre bien dans tout son jour la gloire de son général : Elle ne relève nullement des hasards de la guerre, mais elle sort tout entière des profondes conceptions de ses plans et de leur rapide accomplissement.

La concentration des forces républicaines, l'habileté avec laquelle Bonaparte donnait le change au *prince Charles*, sur le dessein de ses mouvemens, lui firent disséminer les siennes : voilà deux causes qui paraissent à Sulkowski avoir été décisives dans la campagne de l'an v. Il eut lui-même le bonheur de concourir pour quelque chose à l'exécution.

Bonaparte ayant sondé les forces que l'ennemi pouvait avoir sur sa gauche, et voulant rompre ses communications avec le *Tyrol*, chargea *Masséna* de se porter en Carinthie par la *Louvela*, et ordonna à Sulkowski d'être présent à cette expédition. Sulkowski accompagna le chef du 10e. de chasseurs qui était chargé d'un vigoureux coup de main, et ne contribua pas peu par ses conseils à la manœuvre par laquelle, après avoir pris le général *Lusignan* et le corps qu'il commandait, on devança la partie de l'armée autrichienne envoyée au secours de la Carinthie, dont le célèbre combat de Tarvitz assura la conquête.

Lorsqu'il eut rendu compte au général en chef des opérations qu'il venait de suivre, Sulkowski se hâte de joindre l'avant-garde du général Bernardotte qui, poursuivant ses succès, après avoir passé le *Tagliamento*, s'était emparé de *Gradisca*, et marchait sur *Gorice*.

Six mille soldats pris aux Autrichiens, quarante bouches à feu, et tous leurs attirails de guerre perdus, telle fut la suite des bonnes dispositions de Bonaparte, et des mauvaises combinaisons du prince Charles. La Carinthie, regardée comme la clef des États héréditaires de la maison d'Autriche, étant ouverte à nos armes, aucune circonstance ne pouvait être prévue dans le nombre des événemens possibles, qui empêchât Bonaparte d'aller à Vienne. Mais pour cette grande entreprise il fallait que Joubert vînt à détruire l'armée du Tyrol, et en assurât les derrières, en opérant sa jonction avec la grande armée.

Sulkowski désirait accompagner Joubert dans l'expédition du Tyrol; ses devoirs le retinrent à la grande armée. Mais la connaissance que ses voyages lui avaient donnée du local, les notes qui lui furent fournies par les généraux, les naïves conversations des soldats qu'il interrogeait fréquemment, le mirent à même de faire, de l'expédition du Tyrol en particulier, une description pleine d'intérêt.

Il faut, dans cette description, voir Sulkowski montrer comment, avec l'audace de la guerre,

Joubert sut faire marcher de front le génie de la conciliation; comment il sut imposer à ses soldats victorieux de passer sous le feu des Tyroliens sans leur répondre; et comment, par le maintien de la discipline la plus sévère et la magnimité la plus touchante, il avait commencé de réduire les Montagnards indomptables. Mais les procédés généraux n'obtinrent qu'un succès momentané; et le général Laudon, par les intrigues des prêtres et de ses émissaires, souleva bientôt les Tyroliens, qui venaient d'être apaisés par la fraternité des soldats français. Joubert se trouva en présence de la levée en masse du *Tyrol,* montant à-peu-près à trente mille hommes. Les Français eurent à livrer, dans cette circonstance, des combats vraiment sur-humains. Le tableau que fait Sulkowski de ces prodigieux événemens semble un morceau de poésie brillante, en même temps qu'il est réellement un morceau d'histoire judicieuse.

« L'extérieur, mais surtout la rage des Tyroliens » inspiraient l'épouvante. On voyait s'avancer » des hommes robustes et agiles; leurs vêtemens » étaient sombres, ceints d'une large courroie in- » crustée en plomb luisant, et leurs têtes couver- » tes d'un énorme chapeau vert. Ils venaient sur » nous au pas redoublé, en gardant un profond » silence; ils combattaient sans jeter un cri, et » mouraient sans pousser un soupir. S'ils se reti- » raient, c'était lentement, pour se rallier et reve- » nir aussitôt. Une façon de se battre, neuve et

» imprévue, était plus dangereuse que le feu des
» Autrichiens. Les soldats de Joubert furent éton-
» nés, comme les légions de César se troublèrent
» à l'aspect hideux des peuples du Hainaut.

» Malgré les efforts du général Vial, l'affaire
» commença à prendre une tournure effrayante.
» Nos troupes descendent le plateau dans le plus
» grand désordre, évacuent le village, et se préci-
» pitent vers le Bourg Mulbac. Heureusement,
» Joubert avait senti l'importance de ce point; il
» y resta, et lorsqu'il vit le mal, il sut le réparer.
» Sans mêler les troupes fraîches avec celles dont
» la fuite aurait pu les ébranler, il fit couler une
» réserve de carabiniers sur la gauche des assail-
» lans, pendant qu'une autre colonne gagnait le
» village. Les paysans, dans leur fureur aveugle,
» ne s'aperçurent que tard du mouvement; mais
» voyant qu'on les cernait, ils s'arrêtèrent. Vial
» saisit cet instant pour rallier sa brigade, qui,
» honteuse d'avoir lâché pied, retourne au com-
» bat avec une nouvelle ardeur. Les Tyroliens,
» loin de fuir, font face de tous côtés; ils revien-
» nent sur nous : le choc fut affreux! Beaucoup de
» ces Montagnards colletaient nos soldats, détour-
» naient leurs bayonnettes et les atteignaient de
» leurs massues. D'autres plus forcenés encore,
» saisissant les fusils, se roulaient sur le sable,
» désarmaient leurs adversaires, et les exposaient
» aux coups de leurs compagnons. Mais la fermeté
» des Français, étayée par l'art, dompta cette va-

» leur sauvage. Bientôt l'on marcha sur des morts,
» et près de mille Tyroliens jonchèrent le champ
» de bataille. Aucun d'eux ne demanda quartier;
» ils luttaient sur les corps expirans de leurs ca-
» marades, en se hâtant de les remplacer. On re-
» marqua même que leurs cadavres répandaient
» une quantité surnaturelle de sang; il semblait
» que la nature l'eût proportionnée à l'excès de
» leur courage. Joubert profita de ce succès. Il
» marcha à ce bois si funeste; tous ceux qui vou-
» lurent le défendre furent exterminés. On pousse
» les paysans de monts en monts; on les disperse,
» et ils se perdent par les vallées tortueuses dont
» ils étaient sortis.

» On croyait le danger fini, vu que le jour
» approchait de son déclin, lorsque l'on entendit
» les coups de fusils se répéter du côté de *Brixen*.
» L'escorte qui conduisait les prisonniers autri-
» chiens faits le matin, fut repoussée par une
» partie des Tyroliens postés sur notre gauche.
» Ceux-ci étaient parvenus à descendre les mon-
» tagnes en longeant quelques crevasses, et tâ-
» chaient de gêner nos communications. Joubert,
» quoiqu'il fût tard, les fit attaquer. Il prit un
» bataillon, le forma en colonne, et perça jusqu'à
» *Brixen*. Les paysans étonnés, qui d'ailleurs
» avaient observé la défaite de ceux de la droite,
« se retirèrent un peu avant le jour; et le champ
» de bataille resta de tous côtés à nos troupes
» victorieuses.

» Malgré des avantages aussi éclatans, Joubert » sentit que sa position était précaire. Chaque » jour aguérissait les Tyroliens; ils pouvaient aug- » menter ou renouveler leurs combattans, puis- » que l'on attendait encore douze mille hommes » que les vallées de Brégenz et de Pludenz avaient » fournis; un seul revers perdait cette armée ren- » fermée dans des gorges étroites. »

Sulkowski donne toutes les raisons de la pénible situation de Joubert. Le parti qu'aurait pris un général ordinaire, eût été de se rejetter sur le *Trentin;* d'autant plus que, les communications étant rompues, on ignorait les victoires du général en chef; mais Joubert avait une trop haute opinion des armées républicaines pour être en doute sur leurs triomphes. Il savait d'ailleurs qu'au besoin rien ne devra arrêter quinze mille Français lancés par l'urgence des circonstances; que rien ne peut les empêcher de s'ouvrir une retraite. Joubert résolut donc de percer en Allemagne, et d'envahir au lieu d'abandonner. Il avait commencé par forcer en six jours trente lieues de défilés, par détruire douze mille soldats, qui furent pris, tués ou égarés, et par se rendre maître d'une immensité de munitions amassées à grands frais. Les combats qui eurent lieu après, coutèrent soit aux Impériaux, soit aux habitans, quatre mille combattans; et pour rejoindre Bonaparte, Joubert eut à traverser soixante lieues de pays ennemi. Sa retraite fut belle....

En racontant les avantages de l'armée française du Tyrol, avec l'orgueil d'un Français, Sulkowski distingue beaucoup la victoire remportée sur les Tyroliens, de celles précédemment obtenues sur les mercenaires autrichiens; l'ascendant qu'ont toujours eu les Français sur les Autrichiens, ne fut pas le même devant les Tyroliens : c'étaient des hommes libres, combattant pour leurs propiétés, leur liberté, et animés, dit Sulkowski, de ce sentiment élevé, d'être *les maîtres chez soi*; aussi, n'a-t-il point honte de l'avouer, les Tyroliens ont un moment arrêté les Français.

Dans la troisième lettre de Sulkowski, on voit les Autrichiens déroutés par le plan que suivit Bonaparte d'attaquer plutôt la Carinthie que la Carniole; les grenadiers impériaux partis du Rhin avec la renommée d'invincibles, accourus au secours du prince Charles, sont vaincus au premier combat. Sulkowski lui-même dans cette circonstance, à côté de Masséna, conduit deux petites colonnes de grenadiers et de tirailleurs, et par une manœuvre ingénieuse il décide la défaite et la prise d'un grand nombre d'ennemis; Masséna pressant ses avantages, et portant la terreur dans les rangs autrichiens; Bonaparte faisant revenir de la *Carniole* la division de Bernadotte, afin d'avoir son armée réunie et plus à portée de frapper des coups décisifs; et le prince Charles, voyant le salut de l'Empire dépendre de ce dernier choc, étouffe sa morgue archiducale et demande un ar-

mistice. Bonaparte, pendant que MM. de Bellegarde et de Merfeldt discutent les conditions, poursuit sa marche rapide et fait encore gagner dix lieues de terrain à son armée.

Il est impossible de mettre plus de discernement dans l'examen de la conduite politique et militaire des deux puissances belligérantes, et de juger avec plus de portée les chances qui leur restaient à toutes deux. Les moyens qu'avait Bonaparte, soit en combattant, soit en révolutionnant, paraissent à Sulkowski avoir été écartés, du côté de ce général, par l'envie de conclure la paix que de nouveaux triomphes même n'auraient fait que reculer. Les chances qui restaient à l'Empereur, lui paraissent avoir été négligées par le défaut de talent dans les chefs et non de ressources réelles dans l'État; et la prise de Vienne ne paraît pas à Sulkowski avoir été une chose aussi simple et facile qu'on le dit alors; mais le cabinet de Vienne était frappé de terreur par la suite non interrompue des victoires toujours croissantes de l'armée républicaine.

Cette discussion, étant déjà une analyse très-serrée, est elle-même peu susceptible d'une autre analyse, qui lui ferait perdre sa clarté. Sulkowski d'ailleurs ne prend point de conclusions définitives. Il cherche avec une sagacité admirable toutes les raisons du *pour* et du *contre* dans ce grand procès; il rapporte fidèlement tout ce qui fut fait, tout ce qui fut allégué, et met le lecteur à même

de décider tout seul le jugement que l'historien s'abstient de porter.

Le Directeur Carnot, qui prit lecture de la correspondance militaire de Sulkowski, est un de ceux dont elle excita le plus l'attention : *Si l'on avait besoin*, dit-il, *de faire une campagne aussi ardente que celle-ci, et si nous avions perdu Bonaparte, voilà le jeune homme qui serait capable de le remplacer.*

C'est que la correspondance de Sulkowski ne montrait pas un militaire qui jugeât seulement ce qu'on avait fait, mais encore ce qu'on avait voulu faire, et toujours ce qu'on aurait dû faire ; et tous ses jugemens pleins de réserve et de modestie portaient une profondeur d'observations, indiquaient une force de tête dont on ne pouvait calculer les développemens, si les circonstances venaient à son secours.

Ce qu'on aime à reconnaître dans Sulkowski, c'est qu'au moment où de grands suffrages l'avertissaient qu'il allait entrer en partage de la première gloire militaire, loin de laisser connaître par son ivresse ses sentimens politiques et de séparer le guerrier du citoyen, il les unissait toujours dans sa généreuse pensée. Personne peut-être, à son âge, n'avait, aussi sérieusement que Sulkowski, examiné la question de l'organisation militaire, relativement à son action sur la société : il s'était rendu compte de tout ce que l'habile direction des masses armées porte d'influence et de

poids décisif dans la balance des destinées humaines. Mais chaque jour aussi, Sulkowski était plus convaincu que les masses militaires le mieux organisées acquièrent une force centuple, lorsqu'elles sont animées par le sentiment de leur liberté. Partout il consacre ce grand principe de la puissance comme de la dignité humaines; en rendant compte au général Bonaparte d'une mission qui lui avait été donnée pour Venise, il commence ainsi sa lettre : *C'est moins au concours des circonstances qu'à celui de l'élan révolutionnaire, que nous devons la reddition de Venise ; ce principe généreux s'est encore ici trouvé celui de nos succès ; c'est ce bon esprit qui a paralysé les moyens de nos ennemis.....* On a malheureusement vu un pareil langage, n'être souvent dans certaines bouches que l'effet d'un calcul politique, employant au besoin les formules de la liberté comme elles emploient celles de la religion et tous les autres moyens pour arriver à leurs fins ; le langage de Sulkoswksi ne pouvait couler d'une pareille source. La franchise et la noblesse de son caractère ont d'avance pu faire juger son horreur pour cette abominable politique qui ne rougit point de faire concourir à ses crimes tout ce qu'il y a de plus sacré. Chez Sulkowski, le langage de la liberté n'était que l'expression naïve et simple du sentiment sincère et profond qui le transportait dans tous les instans de sa vie; sentiment qui aurait même pu l'égarer, s'il n'eût été celui de la vertu même, et si cette

vertu n'eût été guidée par la plus saine raison.

Je trouve, dans la partie des *Mémoires d'Oginski* correspondant à l'époque où nous sommes arrivés, un nouvel hommage rendu à Sulkowski toujours comme Polonais, alors qu'il se conduisait d'une manière si distinguée comme militaire français.

« La députation Polonaise, dit Oginski, m'a-
» vait, le 21 août, chargé d'entretenir une corres-
» pondance avec Sulkowski, aide-de-camp du
» général Bonaparte dans son expédition d'Italie.
» Cette communication n'était pas facile à établir;
» cependant deux de mes lettres étant parvenues
» à leur adresse, Sulkowski me répondit quelques
» lignes, par un officier français qui se rendait
» en Perse par Constantinople. Il me faisait en-
» tendre qu'il ne lui était pas possible de parler
« des affaires de Pologne à Bonaparte, au moment
» où ce général était observé dans ses opérations
» militaires en Italie; mais qu'il me conseillait de
» lui adresser une lettre au nom de mes compa-
» triotes, et m'assurait qu'elle serait bien accueillie.
» Il ajoutait que, si nous pouvions intéresser en
» notre faveur le général Bonaparte, nos espé-
» rances pour le rétablissement de la Pologne ne
» seraient plus douteuses; car ce général jouissait
» déjà de toute la confiance des Français, et il ne
» pouvait manquer d'être un jour à la tête du
» Gouvernement. »

O Sulkowski, dans la confiance de ton ame pure, dans l'enthousiasme que t'inspiraient les

victoires du grand général de la République, tu pouvais croire qu'il serait un jour le vengeur de ta patrie, et qu'il fonderait sa liberté !

Sulkowski à l'armée d'Italie s'y occupait toujours des intérêts de son pays, comme il s'en était occupé dans tous les voyages, dans toutes les positions où il s'était trouvé. Il correspondait avec Oginski qui était encore à Constantinople, et il lui rendait compte de la réponse que Bonaparte avait faite, après avoir lu la lettre qu'Oginski lui avait adressée, pour réclamer son appui en faveur de la Pologne, et pour l'engager à devenir *le père des opprimés*. Voici comment Oginski rapporte la lettre de J. Sulkowski : « Le 23 octobre, » je reçus une lettre de Sulkowski, datée au quar- » tier-général de l'armée d'Italie près de *Légnago*, » le 15 septembre 1796. Il me mandait que, le 8 » de ce mois, il y avait eu une affaire décisive à » Bassano, dans laquelle les Autrichiens avaient » perdu plusieurs milliers de prisonniers et trente- » cinq canons. Il ajoutait qu'à la suite de cette » bataille et de quelques autres affaires partielles, » *Légnago* allait tomber entre les mains des Fran- » çais; et que la troisième armée autrichienne en- » voyée pour défendre l'Italie était dispersée, et que » les débris des différens corps, réunis sous les » ordres de *Wurmser*, n'avaient d'autre ressource » que de se retirer et de se renfermer dans les » murs de Mantoue.

» Sulkowski m'annonçait que le général Bona-

» parte, après avoir lu ma lettre, réfléchit pendant
» quelque temps, et dit ensuite : Que dois-je répon-
» dre?... Que puis-je promettre? écrivez à votre
» compatriote que j'aime les Polonais et que j'en
» fais grand cas; que le partage de la Pologne est
» un acte d'iniquité qui ne peut se soutenir;.. qu'a-
» près avoir terminé la guerre en Italie, j'irai moi-
» même à la tête des Français pour forcer les Russes
» à restituer la Pologne; mais dites-lui aussi que
» les Polonais ne doivent pas se reposer sur des
» secours étrangers; qu'ils doivent s'armer eux-
» mêmes, inquiéter les Russes, entretenir une
» communication dans l'intérieur du pays. Toutes
» les belles paroles qu'on leur contera n'abouti-
» ront à rien. Je connais le langage diplomatique
» et l'indolence des Turcs. Une nation écrasée par
» ses voisins ne peut se relever que les armes à
» la main. »

Quel est le cœur généreux qui n'aurait pas été pris à ces paroles d'un homme à qui son pouvoir et sa destinée livraient déjà tant de moyens de se mettre à la tête des peuples!

Le Corps législatif de l'an v, en rappelant beaucoup de lois plus favorables à la Royauté qu'à la République, commençait à jeter de l'inquiétude dans l'esprit des citoyens attachés à la Révolution: et Bonaparte voulant appuyer les promesses qu'il avait données aux Républicains, le 13 vendémiaire, s'apprêtait à les soutenir du vœu de l'armée d'Italie. Ayant su par ses habiles inspirations dé-

terminer ses premiers généraux divisionnaires à envoyer spontanément au Directoire des adresses contre les meneurs du Corps législatif, qu'il appelait la faction de Clichi, il chargea Sulkowski de se rendre dans plusieurs divisions de l'armée d'Italie pour préparer et diriger ces adresses, dans le sens qu'il voulait y donner, pour avoir en même temps aux yeux du parti dont il voulait s'étayer le mérite de les avoir provoquées.

Sulkowski remplit sa mission avec tout le zèle d'un Républicain; voyant la liberté en danger, il croyait franchement et avec toute sa pureté qu'il n'y avait pas de meilleur moyen de la secourir, que la menace et l'appareil de la force militaire. Les vœux qu'il sollicitait étaient d'ailleurs ceux même de son ardent patriotisme; mais il n'était pas tout-à-fait autant rassuré sur la morale de la démarche à laquelle il concourait, qu'il croyait l'être sur ses suites.

Dans un petit écrit, qu'il entreprit à ce sujet pour débattre en quelque sorte son opinion sur sa propre conduite avec sa conscience même, Sulkowski commença bien par se moquer un peu des prêtres et des émigrés, *ces deux fléaux du peuple qui, vaincus*, dit-il, *par les armées républicaines, rentrent maintenant en France, et se vengent de la victoire, en ramenant leurs sottises. Le mot qu'ils répètent sans cesse, quoiqu'autant éloigné du bon sens que de leur conviction, c'est la religion de nos pères : Eh!* dit Sulkowski, *que ne reman-*

tent-ils donc d'âge en âge jusqu'à l'idolatrie? Elle était aussi la religion de nos pères.... Mais ce qui inquiète véritablement Sulkowski; ce qui paraît le tourmenter beaucoup plus que la peur des prêtres et des émigrés, c'est le besoin d'expliquer, de justifier, envers la patrie, la démarche dont l'armée d'Italie se charge en ce moment. Elle paraît excusable, dit-il, en cela, que l'armée voit en péril la liberté de la France, cette liberté qu'elle vient de défendre de tout son sang; ainsi ce qu'elle fait maintenant n'est que la continuation de sa défense. *Mais nous ne sommes point*, s'écrie Sulkowski, *nous ne serons jamais les soldats de Sylla qui demandent des proscriptions, ni les légions qui suivent César aveuglément. Ceux qui ont combattu six ans pour un but aussi distinct que la liberté, ont tout le tact nécessaire pour discerner le général ambitieux du général républicain; pour apercevoir l'instant où des démarches, cessant de se rapporter à la République, pourraient n'être plus utiles qu'à la personne du chef. Nous ne sommes point des satellites, nous sommes des guerriers qui reprennent leur titre de citoyens; nous sommes le signe représentatif de l'énergie et des bonnes intentions qui ont animé la grande majorité de la France...*

Mais si, dans la confusion qu'amènent de pareils événemens, un homme, profitant de l'ascendant que donne une grande gloire militaire sur la force qui est à sa disposition; si un homme, audacieu-

sement heureux, parvenait à s'emparer du pouvoir suprême, dans ce cas-là même, tout ne paraissait pas perdu à Sulkowski; ne restait-il pas aux hommes libres le noble exercice du seul courage qui dût les sauver? Plusieurs fois, avec son ami, le général Joubert, Sulkowski s'était entretenu des périls que pouvait courir la liberté, à la suite d'une grande Révolution, et surtout d'une grande guerre. Ces deux hommes généreux n'avaient point craint de fixer de leurs regards intrépides la circonstance difficile d'une usurpation. Cette circonstance, *où un homme vertueux*, suivant l'expression de Montesquieu, *était à Rome, par son devoir même, l'assassin obligé de celui qui avait usurpé la souveraine puissance ; ce moment où la République armait le bras de chaque citoyen, et le faisait magistrat pour sa défense; c'était un amour dominant pour la patrie, qui, sortant des régles ordinaires des crimes et des vertus, n'écoutait que lui seul, et ne croyait ni citoyens, ni amis, ni bienfaiteurs, ni père. La vertu semblait s'oublier pour se surpasser elle-même; et l'action qu'on ne pouvait approuver, parce qu'elle était atroce, elle la faisait admirer comme divine. En effet*, dit toujours Montesquieu, *le crime de César qui vivait dans un Gouvernement libre, n'était-il pas hors d'état d'être puni autrement que par un assassinat? Et demander pourquoi on ne l'avait pas poursuivi par la force ouverte ou par les lois, n'était-ce pas demander raison de ses crimes?...*

Ces principes, si bien définis par Montesquieu, sont trop évidens pour que deux esprits aussi justes que ceux de Joubert et de Sulkowski n'en fussent pas saisis et pénétrés. Aussi, leur discussion n'exista-t-elle jamais sur le fond, mais seulement sur le mode d'application de ces principes. Cette noble magistrature devait-elle, pouvait-elle être déléguée à un seul ou à plusieurs? Voilà ce qui leur paraissait une question : si plus d'un seul homme en était chargé, tout devenait incertitude. Brutus entra bien dans le sénat avec plusieurs, pour frapper César; mais de quel miracle a dépendu le secret de leur entreprise? sans parler des suites malheureuses, qui n'ont peut-être tenu qu'au défaut d'un centre unique d'exécution pour le soutenir. Partager la gloire, ici c'est la compromettre; on peut succomber, quand on est seul, mais alors ce n'est qu'un qui succombe, et les autres sont là pour le secourir; ou plutôt . . . . Eh! serait-ce succomber alors, que de perdre la vie? Qu'est-il besoin de continuer sa marche dans le sentier pénible, si, au premier filon que l'on a rencontré, on a saisi la mine d'honneur que l'on cherchait?... D'ailleurs, dans ces ames dévorées de l'amour de la gloire, toute considération de gloire paraissait aussi fort secondaire : la liberté ou le néant! telle était leur unique combinaison. Moins cette liberté, noble but de tous les combats qu'ils avaient livrés, toute vie leur paraissait trop lourde et trop honteuse pour qu'il leur semblât possible de la vouloir conserver un instant.

Le traité de Campo-Formio, au moment où il fut arrêté, ne paraissait pas à Sulkowski fondé sur le plus grand intérêt de la France, et sur la réalité de ses moyens. Jamais, selon lui, l'armée française n'avait été plus forte, mieux approvisionnée, mieux organisée, et plus capble de grandes choses; mais Bonaparte croyait avoir en cette occasion assez de gloire guerrière, pour commencer à en user au profit de son ambition, et dominer les affaires de son pays, en s'emparant de la politique et de la diplomatie. Un traité de paix lui avait paru le premier moyen d'enchaîner les renommées militaires du Rhin, qui étaient pour lui une dangereuse et importune rivalité. Le traité de *Campo-Formio* étant donc signé, Bonaparte venait à *Radstadt* suivre, à ce qu'on croyait, les négociations de la paix dont son traité était le commencement. Il chargea Sulkowski de revenir par le Tyrol, pour examiner de ce côté l'état des forces militaires que l'Autriche pouvait y avoir conservées, et lui en rendre compte à Paris.

En traversant ce pays, Sulkowski descendait sans cesse de voiture pour examiner les champs où les Français et les Tyroliens s'étaient, quelques mois auparavant, si courageusement disputé la victoire. Il ajouta de nouvelles observations, et, tout en admirant la belle détermination qu'avait eue Joubert dans cette campagne, Sulkowski n'était pas d'une opinion très-décidée sur les chances qu'aurait pu entraîner la non-conclusion

des préliminaires de *Léoben*. On trouve encore à ce sujet des motifs de son incertitude exprimés dans le fragment de ses lettres.

LIVRE CINQUIÈME.

Nouveau retour à Paris de Sulkowski. — Projet d'un ouvrage important sur la guerre. — Bonaparte demande à Sulkowski une bibliothèque militaire. — Masséna le demande pour chef d'Etat-Major. — Bonaparte le charge d'examiner des plans politiques. — Expédition d'Egypte. — Epanchement de Bonaparte. — Impression qu'en ressent Sulkowski. Départ pour l'Egypte. — Sensations de Sulkowski. — Sa fierté, sa modestie. — Sulkowski membre de l'Institut d'Egypte. — Il coopère au vocabulaire arabe. — Il découvre un buste d'Isis. — Description de la route du Caire à Ssalehhych. — Moment de fatalité. — 30 vendémiaire. — Emeute du Caire. — Mort du général Dupuy. — Sulkowski chargé d'une reconnaissance. — Geste oriental de Bonaparte. — Horrible mort de Sulkowski. — Son ardeur, sa manière d'étudier. — Sa sensibilité. — Comment il comprenait l'amitié. — Bonaparte en apprenant la mort de son aide-de-camp. — Sa lettre au Directoire. — Le fort Sulkowski. — M. Denon. — Son récit de la mort de Sulkowski. — Comment elle fut vengée. — Paroles des Arabes après une audience de Bonaparte. — 20 avril 1806, audience diplomatique, Lucchesini. — Mot de l'empereur en voyant un prince Sulkowski. — Monumens destinés à la Pologne. — Qui les devait élever. — Ce qu'ajoutait Bonaparte au sujet de Sulkowski. — Pourquoi il ne l'avait pas avancé. — Dernières considérations sur la vie et le caractère de Sulkowski. — Unanimité des historiens de la Pologne. — MM. Paganel, Ségur, Lafayette, Bignon, Lelewel, Léonard Chodzko. — Le nom de Sulkowski inscrit au tableau historique, chronologique de la Pologne. — Le nom de Bonaparte peut-il avoir cet honneur? — Hommage aux sentimens de la jeunesse française.

De retour à Paris, Sulkowski rendu à l'amitié reprit diverses études, qu'il croyait n'avoir jamais assez approfondies. Faisant et raisonnant la guerre depuis douze ans, Sulkowski ne pouvait manquer

d'y avoir acquis des connaissances immenses. Il avait constamment médité la tactique des différens peuples, et cru reconnaître que toutes les chances qui peuvent sortir de l'emploi combiné de ces diverses tactiques, dans des circonstances diverses, n'étaient nullement épuisées. Des besoins nouveaux engendrent nécessairement des idées nouvelles; et ces idées se créent à elles-mêmes de nouveaux développemens. Considérant les changemens introduits dans la tactique, comme dans la politique, par la guerre de la liberté, Sulkowski apercevait ici une foule de résultats, où l'observateur ne pouvait méconnaître une source nouvelle de vues normales, étendues par les circonstances qui pressent l'Europe. Pénétré de l'avantage qu'il y aurait pour l'esprit humain à ce que ces découvertes fussent popularisées, Sulkowski se proposait de rédiger en un volume les élémens de ces changemens, que l'expérience lui paraissait devoir consacrer comme principes. L'ouvrage qu'il préparait, devait être le supplément de celui de Lloyd, qu'on peut appeler *la philosophie de la guerre*. Sulkowski fut alors chargé par Bonaparte de lui composer une bibliothèque militaire; et pour essai, son bibliothécaire lui donna bientôt, de lui-même, un extrait de tous les ouvrages de tactique.

Les *Mémoires* d'Oginski viennent encore ici nous fournir une preuve, que la destinée de la Pologne est toujours la pensée dominante

de Sulkowski. Oginski se trouvait à Constantinople, où l'ambassadeur français, successeur de Descorches, était M. Verninac. Cet ambassadeur lui remit une lettre du plus grand intérêt, adressée par Sulkowski à un jeune Grec, nommé Kirkor, qui, après avoir été assez longtemps à Varsovie, était venu depuis auprès de sa famille à Constantinople, pour rétablir sa santé. « Verninac m'informa, dit Oginski, que ce jeune homme ayant cessé de vivre, quelques jours auparavant, il avait ouvert cette lettre à son adresse, supposant qu'elle pouvait contenir des détails sur la Pologne; d'autant plus que Kirkor, qui était très-zélé pour les affaires de ce pays, avait été en relation avec plusieurs Polonais, et n'avait jamais manqué de renseignemens utiles à la légation française.

« La lettre en question, de quatre pages, était écrite en polonais, de la main de Sulkowski, et datée de Paris, du 7 février 1796. Verninac me la confiant me pria d'en faire la traduction, que je lui remis, et j'en ai conservé l'original, comme un témoignage de la sollicitude que Sulkowski manifestait en toute occasion pour les intérêts de son pays.

« Les nouvelles qu'il donnait sur les bonnes dispositions du Gouvernement français pour le rétablissement de la Pologne, étaient très-consolantes; mais il faisait un triste tableau de la discorde qui régnait entre les patriotes polonais.

Il nommait tous ceux qui se trouvaient à Paris, en dépeignant le caractère personnel de chacun d'eux, et en les classant selon les différens principes qu'ils avaient adoptés, et les partis qu'ils formaient.

» Il disait que, ne recevant point de nouvelles de mon arrivée à Constantinople, et peut-être même ne se fiant point au succès de mes négociations, on avait jugé à propos d'envoyer *Dembowski*, avec des papiers et des instructions, qu'il était chargé de me remettre, dans le cas où il me trouverait sur les lieux; et on lui signifiait en même temps d'envoyer de suite son rapport à Paris, et de rendre un compte exact de tout ce qu'il aurait vu et entendu.

» D'après l'opinion de Sulkowski, il y avait, entre les Polonais réunis à Paris, des royalistes, des amis de la Constitution du 3 *mai*, des partisans de la Révolution de 1794, des républicains modérés, et même des jacobins et des démagogues, qu'il faisait tous connaître par leurs noms; mais il assurait qu'il n'avait trouvé entre eux aucun individu dévoué à la Russie, l'Autriche, ou la Prusse; et il concluait de là qu'au premier signal d'un mouvement, pour prendre les armes, il n'y avait pas un seul Polonais, de quelque parti qu'il fût, qui ne fût prêt à aller verser son sang pour sa patrie.

» Sulkowski recommandait à Kirkor de communiquer à Verninac tous les renseignemens qu'il jugerait nécessaires, mais de ne pas nuire à la

cause des Polonais, en compromettant les noms de ceux qu'il avait désignés dans sa lettre. Il lui enjoignait de l'informer du moment où je serais arrivé à Constantinople, et l'engageait à se rapprocher de moi, et à avoir en moi toute la confiance possible, parce qu'il était sûr que je n'étais d'aucun parti; que j'avais mon opinion, sur laquelle personne ne pouvait influer, et que je n'agirais que d'après ma conviction et les principes du devoir et de l'honneur, en faisant toujours tout ce qui serait en mon pouvoir pour le service et le bien-être de mes compatriotes. »

Tandis que Sulkowski remplissait ainsi le moment de son séjour à Paris, Masséna, nommé général en chef de l'armée d'Italie, demanda pour son chef d'état-major celui qui n'était encore que capitaine. Sulkowski crut ne devoir pas accepter une aussi haute position, et rester tout simplement avec celui à qui il avait été attaché d'abord.

On croirait que la confiance de Bonaparte pour Sulkowski aurait dû s'augmenter tous les jours, à mesure qu'il se servait de ses talens, et qu'il pouvait reconnaître davantage la sûreté de son caractère. Ceux qui ont approché alors le général et l'aide-de-camp, pensent que Sulkowski avait bien forcé l'estime de Bonaparte; que c'était précisément par cette raison, qu'il ne pouvait avoir sa confiance abandonnée, dans la proportion même où l'abandon semble possible aux hommes placés dans des situations supérieures. Mais,

comme Bonaparte n'avait personne dont l'esprit lui parût meilleur, et la probité plus certaine, c'était toujours Sulkowski qu'il chargeait à Paris d'examiner les plans politiques et militaires, qui lui étaient adressés. Sulkowski fut un des premiers à qui fut communiquée la pensée de l'expédition d'Égypte. Il jugea toutes les intentions du plan de Bonaparte exécutables, avec de la ténacité, de l'audace et de la sagesse. Il regardait le grand art de la guerre, non seulement comme le produit de la science acquise, dans toutes les parties qui se rapportent à sa spécialité, mais encore comme l'ensemble nécessaire de toutes les connaissances humaines. La guerre lui parait ne pouvoir se passer d'aucune, puisqu'elle doit les commander toutes, les mettre en mouvement et les diriger. Aussi, le grand militaire, selon Sulkowski, doit-il réunir toutes les qualités que Cicéron exige pour l'orateur, puisqu'il doit être à la fois administrateur, politique et guerrier.

C'est surtout lorsqu'il fut question de cette expédition d'Égypte, que Bonaparte, tout entier alors aux désirs d'une renommée militaire, et aux espérances immédiates qu'elle excite et qu'elle encourage, laissa apercevoir à Sulkowski des sentimens que son caractère avait pu laisser percer auparavant, mais que du moins il n'avait pas encore avoués.... *La France est mal gouvernée*, dit un jour Bonaparte à Sulkowski, dans un épanchement que venait de lui arracher une con-

trariété qu'il éprouvait de la part du Directoire exécutif : *C'est à nous autres militaires à gouverner la France; pour arriver là, il faut que la République soit encore plus en désordre; que le Directoire exécutif et le Corps législatif soient aux prises. Allons nous-en, laissons les faire encore quelque temps. Pendant ce temps, augmentons notre réputation militaire; nous reviendrons après, et nous nous chargeons de rétablir l'ordre. Tant pis pour les Républicains, s'ils ont raté leur République.....*

On conçoit tout l'étonnement de Sulkowski entendant un langage alors si insolite. Bonaparte parut réfléchir aussitôt qu'il pouvait avoir parlé à un indiscret, dans ce sens surtout qu'il s'était adressé à un ennemi de pareils principes, si opposés à ceux de la liberté : l'instant d'après il sembla vouloir ressaisir les paroles naïves qui venaient de lui échapper; mais Sulkowski à ce discours s'était senti bouleversé dans tout son être. A ce moment se présentèrent en foule à son esprit toutes les conséquences qui pourraient résulter même de la journée du 18 *Fructidor* ; puis bientôt revinrent à sa mémoire les premières révélations échappées à Bonaparte quelques mois auparavant, et qui avaient été le sujet des entretiens de Sulkowski avec Joubert. Quelle que fût au surplus la résolution du général en chef dans des circonstances aussi graves, Sulkowski pensa que son premier devoir était de

suivre partout Bonaparte, et de ne pas plus s'en séparer en Egypte qu'en France. Tels furent les discours positifs et vraiment accentués de Sulkowski. La connaissance qu'il avait déjà de l'Egypte et de la Syrie, celle de la langue arabe, lui donnaient les moyens de rendre de grands services dans l'Orient. Si l'on voulait s'occuper sérieusement de la civilisation de ces pays, quel bien n'y pouvait-on pas faire à l'humanité, sous le rapport de ce dernier sentiment qui emportait toujours Sulkowski? Tout lui souriait alors dans l'expédition d'Egypte, et, la joie dans les yeux, il disait : *Je reviendrai couvert de gloire.* On sait ce qu'il entendait par gloire; il ne disait point : *Couvert de grades...*

Michel Oginski que j'ai déjà cité, en racontant les circonstances de son séjour à Paris en 1797, rapporte quelques détails sur Bonaparte, qui lui furent donnés par Sulkowski.

» Sulkowski que je voyais souvent, était un des » aides-de-camp du général Bonaparte, et ne le » quittait presque jamais. Il me disait que Bona- » parte était ordinairement silencieux, morne, » rêveur, préoccupé, et que dans une grande » réunion il ne l'avait jamais vu sourire. Cepen- » dant il ajoutait que dans un petit comité, comme » il y en avait quelquefois chez Lecouteulx de » Canteleu, et partout où il n'y avait personne » dont la présence le gênât, il causait volontiers, » et se livrait sans contrainte à la conversation.

» Dans les tête-à-tête avec Sulkowski, il parlait
» avec franchise et confiance de ses projets, et
» souvent même riait volontiers de quelques scènes
» scandaleuses, qu'on lui avait racontées sur le
» compte de certaines femmes qu'il connaissait
» particulièrement; mais au reste Sulkowski m'as-
» surait que Bonaparte, qui, depuis son retour à
» Paris, s'était logé dans un petit appartement,
» très-simplement meublé, passait la plus grande
» partie de la journée entre des cartes géographi-
» ques, qu'il avait étendues sur le tapis de son
» cabinet, et que se trainant de l'une à l'autre avec
» un compas et un crayon en main, il traçait des
» plans de campagne et formait des projets, tantôt
« d'une descente en Angleterre, tantôt d'une ex-
» pédition en Egypte. Il sortait rarement, voyait
» peu de monde, allait quelquefois au théâtre, où
» il se plaçait dans une loge grillée, et le plus sou-
» vent il rentrait chez lui à neuf heures du soir,
» pour lire et étudier à la lueur d'une lampe, jus-
» qu'à deux ou trois heures après minuit. »

Bonaparte, partant pour l'Egyte, n'avait voulu mener dans sa voiture que sa femme Joséphine qu'il regardait encore comme un talisman, et qui voulait accompagner son illustre époux au-delà des mers, ou du moins jusqu'au port de l'embarquement. L'état-major se rendant à Toulon avant le général en chef, Sulkowski avait pour compagnon de voyage M. Vanture, secrétaire interprète du général en chef, et depuis longtemps son ami

particulier. Ils demeuraient ensemble quai des Lunettes, dans la maison du célèbre horloger Bréguet : c'est de là qu'ils partaient en poste, lorsqu'au tournant du quai sur le pont-neuf près de la statue d'Henry IV, leur voiture se brisa; les deux voyageurs furent obligés de retourner sur leurs pas. Sulkowski dit alors à M. Vanture avec le plus triste pressentiment : *Mon ami, nous n'en reviendrons pas, nous resterons en Egypte;* et même quand la voiture fut réparée, et lorsqu'ils y remontaient, Sulkowski dit encore avec mélancolie: *Adieu pour jamais, France! adieu, Pologne! mais suivons notre destinée ! le devoir nous appelle...*

L'infériorité du grade de Sulkowski ne l'empêcha point d'être promptement apprécié dans l'armée d'Egypte. Nommé membre de l'institut d'Egypte pour la partie de l'économie politique, il ne tarda pas à être regardé comme un collègue distingué par des hommes déjà si distingués eux-mêmes, les *Cafarelli*, les *Monge*, les *Conté*. Il fut chargé de travaux importans, et aggrégé ensuite à une commission avec M. *Desgenette*, chargé du travail préparatoire pour la composition d'un vocabulaire arabe, qui faciliterait aux Français, dans leurs relations avec les habitans de l'Egypte, les communications nécessaires aux besoins de la vie.

Sulkowski découvrit sur le rivage du Nil, auprès de *Féraneh*, un buste d'Isis, et dans un jardin du même village, deux pierres très-curieuses par les

hiérogliphes dont elles étaient chargées, et qu'il explique seul de la manière la plus satisfaisante.

La description que Sulkowski a laissée de la route du *Caire à Ssalehhyeh*, n'est pas seulement un morceau de statistique très-complet pour la partie qu'elle embrasse, mais un morceau historique remarquable. On est étonné de voir combien d'observations, de faits et de connaissances de toute espèce, se trouvent accumulés dans dix pages. C'est à l'aide d'une érudition profonde qu'il rend compte de plusieurs de ces faits. Il y en a d'autres qu'il ne peut découvrir que par inductions; ses inductions sont toujours d'un esprit fin et juste, et surtout éclairé par le sentiment de la plus pure morale de la liberté. A quoi attribuer l'amélioration du sort du *Felláh*, de l'habitant de la *Cherggeh*, beaucoup moins malheureux que l'habitant du Nil, se demande Sulkowski? La doit-il aux consommations des caravanes, ou seulement au commerce? J'indiquerai plutôt pour cause, se répond-il à lui-même, l'éloignement des oppresseurs..... Portant en général aussi loin que la raison le permet, l'espérance des avantages que procurerait la colonie d'Egypte, Sulkowski ne voyait cependant de réalité et de durée possible à ces avantages qu'autant qu'ils seraient secondés de l'introduction de la liberté, commencement nécessaire de tout progrès social. Il semble que dans la langue de la grammaire, comme dans celle de la politique, le mot *liberté*

parut à Sulkowski une antithèse, ou un correctif beaucoup plus juste du mot *barbarie* que celui de civilisation, si fastueusement proclamé et si peu clairement défini par les Gouvernemens modernes.

Les travaux littéraires et économiques de Sulkowski n'étaient que les délassemens de ses devoirs militaires; ces devoirs auraient bien suffi à une vie moins tourmentée d'activité. Il eut la part la plus malencontreuse à tous les combats donnés en Égypte: depuis l'entrée des Français, il n'y eut pas une affaire dans laquelle il ne fût blessé. Au siége d'Alexandrie, il fut deux fois culbuté de la brèche; et Bonaparte écrivit enfin au Directoire : *Je vous demande le grade de chef d'escadron pour le citoyen Sulkowski, qui est un officier du plus grand mérite.....*

Au combat de *Ssalehhyeh*, du 19 Thermidor, Sulkowski, à la tête d'une charge ordonnée contre les Mameloucks d'Ibrahim Bey, reçut huit coups de sabre et plusieurs coups de feu.

Le bonheur qui jusqu'ici l'avait préservé au milieu de tant de périls, l'avait maintenant abandonné. Il paraissait toucher au moment de cette fatalité que Bonaparte, dans son rapport au Directoire sur la mort du général *Muireur*, dit avoir souvent remarquée accompagner ceux qui sont à leur dernière heure.

Le 30 Vendémiaire an VII (1798), venait d'éclater au Caire une émeute formidable; le général

Dupuy y avait péri : le général en chef apprend le lendemain que des Arabes approchent pour se joindre aux révoltés. Il veut faire reconnaître les mouvemens qui recommençaient à se manifester hors de la ville; Sulkowski se chargea de faire la reconnaissance. On a rapporté que Bonaparte lui en avait donné l'ordre selon sa manière absolue, avec un geste oriental, où plusieurs des assistans crurent voir qu'il envoyait réellement à la mort le malheureux aide-de-camp. L'appareil de ses blessures n'était pas encore levé; le bon Drogman Vanture, son ami et son compagnon de voyage, voulait le retenir : *Commencez donc par vous guérir*, lui disait-il les larmes aux yeux. *L'ennemi n'entend pas autant de patience*; *il faut marcher sur lui*, répond Sulkowski avec cette alacrité frémissante, qui souriait encore à l'aspect du champ de bataille : il part suivi de quinze guides. A son retour, il est attaqué par toute la populace d'un faubourg; son cheval glisse, s'abat... il est assommé et hâché par morceaux..... La trace de son corps ne fut retrouvée que par quelques lambeaux de sa moustache, qui furent recueillis par son fidèle domestique au lieu de l'assassinat..... Ce bon serviteur a raconté qu'au moment où son cheval était abattu, Sulkowski déjà la proie de ses assassins, se vit perdu sans ressource; il s'était écrié, levant les yeux au ciel : *Mon pauvre Vanture !*

La victoire que Sulkowski n'avait jamais pu remporter sur lui-même, c'était celle de tem-

pérer son ardeur pour les dangers ; le cliquetis des armes, la fumée du canon le remplissaient de bonheur ; il se croyait encore son maître, parce qu'il restait dans le feu d'un air impassible ; mais cet air d'impassibilité même était le comble d'une exaltation concentrée, une véritable ivresse... *Précipite-toi moins*, lui avait dit un ami, qui méritait peut-être un conseil contraire, *tu périras avant que d'arriver!*

Bonaparte était à dîner au Caire, quand il apprit le massacre de son aide-de-camp. Il se retira de table, sans qu'on aperçut en lui la moindre émotion. Il a dit après, il a peut-être cru lui-même qu'il avait pleuré la mort de Sulkowski. Plus sincère depuis dans de pareilles situations, lorsque de grandes pertes auraient pu lui permettre de montrer quelque sensibilité, il a cru pouvoir s'en tenir à dire *qu'il ne lui était pas permis de pleurer*. Il fallait qu'il fût sans doute supérieur à la condition des mortels ordinaires, celui qui dut si souvent, sans frémir, traverser tant de monceaux de cadavres, pour atteindre ce qu'il appelait sa destinée. *César fut l'homme le plus actif et le moins ému*, dit Saint-Evremont dans un trait digne de Tacite et de Montesquieu. Dans le compte qu'il rendit de cette perte au Directoire exécutif, Bonaparte ajouta, parlant de Sulkowski: *C'était un jeune homme des plus grandes espérances*. Et il a donné le nom de Sulkowski au fort où quelques tristes restes de son aide-de-camp ont été rapportés.

En donnant quelques détails sur l'expédition d'Égypte, Oginski fait autant d'honneur à Bonaparte d'avoir placé Sulkowski dans son état-major, qu'à celui-ci d'y avoir été. « Tout le monde, dit-il, » sait ce qui s'est passé depuis en Egypte et en » Syrie, jusqu'au retour de Bonaparte en France; » et, comme cette campagne n'a eu rien de com- » mun avec la Pologne, je n'en aurais pas même » fait mention, si beaucoup de mes compatriotes » qui avaient suivi l'armée française, ne s'y étaient » couverts de gloire par leur valeur et leur bonne » volonté. Les bulletins et les journaux ont fait une » mention honorable du général Zaionczeck, qui » s'est distingué dans différentes expéditions. Et le » chef de brigade, aide-de-camp du général en chef » Sulkowski, termina sa glorieuse carrière aux por- » tes du Caire, le 21 septembre 1798. » On voit qu'Oginski est heureux et fier d'enregistrer pour l'histoire tout ce qui a honoré le nom polonais, et quelle brillante place vient de prendre, sous sa plume, le nom de notre Sulkowski parmi les grands citoyens qui l'ont illustré.

M. Denon, dans *son intéressant Voyage en Égypte*, raconte ainsi la mort de notre héros : « Le » jeune et brave Sulkowksi, à peine guéri des bles- » sures dont l'avait couvert le combat de *Ssaleh-* » *hyeh*, va reconnaître l'ennemi, l'attaque malgré » la disproportion du nombre, le poursuit, tombe » dans une embuscade; son cheval percé d'une lance » se renverse sur lui : il est écrasé par celui qui

» vole à son secours..... Ainsi finit un des offi-
» ciers les plus distingués de l'armée. Observateur
» dans les marches, chevalier dans les combats,
» la plume délassait ses mains des fatigues des
» armes. Il venait de décrire la marche sur *Belbeys*
» avec autant de grace et d'intérêt qu'un autre en
» aurait pu mettre à raconter les combats qu'il y
» avait soutenus, les blessures glorieuses qu'il y
» avait reçues. Ambitieux de gloire, ce jeune
» homme avait cru ne la trouver que dans nos
» bataillons; captivant la vivacité de son carac-
» tère, il avait mesuré ses mouvemens sur ceux
» de celui qu'il s'était choisi pour maître; il
» poussait l'envie d'en être distingué jusqu'à la
» jalousie; et la tâche qu'il s'était proposée, don-
» nait la mesure de ce qu'on pouvait attendre de
» lui. J'avais été confident des passions de sa jeu-
» nesse; je l'étais de sa noble ambition, elle était
» belle et grande : c'était par l'étude, c'était par
» un mérite réel qu'il voulait parvenir. Il n'y avait
» que quelques heures que dans un épanchement
» amical il venait de m'intéresser par son énergie,
» lorsque la nouvelle de sa mort vint flétrir et
» froisser mon ame ! C'était un des officiers que
» je pouvais le plus aimer, et ce fut peut-être sa
» perte qui jeta un voile triste sur la victoire du
» *premier Brumaire.* » Le lecteur a pu apprécier
et porter lui-même le jugement prononcé par
M. *Denon* sur le héros Polonais.

Les émeutes du Caire furent vivement répri-

mées, et la mort de Sulkowski vengée..... Les Arabes du mont Sinaï, admis quelques jours après à l'audience de Bonaparte, furent surpris de la douceur de son discours comparée à l'énergie de son action, et ils disaient en se retirant : *Il a le bras fort, et les paroles de sucre.*

Croyant maintenant être assez rassuré sur l'Egypte, Bonaparte se détermina à faire l'expédition de Syrie; il emmena avec lui ce respectable ami de Sulkowski, l'interprète Vanture; ce fut l'une des victimes que la fatalité avait marquées pour périr devant Saint-Jean-d'Acre. Bonaparte dit en apprenant cette mort : *Je m'attendais à beaucoup de revers dans ce pays; cette perte est pour moi l'une des plus irréparables.* Cette expression de regret pouvait être sincère, si on calcule l'utilité et même la nécessité où se trouvait le général en chef de l'armée française, d'avoir un guide aussi précieux par ses connaissances que M. Vanture, dans un pays où tout nous était étranger... Voilà le compagnon de voyage de Sulkowski qui vient de succomber à quelques jours et à quelques lieues de distance de son ami. Ainsi, la voilà cruellement accomplie la triste prophétie que leur mélancolique pressentiment avait prononcée, lorsque leur voiture fut brisée à leur départ de Paris. On a raconté qu'en expirant, le généreux Drogman, s'oubliant toujours lui-même, avait encore répété le nom de celui qui l'avait précédé dans la tombe : *Pauvre Sulkowski* avait été la dernière

parole de Vanture! Ainsi la barbare destinée semble se faire un jeu d'éparpiller les corps des faibles mortels; mais elle ne peut désunir, même dans la mort, les belles ames qui se sont une fois rencontrées dans la vie.

On put croire dans la suite que Bonaparte avait éprouver quelque regret de n'avoir pas, dans le temps, rendu justice à Sulkowski. Sans doute Corneille a dit ;

> Ah! qu'il est doux de plaindre
> Le sort d'un ennemi lorsqu'il n'est plus à craindre !

Car peut-on dissimuler qu'aux yeux de Bonaparte un véritable ami de la liberté ne fut déjà un véritable ennemi de sa personne? Au surplus, parvenu à cette haute situation qui semble dispenser de la mémoire de l'amitié, devenu l'Empereur Napoléon, on lui présentait à son audience diplomatique (le dimanche 20 avril 1806) un Polonais du nom de Sulkowski, tombé par le partage de la Pologne sous la domination prussienne. Entendant appeler le prince Sulkowski : *j'avais un aide-de-camp de ce nom*, dit avec vivacité l'Empereur Napoléon, se tournant vers l'ambassadeur *Lucchézini*; puis regardant le prince Sulkowski, soit avec cette justesse de coup-d'œil que pourrait donner un souvenir profond, soit avec cette manière d'un Souverain qui, supérieur en tout aux autres hommes, doit comme Cyrus connaître tous les soldats de son armée : *Oui, vous*

êtes le parent de Sulkowski, mon aide-de-camp, je vous trouve un air de famille... M. de *Lucchézini* s'inclinant respectueusement pour avoir l'honneur de se mêler au dialogue, ou plutôt au monologue impérial : *Ce jeune homme promettait beaucoup, il est malheureux qu'il soit mort trop tôt,* dit-il. *Il n'y a rien à dire*, réplique, du ton haut et brusque de la puissance, sa Majesté Impériale et Royale; *il est mort au champ d'honneur! il est mort à mon service*! voulant ainsi par une seule idée, celle du bonheur et de la gloire d'être mort pour son service, compléter toutes les idées de bonheur et de gloire, qu'on puisse imaginer de rassembler sur une tête mortelle; voulant peut-être aussi donner à croire qu'il avait besoin de faire aussitôt taire dans son ame un mouvement de sensibilité qui aurait pu la troubler, et qu'il avait à réprimer pour ainsi dire son propre cœur par ces pensées d'honneur et de triomphes, qui seules peuvent le soutenir contre lui-même dans des momens où la faible humanité viendrait reprendre ses droits.

On ne voit pas qu'en rattachant ses souvenirs et ses regrets à Sulkowski sous le rapport militaire qui le liait à la personne du généreux Polonais, Bonaparte ait rien voulu rappeler de ce qui se rattachait à la liberté de son pays. Ce seul mot de liberté, dans son acception la plus générale, tourmentait Bonaparte, même pour le prononcer; on ne vit pas qu'il pensât le moins du monde à la liberté de la Pologne non plus qu'à aucune autre.

Après avoir longtemps donné à son despotisme le prétexte d'une simple suspension de la liberté, qui aurait eu pour but d'en pouvoir tranquillement réaliser l'organisation, Bonaparte n'a pas été plus franchement occupé de coopérer au rétablissement des droits d'aucun peuple, lorsque, postérieurement à cette époque, il a commandé et fait exécuter des ouvrages où il se faisait proclamer fondateur de la nouvelle Europe; il annonçait qu'il ne quitterait point la Vistule sans y laisser quelqu'éternel monument de la Pologne relevée. Ah! les monumens qu'obtiendra la Pologne, ne lui seront décernés que par elle, par le courage sur-humain et vraiment héroïque de ses citoyens! La liberté de ce peuple aura vainement été le sujet des méditations spéculatives, des vœux et des combinaisons politiques de tous les hommes à qui leurs lumières et leur position donnent le droit de comprendre les malheureux Polonais. Il est écrit que, dans leurs luttes nouvelles, les héros admirés et abandonnés ne seront soutenus encore que par eux-mêmes!... Mais laissons ce noble pays de la Pologne, suivre ou plutôt faire sa destinée, qui ne fut pas comprise par Bonaparte. Jetons un dernier coup-d'œil sur sa relation avec notre jeune soldat.

Reconnaissant encore le besoin d'expliquer ce long retard de justice envers Sulkowski, Bonaparte ajoutait : *D'ailleurs, quand je le distinguai la première fois à l'armée d'Italie, il m'avait dit :*

Je n'ai besoin d'aucune des récompenses que vous donnez, et qui appartiennent aux Français. Mon but est d'apprendre mon métier, sous l'homme le plus habile, pour tâcher de le devenir à mon tour dans mon pays. Était-ce une raison pour prendre cette délicatesse à la lettre?... Avec un air d'impatience, qu'on aurait pu croire une certaine ambition, Sulkowski avait une modestie sincère, une véritable timidité des honneurs, trop de fierté surtout pour jamais solliciter les plus mérités. Arrivé, avec le grade de capitaine, à l'armée d'Italie, il était, après deux campagnes glorieuses, revenu sans aucun avancement. Dira-t-on qu'il n'avait point été blessé? mais il avait toujours été dans le feu; et tant d'autres avaient été avancés, sans avoir reçu de blessures, et surtout sans s'y être autant exposés que lui. Sulkowski ne se plaignait pas de cet oubli; *mais on ne fait pas son chemin, si on ne s'aide un peu soi-même*, lui répétaient ses camarades. Sulkowski n'en était pas plus pressé de se produire. Mériter le plus même en obtenant le moins, telle était sa conduite; et il croyait sans cesse avoir tout à faire, même avec ce but. Dans sa pensée comme dans son discours, il paraissait s'assigner la dernière place, ne craignant rien tant que d'avoir de la vanité; il pouvait être égaré par cette noble crainte, dont il était facile d'abuser pour le mener du côté opposé.

On a vu de combien de travaux la vie si courte

de Sulkowski avait été remplie; il n'est pas sans intérêt d'examiner un moment les procédés particuliers d'un esprit si distingué. Sa manière d'étudier était toute spéciale. Il lisait presque en même temps plusieurs livres, qui traitaient de sujets différens. Cette méthode ne semble pas celle qui mène le plus directement à des résultats. Ceux qu'obtenait Sulkowski, sans être un argument en faveur de la méthode elle-même, prouvaient qu'elle ne lui était pas aussi contraire qu'elle doit l'être au vulgaire des esprits. Après ses lectures on le voyait ordinairement se recueillir dans la méditation. L'analyse de son travail, qu'il rédigeait ensuite, prouvait toujours qu'il venait de refaire avec beaucoup d'ordre dans sa tête les morceaux qu'il semblait, tout-à-l'heure, avoir lus avec désordre. Cette façon de travailler, qui a l'air coupé et confus, était-elle une variété nécessaire pour reposer son extrême application? C'est ce qu'il croyait et voulait faire entendre, sans doute, en disant : *J'ai bien travaillé aujourd'hui ; quand je ne lis qu'une chose à la fois, ma tête se rétrécit; la diversité étend mes idées, je sens mon imagination s'agrandir...*

Le caractère d'esprit de Sulkowski n'était point de ceux qu'on pût juger avec une règle commune. Il était de ceux à qui leur capacité des plus grandes choses semble dérober celle que pourraient réclamer les moindres. Avec une extrême facilité pour atteindre les objets les plus élevés

de la politique, il savait peu se façonner aux détails les plus simples de la vie; il aurait été presqu'embarrassé pour écrire une lettre ordinaire. Son application restait tout entière aux grandes choses, et ne pouvait se détendre pour reprendre le train des petites.

Dans l'habitude où il était de réfléchir beaucoup avant de prononcer une opinion, Sulkowski prenait peut-être le droit de tenir davantage à celle qu'il avait prononcée. Son émotion démentait alors son calme, qui ressemblait ordinairement à de la froideur; alors, voulant pour ainsi dire regagner son maintien, il croyait se posséder encore, en s'abstenant de tout geste. Son expression était celle de la véritable force, caractérisée par celle de la tranquillité.

Les amis de Sulkowski ont pense que lui-même, malgré la vérité de sa modestie, n'avait pas été sans trouver quelque mécompte dans le silence que Bonaparte avait toujours gardé sur sa personne. On avait précédemment demandé à celui-ci comment, reconnaissant depuis si longtemps tant de mérite à Sulkowski, il l'avait si peu avancé, et il avait répondu, dit-on : *C'est que du premier jour que je le connus, il me parut digne d'être général en chef.* Aurait-il tenu parole à Sulkowski, celui qui l'avait aussi bien jugé? Car, si dans le cours si rapide de sa vie on a vu Sulkowski peu soucieux des choses qui lui paraissaient peu dignes d'estime, on n'a pas conclu que son ame ar-

dente dût être insensible à tout désir de distinction honorable. Lorsqu'on approche certains Gouvernemens qui, sous prétexte de maintenir l'ordre de la société, se sont rendus maîtres exclusifs de toutes les existences, possesseurs insolens de toutes les ressources de la terre; lorsqu'on réfléchit sur tout le mal que font ces Gouvernemens, sur le bien qu'ils pourraient faire; lorsqu'on juge tout le bonheur que la société pourrait gagner à ce que tant de moyens livrés à des mains si faibles et souvent si coupables passent à de plus habiles, et surtout plus pures, n'est-il pas naturel que les ames généreuses soient transportées d'un noble élan? L'ambition ne devient-elle pas un sentiment moral? ne devient-elle pas la morale elle-même, puisqu'elle a pour but de reprendre le plus grand levier du bonheur que l'humanité peut tenter et espérer ?

Au reste, la supériorité d'un grade élevé est un avantage qui a peut-être manqué à la France, plutôt qu'un honneur qui ait manqué à la gloire de Sulkowski. Dans ces emplois éminens, auxquels de grands pouvoirs attachent souvent de grandes destinées, Sulkowski aurait sans doute pu rendre à la liberté des services beaucoup plus importans que ceux qu'il a rendus dans les grades inférieurs; il n'eût pu augmenter l'opinion qu'ont remportée de lui tous les hommes éclairés qu'il a approchés. L'opinion qu'il a laissée de ses vertus est égale à celle de ses talens.

Les qualités d'un esprit supérieur existeraient-elles sans une ame sensible et généreuse? On aime à ne pas le croire. Heureuse nécessité de la vertu, qu'on peut dire se tenir toute d'une pièce! Sulkowski était la preuve de cette belle alliance. On se rappelle ses premières années auprès d'un oncle dont la parcimonie égalait le faste. Avec ce qu'il donnait d'argent à son neveu, Sulkowski aurait eu très-peu de moyens d'être bienfaisant, si pour être bienfaisant il fallait être riche. Sulkowski avait su dès-lors trouver dans ses épargnes la possibilité d'envoyer quelques secours à ses parens malheureux, et d'aider encore d'autres infortunés. Sa délicatesse et sa bonne grâce égalaient sa générosité. Il y avait encore de la pudeur dans sa manière de donner; n'osant parler ni regarder, son embarras expliquait son ame. C'est qu'avant de donner, il éprouvait toute la peine que sa fierté supposait dans les personnes réduites à l'humiliation de recevoir. Regardons encore un instant l'homme privé au sortir du théâtre public.

Celui qu'on a vu si entraîné par sa passion militaire, pouvait paraître avide des plus terribles émotions de la guerre, même de celles du carnage; il était, sous les dehors les plus froids, un homme d'une vraie sensibilité. Une dame qu'il aimait, allait un jour subir une opération chirurgicale; elle priait Sulkowski de la soutenir; c'est lui-même qui tomba évanoui, en voyant arriver le chirurgien avec ses instrumens.

J'ai dit qu'il avait connu l'amitié, j'ajouterai qu'il était digne de la connaître. Elle venait dans son cœur après l'amour de la patrie; elle devait à ses yeux avoir la même base : *inter probos amicitia, inter improbos factio;* mais là où ce principe était posé, son dévouement ne connaissait plus de bornes : tout était mis en commun, peines, bonheur, facultés physiques et morales, tout appartenait à tous les deux; ni l'un ni l'autre n'auraient cru se donner quelque chose en se donnant le dernier argent de sa bourse. Sulkowski pensait qu'après sa fortune, on avait encore beaucoup à donner à son ami, et sans l'idée de croire faire un sacrifice, ni de l'entendre dans un sens figuré, il trouvait tout simple de regarder sa vie elle-même comme la propriété de son ami; l'un de ceux à qui il s'était ainsi remis sans réserve et peut-être sans beaucoup de retour (les ames les plus sensibles peuvent-elles en espérer toujours?), cet ami était marié, et père de famille. Il avait reçu une insulte, dont il voulait tirer vengeance. Sulkowski prit sa querelle à son insu: *C'est aux garçons à se battre*, dit-il; *moi je n'ai rien à risquer que de te perdre.* Un trait peut compléter l'idée qu'on doit avoir des sentimens de Sulkowski. Celui qui connaissait si bien les devoirs de l'amitié n'en prononçait presque jamais le nom. Tant d'autres sont des amis si chauds en paroles; Sulkowski l'était en action.

Quelquefois la modestie, en tempérant l'envie

si disposée à s'irriter de la supériorité des talens, ajoute heureusement à l'intérêt qu'ils doivent inspirer. A côté des choses et des personnes qui parurent les plus jalouses des développemens que Sulkowski allait laisser éclater, à travers les obstacles qui semblaient destinés à le retenir, et pour ainsi dire à l'enfoncer dans l'oubli, il put à peine être aperçu, et il a été apprécié! Des juges qui ont le droit de l'être, ont d'une voix unanime prononcé que Sulkowski aurait été non pas seulement un grand général, non pas seulement un grand administrateur, *mais toujours un vertueux citoyen* ; car la liberté n'avait pas été le moyen adroit de son avancement, mais le mobile et le but sincére de ses travaux. Elle eût été l'accomplissement de toutes les hautes pensées de sa vie; sous le rapport d'influence qu'elles doivent obtenir sur ceux qui les connaîtront, elles pourraient donc être considérées comme de hauts faits. Si tel est le rang que leur ont assigné les juges les plus recommandables, en racontant les motifs de leur estime pour Sulkowski, j'aurai prouvé mieux que sa gloire, j'aurai prouvé ses droits à la gloire. J'aurai donc pu raisonnablement espérer que des pensées et des volontés généreuses fidèlement retracées puissent un jour produire une noble lignée. Toutes les pensées et les actions de Sulkowski n'ont-elles pas autorisé cette espérance? L'essor de sa carrière n'a pu être arrrêté que par sa brièveté même : car son apparition a été aussi rapide que

celle d'un météore. N'aurait-ce pas été continuer la fatalité, et pour ainsi dire conniver avec elle, que de laisser dans l'oubli une vie si digne de mémoire? Puissé-je lui avoir restitué ses droits en produisant ses titres!

En existe-t-il de plus grands, de plus beaux que d'avoir voulu coopérer à l'affranchissement de sa patrie? Les mortels qui ont rempli ce noble rôle dans les temps anciens, ont reçu l'hommage des peuples qui leur ont élevé des autels. Ce tribut consolateur de l'estime accordée aux soutiens des nations, n'est pas moins consacré dans l'histoire moderne, où les questions de liberté sont peut-être moins dominantes et moins fréquemment traitées que dans l'histoire ancienne. La cause de la Pologne est aujourd'hui unanimement appréciée par les contemporains. Les droits, les infortunes, le courage du peuple polonais n'ont que des admirateurs dans tous les écrivains qui, directement ou indirectement, se sont occupés de la Pologne. Disons-le, c'est un touchant spectacle que ce concert des historiens même d'opinions différentes sur l'indépendance de la Pologne, sur la sainteté de ses efforts, la vertu de ses défenseurs et sur la *criminalité* des puissances qui ont commencé son *partage*, comme de celles qui ont consommé sa destruction.

C'est ainsi que l'historien du grand Frédéric, M. Camille Paganel, tout en donnant à son héros

les magnifiques éloges que mérite sa haute vie, flétrit cependant, avec toute l'indignation d'une ame généreuse, l'inexcusable conduite de ce Monarque dans le partage de 1772, où pourtant Frédéric n'est pas le plus coupable des trois copartageans.

« A ne considérer que l'étendue territoriale, dit » M. Paganel, Frédéric gagna le moins au partage. » Ce n'est point au Roi de Prusse qu'on doit at- » tribuer la première idée du partage; mais, ajoute » l'écrivain avec sa conscience égale à son beau » talent, l'empressement avec lequel il l'adopta, » l'enveloppe dans l'arrêt sévère prononcé par » l'histoire. Il est triste qu'un pareil souvenir » poursuive la renommée d'un tel homme. Dans » cette conjuration dont tout un peuple fut la vic- » time, les coupables furent les trois plus il- » lustres Monarques du dix-huitième siècle : mais » une première proie n'avait fait qu'irriter la soif » des ravisseurs, et plus tard (Frédéric du moins » était dans la tombe), l'Europe vit deux nouveaux » partages accélérer l'héroïque agonie de la Po- » logne. Alors, se renouvelèrent ces déplorables » scènes dont le dénouement fut l'horrible bou- » cherie de Varsovie. Teint du sang polonais, ivre » de carnage, Souvaroff, digne instrument de tant » de barbaries, osa, par une dérision sans exemple, » proclamer, sur des monceaux de cadavres, la » *clémence* de son auguste Souveraine et *l'oubli du* » *passé.*

» A ce souvenir, que de noms illustres se pres-
» sent sous ma plume ! Malachowski, Ignace Po-
» toçki, Kolontay, Mokronoski, Dzialynski, Ja-
» sinski, et tant d'autres glorieusement inscrits
» parmi les martyrs de la liberté. Ah ! je ne saurais
» passer le tien sous silence, magnanime Kos-
» ciuszko ! Noble soldat de l'indépendance améri-
» caine, tu courus offrir à ta patrie les précieux
» restes de ton sang, pour tomber bientôt, percé
» de coups, dans les plaines de Maceiowice, en
» t'écriant : *Finis Poloniæ !* Ce cri sublime,
» échappé de ton cœur, a retenti dans la posté-
» rité. »

Le second partage de la Pologne (1793) n'est pas moins que le premier l'objet du blâme le plus sévère et de l'horreur des historiens, qui se réunissent pour le regarder comme un crime aussi froidement médité que lâchement accompli.

Feu le comte de Ségur, dont le talent, le plus ordinairement aimable et élégant, parait acquérir une certaine vigueur lorsqu'il s'élève à la liberté, M. de Ségur, dans *son Histoire de Frédéric Guillaume II*, ne méconnait nullement la perfidie et la cruauté des auteurs du deuxième démembrement de la Pologne, et le droit des victimes à l'intérêt de l'humanité.

Dès longtemps ami, et souvent apologiste de celle qui fut l'ame de la trahison, M. de Ségur ne craint pas d'appeler sur l'impératrice Catherine la punition de la postérité. Rendant justice aux

malheureux Polonais, comme à la vertu de leur conduite en 1794, M. de Ségur semble tracer à l'avance ce que seront la conduite et la destinée de ces dignes citoyens, trente-huit ans après. Qui ne croirait que les lignes suivantes viennent d'être écrites en 1832 : « Cette nation infortunée, dit » M. de Ségur, crut que son courage lui tiendrait » lieu de force, d'argent et d'alliés. Elle avait » mérité par sa vaillance un Roi plus ferme, » des ennemis plus généreux et un meilleur » sort... »

Les grands traits de l'histoire si intéressante de cette admirable Pologne se trouvent surtout rassemblés dans le tableau de la Pologne ancienne et moderne, commencé par Malte-Brun, continué et achevé par Léonard Chodzko et les plus vrais patriotes de la Pologne, parmi lesquels se trouve le savant et courageux professeur Lelewel. Le dernier partage (1795), non moins odieux que les précédens, est jugé comme l'acte le plus monstrueux de la politique des Rois. « Par le dernier » partage, dit M. Chodzko, les rives de la Piliça, » de la Vistule, du Bug et du Niémen, marquèrent » les frontières de la Russie, de la Prusse et de l'Au- » triche. C'est ainsi qu'après dix siècles d'existence » la Pologne fut rayée du nombre des États indé- » pendans. On a beaucoup écrit sur les causes qui ont » amené son partage; il est encore plusieurs points » sur lesquels il reste de l'incertitude; mais l'opi- » nion publique est fixée depuis longtemps sur la

» conduite des Cours co-partageantes. Personne ne
» doute plus que les trois Souverains, en poussant
» leurs soldats sur le territoire polonais, en s'appro-
» priant chacun les pays à sa convenance, n'aient
» fait un acte qui ne diffère d'un vol à main ar-
» mée que par la nature des objets injustement
» acquis, et par la grandeur des moyens mis en
» usage; personne ne doute plus qu'en invoquant
» de prétendus droits, au moment où ils violaient
» tous les principes du droit des gens, ils n'aient
» fait qu'ajouter à la violence la plus odieuse l'hy-
» pocrisie la moins déguisée. »

Lorsqu'à la suite de tous ces jugemens historiques, nous en avons dans ces derniers jours entendu de non moins irréfragables, prononcés par des hommes dont l'autorité est si puissante, parce qu'elle est celle de la morale autant que de la politique; lorsque, dans quelques-unes de leurs paroles solemnelles et retentissantes, notre grand citoyen, l'imperturbable Lafayette, notre profond publiciste et probe diplomate M. Bignon, ont lancé le dernier arrêt contre les bourreaux, commencé l'hymne éloquent de l'honneur qui est l'immortalité des combattans, la victoire même des glorieux vaincus; quelle douce sympathie ai-je pu ne pas espérer de recueillir pour le jeune héros, si prématurément enlevé à sa patrie; pour ce Sulkowski qui en représente dans sa personne toutes les sublimes pensées; pour ce Sulkowski dont le premier sentiment, l'idée fixe, l'action unique de

toute son existence, furent la liberté de son pays, l'affranchissement de la Pologne ! Et déjà ne vois-je pas avec joie se réaliser une partie de ces espérances ?

Au moment où je termine cet ouvrage, je reçois un travail du plus grand intérêt sur la Pologne; c'est un tableau vraiment historique, chronologique (publié par M. *Jarry de Mancy*) des faits mémorables de ce pays, c'est-à-dire de tout ce qu'il y a d'honorable et de grand dans la vie militaire et politique de ce peuple, qui a tant de fois et si malheureusement combattu pour le recouvrement de sa liberté. Je trouve dans cette histoire sommaire le nom de notre *Joseph Sulkowski;* j'ai la consolation d'y lire sa mort énoncée comme un événement assez important pour être consacré spécialement au milieu des plus marquans, pour être signalé comme une perte fatale, digne de tous les regrets des amis de l'indépendance de la Pologne et de tous les pays.

Celui qui a rempli le monde de sa terrible et incommensurable renommée, qui a tenu dans sa main puissante, et qui a pu fixer les destinées de la Pologne, comme celles de la France et celles du genre humain tout entier, celui dont Sulkowski ne fut que le simple aide-de-camp, Napoléon, du fond de sa tombe immortelle, peut-il se flatter d'obtenir une inscription aussi méritée que celle accordée à notre héros par l'estime de ses concitoyens; ils ont proclamé que Sulkowski n'aurait

point manqué d'être un des premiers libérateurs de la noble patrie Polonaise..... *Si fata aspera rumpas*.....

Sulkowski avait été l'ami intime de mon père, qui a conservé le plus profond souvenir de ses vertus. Tous deux avaient ensemble, et chacun de leur côté, désiré et tenté, espéré ou rêvé la régénération de leur patrie. C'était la pensée de leur vie, leur vie tout entière... Dans de pareilles émotions, desames pures qui se sont entendues, n'oublient jamais les impressions qu'elles ont partagées dès leur première jeunesse, à des époques aussi vives et sérieuses que celles où se sont trouvés les hommes qui nous ont devancés dans la carrière. C'est dans les entretiens familiers, naturels, et pour ainsi dire sur les lèvres de mon père, que je suis heureux d'avoir puisé les traits principaux qui ont formé mon ouvrage. La piété filiale le dédie à cette génération si désintéressée, si grande dans ses sacrifices, qui a tant semé pour les générations qui la suivront, et envers laquelle la nôtre ne peut être ingrate. Des voyageurs prétendent que chez certaines peuplades de sauvages, les pères arrivés à un certain âge doivent monter sur un arbre élevé à qui l'on donne bientôt de fortes secousses; que, s'ils ont le malheur d'en tomber, les infirmes sont considérés comme n'étant plus aptes à l'existence!!

Ici la plume s'arrête d'horreur devant les parricides... C'est à la vérité chez des sauvages que se passent ces scènes aussi incroyables qu'affreuses.... Telle n'était pas la conduite des enfans de Sparte et de Rome; ils se levaient et s'inclinaient à l'aspect des vieillards ! Quant à moi, je m'honore d'appartenir à cette jeunesse française qui ne respecte pas seulement, mais qui chérit comme elle vénère ceux dont le courage et les exemples nous ont précédés, et qui ont le droit de dire comme les hommes de Plutarque :

> Nous avons été jadis
> Jeunes, vaillans et hardis.

Ah ! je ne doute pas que mes sentimens ne soient ceux de mes contemporains ! Si c'est à notre tour qu'arrive aujourd'hui le rôle de l'action, tâchons de ne jamais séparer cette action la plus animée, des heureuses directions, des précieux enseignemens donnés par la tendresse paternelle. Rien ne peut suppléer sa lumière secourable..... Je crois voir en elle l'étoile radieuse qui conduisit les Mages à la crèche du Sauveur.....

Digitized by Google

PIÈCES HISTORIQUES

AUTOGRAPHES

DE

J. Sulkowski.

DÉTAILS

HISTORIQUES

DE LA

CAMPAGNE DE 1793,

FAITE EN LITHUANIE,

PAR LES POLONAIS CONTRE LES RUSSES.

Par un officier de l'armée Polonaise.

Digitized by Google

INTRODUCTION.

Le but de cet ouvrage est de donner un précis de la catastrophe sanglante, qui précipita une nation brave, mais malheureuse, dans les fers de la Russie. Témoin oculaire de presque tous les faits que j'avance, exempt meme de la haine que je

pourrais porter à nos oppresseurs, j'espère que cet ouvrage aura le mérite de la vérité, et qu'aucun de ceux de mes compatriotes qui firent cette même campagne ne pensera à me démentir.

C'est là qu'on verra avec étonnement comment le Roi osa opposer aux Russes une armée dénuée de munitions, d'artillerie, de magasins, et qui, quatre semaines après leur invasion, n'était pas encore rassemblée; comment cette armée, confiée au plus inepte de tous les généraux, perdit une bataille donnée par un hasard contre la volonté des deux chefs respectifs, et fit, après la perte de cette bataille, une retraite de quarante milles. On y lira avec un égal étonnement que le gouverneur d'une place forte livra ce château, confié à ses soins, après une heure de pourparlers personnels avec les ennemis, et qu'il vint, armé d'un front d'airain, au milieu de ses braves compatriotes, jouir du fruit de sa trahison sans qu'on osât le punir. Ces faits peuvent seuls nous excuser d'avoir cédé, dans l'espace de dix semaines, une province aussi vaste que la Lithuanie à des ennemis, à la vérité deux fois plus nombreux, mais que leur désordre et le manque de bons officiers devraient exclure à jamais de la réputation de

conquérans, dont ils jouissent auprès de nos voisins.

On me demandera peut-être pourquoi j'ai choisi la partie la moins brillante de cette campagne pour la mettre sous les yeux du public, puisque c'est en Ukraine, sous les ordres d'un jeune héros, du prince Joseph Poniatowski, et du vaillant Thadée Kosciuszko, que se frappèrent les plus grands coups, que se donnèrent des batailles, et que les Russes trouvèrent la résistance la plus opiniâtre. Je ne répondrai autre chose, sinon que je n'y ai point été, et que je me contente d'exposer les faits que j'ai été à même de distinguer parmi tous les faux jours que les deux partis jettent ordinairement sur l'issue de chaque combat. D'ailleurs, il ne faut pas douter que, parmi cette foule de braves gens qui défendirent si vaillamment en Ukraine la cause de la liberté, il ne s'en trouve un qui ne fasse la description des exploits de ses compatriotes; et cette partie intéressante de l'histoire polonaise ne tardera sûrement pas à paraître.

Il ne me reste encore qu'un seul point à éclaircir, savoir pourquoi, étant Polonais, j'ai écrit cet ouvrage dans une langue étrangère; mes raisons

sont celles-ci : qu'il est inutile d'en faire ressouvenir les Polonais ; car chaque exploit est d'autant plus fortement gravé dans leur cœur, que c'est un gage de la haine qu'ils portent à nos oppresseurs et aux traîtres qui les amenèrent dans notre pays, et que peut-être ils ne sont pas loin de s'en rappeler la mémoire dans d'autres combats pour le recouvrement de leur liberté.

Ce n'est donc que pour les nations étrangères, et surtout pour les destructeurs de la tyrannie, les braves Français, que j'ai mis au jour cet écrit; et s'il parvient à détruire les calomnies des Russes, qui ont voulu jeter des doutes sur notre courage et détruire notre dernière consolation, la gloire d'avoir été dénué de tout, d'avoir soutenu et souvent avec avantage tous leurs efforts; s'il parvient à prouver combien peu sont redoutables ces bandes mal organisées, qui n'ont d'autre mérite qu'un courage stupide qu'on réveille à coups de bâton, et qui ne pourront jamais se mesurer avec des soldats libres, combattant pour leurs foyers, mes desirs seront remplis !

PIECES
AUTOGRAPHES

DE

J. Sulkowski.

Trojanas ut opes, et lamentabile regnum
Eruerunt Danai.....

Virg Æneid. Lib. II.

Permettre qu'une nation fameuse dans les fastes de la liberté, par sa fermeté à s'opposer aux usurpations des Rois et à l'ambition des Magnats, reprît ses forces, eût été donner un exemple dangereux aux habitans qui peuplent deux puissances voisines, et qu'on voit gémir sous le despotisme le plus absolu.

Catherine accoutumée à ne contempler que des esclaves rampant devant ses moindres volontés, et Frédéric-Guillaume surpris de voir germer parmi ses sujets cet esprit de liberté qui leur faisait désapprouver ses maximes perfides et ses dissipations, tremblèrent quand ils aperçurent s'élever au milieu d'eux une nation enthousiaste, brave,

puissante, et qui, sentant ses anciennes injures, montrait déjà de l'ardeur à les venger.

Nous étions pourtant parvenus, malgré les mauvaises dispositions de nos voisins, à établir des impôts suffisans, à ériger une armée de cinquante mille hommes, à forger enfin un gouvernement stable, et à inspirer à la nation le désir de le conserver. La Russie, occupée par la guerre des Turcs, ne se voyant pas en état d'arrêter l'essor que nous avions pris, se contenta d'intriguer sous main : elle avait toujours un parti puissant qui lui vendait ses suffrages; ce parti n'osait se montrer à découvert, mais ses menées n'en étaient que plus dangereuses; ils parvinrent, en gagnant du temps sur des choses indifférentes qu'ils faisaient discuter longuement, à arrêter les progrès de l'ordre et surtout l'augmentation de l'armée. Quant à Frédéric-Guillaume, ce prince, par un effet de sa politique inconstante, nous aida dans nos vues, et arma ce peuple, que trois ans après il souhaita voir conquis par ses plus cruels ennnemis.

Mais la paix conclue avec les Turcs changea tout l'ordre des choses. Catherine se sentit en forces, le cœur ulcéré de ce que nous nous étions totalement soustraits à son joug ainsi qu'à sa garantie, de ce que nous lui avions coûté des millions par notre fermeté à garder la foi des traités conclus avec la Porte; elle voulut se venger. En vain ses propres traités auraient dû l'arrêter; en vain foulait-elle aux pieds les droits les plus sa-

crés des propriétés, celui des nations; elle ne put même, dans un mauvais manifeste, motiver la moindre bonne raison pour colorer ses violences: rien ne retint sa rage, elle ne vit que le droit incertain du plus fort, soutenu par cent mille mercenaires, et la guerre fut résolue.

Il s'agissait pourtant d'avoir un prétexte pour excuser, d'une manière ou d'autre, aux yeux de l'Europe, l'entrée de ses troupes en Pologne; on ne dut pas le chercher bien loin : deux citoyens pervers, brûlant de l'ambition de maîtriser leurs compatriotes, briguaient depuis longtemps, à sa Cour, l'honneur de pouvoir devenir des traîtres à leur patrie. Catherine accepta leur ministère, et devant les cours étrangères s'en servit comme de prête-noms.

Quelque secrètes qu'aient été ces menées, et, malgré l'attention de tous les Moscovites qui venaient en Pologne, de ne parler que de paix, le bruit en perça partout, et la joie orgueilleuse que nos émigrés faisaient paraître à Yassy, dénotait que le moment de l'exécution de leurs projets coupables n'était pas loin.

Les états assemblés à la Diète et composés de citoyens aussi intègres qu'éclairés, auxquels les intrigues du parti Russe ne purent échapper, voulurent songer sérieusement à la défense du pays, et pour cet effet permirent qu'on fît en Hollande un emprunt de trente millions de florins de Pologne; mais qui, grâce aux bons offices du Roi de

Prusse, ne put avoir lieu : on en destina neuf (qui furent tirés d'autres fonds) pour les premiers besoins de l'armée, et leur manipulation fut confiée au Roi. On soumit même peu-à-peu toute l'armée sous ses ordres, croyant par l'impulsion directe d'un seul donner plus de nerf aux opérations militaires, et c'est ce qui nous perdit, en lui donnant les moyens de faire une paix honteuse, pendant que nous aurions pu encore prolonger notre défense. Malgré ceci, tous ces arrangemens se faisaient avec une nonchalance bien condamnable : l'idée qu'on avait que les Russes, à peine après la ratification de la paix avec les Turcs, ne voudraient pas commencer une nouvelle guerre, les protestations de paix de leurs ministres et de leurs adhérens, enfin la funeste sécurité qu'ils nous inspirèrent, en nous engageant à compter aveuglément sur les secours d'un allié perfide, endormirent la vigilance des plus zélés patriotes; ils ne virent malheureusement le péril que de loin, et nos préparatifs de défense s'en ressentirent si bien, qu'à l'ouverture de la campagne nous en étions, quant aux approvisionnemens nécessaires, au moins d'une année en retard.

Ce ne fut que vers le commencement de mai, (quand on apprit que tous les généraux et commandans de l'armée russe avaient reçu l'ordre de se trouver le 26 d'avril à leurs corps respectifs) qu'on commença à craindre une invasion sérieuse, et que l'on hâta, autant que l'on put, les moyens

de défense. La Diète vota une double capitation (Podymne) et d'autres impôts encore, une augmentation des troupes, l'érection de deux poulks de cosaques, de quatre bataillons d'infanterie légère, d'un nouveau régiment de ligne, sans compter quantité de corps francs, tant à pied qu'à cheval; il fut même résolu de compléter l'état de l'armée jusqu'à cent mille hommes; les provinces furent tenues sur-le-champ de fournir les levées, et le Roi en nomma les généraux. L'Ukraine que l'on crut le plus menacée fut plutôt pourvue; on y envoya vingt-deux mille hommes de l'armée polonaise avec un train nécessaire d'artillerie, avec celui du charroi et du caisson; les meilleurs généraux furent choisis pour avoir le commandement sur ce corps d'armée, et la suite prouva qu'ils ne démentirent en rien le choix qu'on en avait fait. La Lithuanie par un hasard malheureux fut presque oubliée, et on ne la pourvut de rien.

Les fêtes données pour l'anniversaire du jour du 3 mai aigrirent encore plus les Russes, et hâtèrent, à ce que l'on crut, leur entrée en Pologne. Aussi, le 18 du même mois, vit-on paraître leur déclaration de guerre; cette pièce remarquable par son injustice et la pusillanimité de vouloir justifier avec des mauvaises raisons une violence ouverte, n'inspira pas le moindre effroi. La nation, étant endormie par les promesses du Roi, se croyait plus de forces qu'il ne s'en trouvait réellement.

Nous payions tous les ans soixante-huit mille hommes, et il n'y en avait que cinquante-deux mille; de ce nombre le Roi en garda quatorze mille autour de Varsovie et dans les provinces éloignées du feu de la guerre, si bien que trente-six mille devaient soutenir tous les efforts des ennemis. Nous avions compté sur les trente millions de Hollande; ils ne vinrent pas, et il fallut faire la guerre avec un petit emprunt de quelques millions, les dons gratuits des citoyens zélés et le surplus des impôts; enfin nous espérions tout du secours de quatorze mille hommes stipulés dans nos traités avec le Roi de Prusse; on savait qu'il avait fait partir un courrier pour Pétersbourg, d'abord après la déclaration de la guerre, qui devait en quatorze jours apporter une réponse décisive; mais que cette réponse fut funeste! Non seulement ce prince perfide ne nous accorda aucun secours, mais il en offrit à la Russie, si elle n'avait pas eu des forces suffisantes pour nous écraser. Le réveil fut affreux, lorsque la nation apprit coup sur coup tant de nouvelles désolantes; et elle n'entrevit l'abîme que quand il ne fut plus temps d'arrêter le torrent des circonstances qui l'y précipitait; néanmoins on ne perdit pas courage: le joug de la Russie était trop connu, trop odieux pour que l'on voulût s'y soumettre, sans avoir auparavant tenté l'extrême; chaque vrai citoyen lui préférait la mort et ne tarda pas à l'affronter; peut-être même que ce dévouement généreux au-

rait servi à quelque chose, si le parti de la Cour n'avait pris des mesures trop efficaces pour le faire échouer.

Mais je m'écarte trop de mon sujet : il faut en revenir au but principal, de décrire les circonstances malheureuses qui décidèrent la conquête de la Lithuanie, et par cela même le sort de presque toute la campagne ; mais avant que j'en commence le récit, il faut que je fasse un exposé des forces de cette province, et du peu de moyens qu'elle avait de se défendre contre des ennemis si nombreux.

L'armée de la Lithuanie (car en Pologne elle est séparée de celle de la Couronne) était composée de huit régimens d'infanterie, sept à un bataillon, le huitième de la maison de Radzwill en avait deux ; il est vrai que le complet de l'armée indiquait à chaque régiment ce même nombre de bataillons ; mais le mauvais ordre des finances de cette province fut cause qn'on ne les érigeât que quand l'ennemi était déjà dans le pays, et l'on ne put pas s'en servir durant la campagne. Chaque bataillon, composé de sept cent vingt-deux hommes, en laissa deux cent vingt-deux de réserve ; si bien que toute l'infanterie, y comptant huit cents artilleurs, faisait un total de cinq mille trois cents combattans. La cavalerie était composée de deux brigades de seize cents chevaux chacune, et de cinq poulks (régiment) de cavalerie légère, quatre à six cents têtes, et le cinquième à huit cents, un total

de six mille quatre cents chevaux, desquels il fallait, pour le moins, déduire quinze cents hommes de non complets, réserves, chevaux estropiés et invalides; si bien que toute l'armée de Lithuanie montait au plus à dix mille soldats. Il est facile de sentir qu'un si petit corps ne pouvait pas défendre un pays qui présentait cent cinquante milles de frontières à l'ennemi, n'ayant qu'une seule petite forteresse, et ni gorges, ni montagnes, où l'on eût pu l'arrêter. Le prince de Wurtemberg, qui avait encore alors le commandement de l'armée, sentit très-bien ce vice de notre position et demanda du renfort : on lui en accorda, mais avec beaucoup de modération. On n'envoya que deux régimens de l'infanterie de la Couronne (vingt-deux mille hommes) la brigade de Stanislas-Kostka-Potocki (treize cents chevaux), et cinq cents du régiment du prince de Wurtemberg; ce corps, y comptant quatre cents chasseurs et l'artillerie, montait à quatre mille six cents têtes; par conséquent quinze mille hommes devaient soutenir tous les efforts des Moscovites: c'était bien peu, mais encore ce petit nombre fut si mal mené qu'il est étonnant que nous ayons pu faire une défense aussi opiniâtre.

Le prince de Wurtemberg ayant demandé sa démission, le commandement de notre armée fut confié au lieutenant-général Judycki; il avait sous ses ordres les lieutenans-généraux Simon et Michel Zabiello; les généraux-majors Biélak, Frankouski,

Cronmann de la Lithuanie, Wodzicki et Trocken de la Couronne; et à la tête du génie était le colonel Jacques Jasinski, officier d'un grand mérite.

Quoique le nombre de nos combattans fût si petit, qu'il eût été facile de les pourvoir, ils manquaient néanmoins de tout. La cavalerie de Lithuanie n'avait point de tentes et n'en eut que sur la fin de la campagne. Toute l'infanterie manquait de munitions; outre les soixante cartouches qui se trouvaient dans chaque giberne, il n'y avait pas l'ombre d'un magasin, et l'on n'y songea que quand les Russes étaient aux portes de Minski; notre artillerie enfin ne se trouvait composée que de dix pièces de campagne, et trois cents coups à tirer pour chacune: voilà quels étaient nos préparatifs pour recevoir un ennemi aussi formidable; et à cela se joignit un chef ignorant qui ne fit pas l'ombre d'une disposition. D'ailleurs, dans toute cette guerre, tant en Ukraine qu'en Lithuanie, on ne voyait point de plan fait: tout alla à l'aventure, et aucun général ne savait au juste quel devait être le but de ses opérations; cela seul aurait pu, dès le commencement de la campagne, causer la ruine totale de notre armée, si les Russes eussent su le moins du monde profiter de leurs avantages. Le répartiment de nos troupes dans les provinces n'était pas meilleur. Le 10 de mai encore, les régimens se trouvaient à huit milles les uns des autres. Toute la cavalerie sous les ordres du général

Biélak, partagée en petits détachemens, bordait la frontière; l'armée auxiliaire de la Couronne n'était pas encore parvenue à Grodno, et l'on avait occupé tout le régiment de Byszewski à faire payer des contributions à quelques citoyens de la Samogitie.

Mais le 13 de mai, l'alarme fut générale, quand on apprit que tous les Russes s'étaient retirés des frontières pour former leurs colonnes. On ne douta plus alors que la guerre n'eût lieu dans peu, et l'on crut devoir faire du moins quelques dispositions: Judycki, qui n'était capable d'en faire aucune et qui ne voulait écouter les conseils de personne, assembla seulement sept bataillons autour de Minsk, ville assez considérable et capitale du Palatinat du même nom. Il en fit camper quelques-uns, et dispersa les autres dans des villes distantes de cinq ou six milles; ce n'était ni un camp, ni un cantonnement, ni une position, rien en un mot. Il renforça ces quelques bataillons par mille chevaux et laissa le reste, comme auparavant, sur la frontière; malgré ceci on croyait que les choses s'arrangeraient à l'amiable, et l'on doutait de l'invasion des Russes jusqu'au moment où ils furent vingt-mille dans le pays. Le seul bon arrangement que la commission civile et militaire de Minsk fit, fut de verser tous les impôts déjà perçus dans les caisses militaires, et de donner toute leur poudre à nos laboratoires; ce qui augmenta un peu les munitions. Les ordres pour la formation des seconds

bataillons vinrent justement vers ce temps, et la noblesse se distingua par la promptitude avec laquelle elle fournit son contingent en levées ; on assembla en un moment deux ou trois mille jeunes gens ; mais cela ne servit de rien : il fallut les envoyer jusqu'à Brzesc-Lisewski, pour leur donner des armes, des habits et même des chaussures.

Enfin le 20 de mai fut le jour d'une invasion générale des Russes en Pologne ; cinquante mille hommes, sous les ordres du général Kakhoffsky, entrèrent en Ukraine par quatre endroits, et vingt-six mille pénétrèrent en Lithuanie, divisés en trois colonnes.

La première, sous les ordres du général Dénissoff qui avait sous lui les généraux Dolgoronki et Simon Kossakonski, partit de Dunabourg et arriva le 22 à Braslau, ville assez grande, mais incapable de défense. Le régiment de Kirkor qui se trouvait là, se retira deux milles plus loin, vers la petite ville d'Opsa, voulant observer les mouvemens des ennemis. Les Russes qui l'apprirent, résolurent de l'enlever. Ils partent la nuit avec deux mille chevaux et entourent la ville, croyant fermement que leur proie ne leur échappera pas. Mais ils se trompèrent : nos gens, bien loin de se rendre, les attaquèrent à la pointe du jour, culbutent un régiment de dragons, repousssent deux fois les cosaques, et se frayant une route, le sabre à la main, continuent tranquillement leur

marche vers le gros de l'armée: cette escarmouche qui fut fort vive, coûta trois cents hommes aux deux partis.

La seconde colonne forte de dix mille hommes, et qui avait avec elle le train de la grosse artillerie sous les ordres du général Mélin, vint par le grand chemin qui conduit de Smolensk à Minsk, et débuta par une escarmouche sous Toloczyn. Cinq cents cosaques attaquèrent un lieutenant qui était là avec quatre-vingt chevaux; il se défendit vaillamment ; mais, après un combat d'une demi-heure, écrasé par le nombre, il fut obligé de céder la place avec la perte de la moitié de ses gens.

Les Russes de ce côté-là auraient peut-être enlevé beaucoup de détachemens pareils, si le général Biélak ne les eût rassemblés deux jours avant, et ne fût accouru, à la tête de quinze cents chevaux, arrêter les excursions de leurs troupes légères.

La troisième colonne sous les ordres des généraux Fersen et Knorring, forte de huit mille hommes, entra en Pologne par Rohaczew ; elle ne rencontra sur son chemin d'autre obstacle que le régiment du colonel Chlewinski qui la côtoya continuellement, et non seulement ils ne purent lui rien faire, mais il fut assez heureux pour leur enlever assez souvent leurs gardes avancées; enfin la partie Polonaise de la ville de Polock fut occupée par un bataillon de chasseurs.

A la première nouvelle de l'entrée des Russes, notre général envoya un courrier à Varsovie demander ce qu'il devait faire, et voulut, en attendant, rester dans l'inaction; ce ne furent que les sollicitations pressantes des officiers qui l'engagèrent enfin à rassembler ses sept bataillons sous Minsk; mais cette ville n'étant pas capable de la moindre résistance, il alla à Koydanow, y resta un jour; mais ne s'y croyant non plus en sûreté, il passa le Niémen, et occupa enfin, le 2 de juin, une position le long des bords de cette rivière, dont je ferai la description en son lieu: ce qui fait en tout une retraite de quatorze milles, sans avoir encore vu l'ennemi.

Pendant que Judycki se retirait, les Russes s'avançaient dans notre pays, dans le plus grand désordre par petits corps détachés, laissant à peine deux ou trois mille hommes pour garder les trains de l'artillerie. Le général Biélak aurait peut-être profité de cette faute; mais il manquait d'infanterie et d'artillerie, ce qui l'obligea de se replier sur le gros de l'armée sans rien entreprendre. Les Russes voyant ceci occupèrent, sans tirer un coup de fusil, le 29 de juin, la ville de Minsk, y affichèrent des placards, qui la déclaraient, de même que son district, sujette de l'Impératrice, et y établirent leurs magasins. Le général Mélin rassembla là toute son armée, et se plaça, le 1er de juillet, un mille derrière Minsk; ce même jour il y eut une escarmouche assez vive; cinquante de

nos cavaliers, s'étant arrêtés dans un village, furent surpris par les cosaques; néanmoins ils les repoussèrent et se frayèrent un chemin pour la retraite, quoique avec la perte de quinze hommes.

Dénissoff de son côté s'avançait à petites journées vers Wilna; cette ville était occupée par le général Simon Zabiello, qui n'avait sous son commandement qu'un bataillon d'infanterie, un régiment, quelques nouvelles levées et les volontaires de Jean Nagurski, ce qui pouvait faire trois ou quatre cents hommes. Comme ces forces n'étaient suffisantes d'aucune manière pour arrêter les progrès de l'ennemi, il se retira et marcha vers Grodno. Dénissoff, vers les premiers jours de juin, fit occuper la ville par ses troupes légères, mais se campa loin de là avec le gros de son armée, car il ne voulait pas que nous fussions informés du véritable état de ses forces.

Quant au général Fersen, il continua son chemin avec la même tranquillité et le même désordre que Mélin, et vint, le 2 de juin, occuper la ville de Pluck, entourée à la vérité de bons remparts, mais qui, faute de troupes suffisantes, fut d'abord abandonnée par deux cents de nos soldats qui s'y trouvaient.

Notre armée campée, comme je l'ai dit, derrière le Niémen, occupait la position la plus ridicule qu'on ait jamais prise. Cette rivière, qui encore vers cet endroit n'est pas loin de sa source, est guéable partout, serpente au milieu d'une plaine

marécageuse. Les deux villes de Stolbec et de Swierzen, l'une au-delà et l'autre en-deçà, occupaient ses bords. Judycki y cantonna sagement toute sa cavalerie et s'y logea lui-même à Swierzen; autour de son quartier-général, de cinquante à cinquante pas, il y avait de grands détachemens de cavalerie, pendant que devant le reste de l'armée, apercevait-on à peine quelques vedettes. Quatre bataillons d'infanterie qui lui restaient furent placés sur une chaîne de hautes collines, à deux mille pas de la rivière, où l'aile droite était appuyée, si bien qu'il présentait le flanc aux ennemis qui devaient les attaquer du côté de Minsk, et le dos à ceux qui pouvaient venir de Pluck. Content de cet effort de son génie, il aurait du moins laissé ses soldats tranquilles, si pour leur malheur Frankowski ne fût retourné au camp. Ce général avait déjà été détaché à Koydanow avec deux bataillons et quelques cavaliers pour observer les mouvemens de Fersen, et mettre le plus d'obstacles qu'il pouvait à sa marche; mais il se tint sagement à six milles de l'ennemi, et après avoir fait passer ses gens trois jours au bivouac par le temps le plus affreux, il retourna le 5 avec tout son corps sous Swierzen. A peine fut-il au camp, que, voulant brocher sur le tout, il engagea le général Judycki à changer de position chaque nuit; mais il ne faut pas croire au moins que c'était pour prendre un meilleur poste, il ne faisait rien autre que de se mettre sur le même es-

pace de terrain, un jour en diagonale, et l'autre en tangente, tournant ou le dos à l'ennemi, ou lui prêtant le flanc; et c'est par là qu'il prétendait donner le change aux généraux russes. Les soldats exténués de fatigues par ces comédies nocturnes ne les regardaient encore que comme le moindre de leurs maux; une disette affreuse menaçait de nous faire sentir toutes les horreurs d'une famine, et d'obliger peut-être toute l'armée à se disperser. Toute la contrée était fourragée, et nous n'avions pas de magasins : cette nécessité seule engagea le général à écouter les bons conseils du colonel Jasinski, qu'il engagea enfin à établir la boulangerie de l'armée dans la petite forteresse de Nieswiez, éloignée de quatre milles du camp, et où l'on trouvait beaucoup de facilité à ériger un magasin : mais il était une fois dit qu'il ne ferait rien de bon, et cette disposition fut d'abord gâtée par une plus mauvaise. Il y avait dans l'armée un colonel du régiment de Radziwill, nommé Dederko, qui n'était bon à rien, et qui empêchait seulement les autres de faire leur devoir par ses balourdises : ce fut l'homme que choisit Judycki pour le faire commandant de la forteresse de Nieswiez, s'applaudissant devant ses amis d'avoir trouvé un si bon moyen de se défaire d'un benêt; aussi lira-t-on dans la suite comment cet homme-là s'acquitta de son devoir, quand Fersen vient assiéger Nieswiez. A tous ces désordres internes se joignirent les entreprises de l'ennemi. Le général

élin, s'étant avancé jusqu'à Koydanow, envoyait us les jours des partis nombreux insulter nos ardes avancées.

Le colonel Mein, qu'on avait placé en guise d'a-ant-garde avec un bataillon d'infanterie à un nille au-delà du Niémen, dans un poste perdu, e voyant à la veille d'être attaqué, demanda du se-ours. Notre général lui ordonna de revenir au amp, ce qu'il fit fort sagement; car en cas de re-raite ce bataillon risquait de se noyer, ayant à passer un misérable pont de bateaux sous Stolbce, qui même s'était déjà rompu une fois. C'est alors pour la première fois que l'on s'aperçut de la nécessité indispensable d'une artillerie plus nombreuse. Celle qui devait venir de Varsovie n'étant encore qu'à trente milles de cette capitale, on fit amener quelques pièces de Nieswiez; mais leurs affûts, assez bons sur des remparts, se trouvèrent incapables de service de campagne, et l'on ne tarda pas à les renvoyer: il fallut s'en tenir à nos dix pièces de trois, que Frankouvski braqua dans un bois sur la colline, croyant le gué suffisamment défendu par la cavalerie.

Le général Mélin nous croyait au commencement plus forts que nous ne l'étions en effet : voilà pourquoi il fit un plan de jonction avec Dénissoff, qui devait agir sur notre gauche; mais l'officier portant cette dépêche fut pris par nos patrouilles, et l'entreprise échoua du moment qu'on l'éventa. On ne peut comprendre pourquoi

il choisit un corps de troupes si éloigné, quand il avait celui du général Fersen infiniment plus à portée de seconder ses vues; mais, comme il voulait savoir quelque chose de plus positif sur notre situation, il s'avança, le 7 de juin, à deux milles derrière Koydanow, et envoya un corps de quatre cents cosaques jusqu'aux gardes de notre camp, pour tâcher de faire des prisonniers. Ces troupes légères donnèrent dans un bois sur un détachement de quarante chevaux qui, se défendant vaillamment, se replièrent sur un autre de près de cent : ces deux petits corps réunis, loin de plier, chargèrent à leur tour les cosaques avec tant de vigueur qu'ils les repoussèrent en taillant la plupart en pièces, et firent une vingtaine de prisonniers. Cette escarmouche dégoûta le général Mélin de cette sorte d'entreprise, et il résolut de n'agir qu'avec tout son corps.

Quelque injuste qu'ait été l'invasion des Moscovites, elle ne fit de loin pas tant de peine aux habitans de la Lithuanie que les brigandages d'un nommé Pzysiecki. Ce scélérat, à peine échappé à la corde il y a deux ans dans le tribunal de Lublin, avait rassemblé une centaine de bandits, et se nommant maréchal des troupes de la Réconfédération de Lithuanie, exerçait les plus cruelles violences, et pillait les maisons des citoyens qui s'étaient signalés par leur patriotisme.

Quantité d'autres brigands de son espèce, sous le nom de Conseillers de la Confédération, sui-

vaient l'armée russe, et escortés de cosaques, envahissaient les domiciles des nobles qui ne purent quitter leurs maisons (car presque tous abandonnèrent leurs biens à la merci des ennemis, et se contentèrent de sauver leurs personnes de l'oppression); ils les obligeaient à signer la Réconfédération faite sous les auspices de la Russie, et, en cas de refus, des coups de bâton les forçaient à cet acte de la régénération de la liberté polonaise. Parmi ces brigandages on vit renaître toutes les horreurs de la guerre civile : des misérables qu'on avait laissés jouir impunément d'une liberté qui n'appartenait qu'à des citoyens vertueux, crurent avoir trouvé le moment de se venger des mépris qu'ils avaient essuyés et de leurs injures particulières. Un nommé *Manuzzi* entre autres fit brûler les yeux aux principaux bourgeois d'une ville qui lui appartenait, parce que, du temps de l'ancien Gouvernement, ils avaient porté des plaintes contre ses extorsions, et voulut jouir du privilége que la Diète avait accordé au Tiers-État. Je pourrais citer encore plusieurs exemples de pareilles atrocités, si je ne craignais de révolter la délicatesse de mes lecteurs.

Les citoyens de la Lithuanie, témoins des malheurs qui inondaient leurs foyers, ne démentirent en rien cette fermeté qui caractérisait depuis longtemps leur patriotisme. La noblesse de Sanogitie, quoique menacée par l'armée de Dénissoff, s'assemble à Kowno, y confirme solennellement

la promesse de soutenir la forme de Gouvernement prescrite par un serment, se taxe un contingent d'hommes et d'argent pour lever des troupes, et jure de monter elle-même à cheval, si cela est nécessaire pour la cause de la liberté. La municipalité de Wilna fait la même chose, presque sous les canons des Russes; ils érigent un corps, et font pour le soutenir une collecte qui monte à plus d'un demi-million. Un nonce, nommé Nagurski, érige presque à ses frais un corps de volontaires à cheval. Le reste des citoyens des divers palatinats, non contens d'envoyer à l'armée tout ce qu'ils avaient d'armes chez eux capables de service, de défrayer souvent pour rien divers corps de troupes à leur passage, se mirent eux-mêmes en campagne avec des valets armés; ils servaient en guise de troupes légères, et venaient comme volontaires, sans paie, s'enrôler dans divers corps de cavalerie ou d'infanterie. Le palatin Zaba, à la tête de trois cents gentilshommes d'élite, s'offrit de servir dans le corps qui était le plus proche des Russes. Les tuteurs du jeune prince Radziwill offrirent à la République trois mille armures complètes, tirées des arsenaux de cette maison, outre une immense quantité de munitions et provisions de toute espèce. Enfin, je ne finirais pas, si je voulais faire l'énumération de chaque trait de patriotisme : ils étaient si communs, j'ose le dire, qu'il n'y a pas eu de citoyen qui ait pu surpasser les autres en zèle.

Le général Judycki voyant approcher les Russes, et sentant pourtant à la fin que sa position était si mauvaise qu'il courait risque d'être peut-être obligé de mettre bas les armes, résolut de se retirer plus loin. Il fit donc lever le camp à neuf heures du matin, et se mettant en marche, il arriva, vers le soir, à Mir, après avoir laissé le général-major Biélak, avec quinze cents chevaux, pour garder le passage du Niémen à Stolbce, et faire l'arrière-garde. La position de notre armée sous Mir était pour le moins tout aussi mauvaise que celle de Swierzen. La ville de ce nom, qui est à demi-ruinée, est bâtie sur une colline, et a devant elle, à mille pas environ, un misérable boulevard carré, auquel on donne le nom de château. Dans ce château on mit un bataillon du régiment de Radziwill, avec quatre canons, en guise d'avant-poste; les bagages furent placés dans la ville même, et tout le reste de l'armée, infanterie et cavalerie, campa derrière, sur une seule ligne, sans réserve, et les flancs en l'air; ses canons furent dispersés le long des fronts, et l'on se garda bien d'en donner au général Biélak, auquel on laissa la tâche d'arrêter tout seul les Russes au passage du Niémen. Mais comme cette rivière serpente beaucoup, et qu'elle embrasse dans ses détours beaucoup de divers districts, notre général ordonna donc à Wodzicki, qui commandait l'armée de la Couronne, de marcher au plus vite vers Bielica, pour s'emparer du passage du Niémen,

sous cette ville; car notre retraite devait se diriger de ce côté-là, et des partis ennemis auraient pu facilement nous barrer ce chemin.

Le général Biélak était un vieillard blanchi sous le harnois, très-peu instruit, quoiqu'il eût assez d'expérience dans la petite guerre et de courage; mais son plus grand défaut était une négligence impardonnable, qui nous causa de grands dommages dans nos opérations. Après la retraite de notre armée, il se plaça avec son corps sur les hauteurs, non loin de Swiezzen; il n'y resta pas longtemps; car le 10 au matin on vit déjà paraître sur les bords de la rivière l'avant-garde de Mélin, qui envoya d'abord mille chevaux la passer à gué sous Stolbce. A peine l'eurent-ils fait, que Biélak descend rapidement les collines avec son corps, laisse le reste dans la plaine, et prenant son régiment de chevaux-légers, charge si vigoureusement les Russes qu'il les culbute et les force, l'épée dans les reins, à repasser le Niémen. Cet avantage rendit nos gens trop confians; ils se débandèrent pour faire des prisonniers, et beaucoup d'entre eux même poursuivirent l'ennemi jusqu'à l'autre bord. Les Russes mirent ceci à profit; ils firent passer plus bas un régiment de carabiniers, qui, chargeant inopinément les nôtres en flanc, les repoussa dans la plaine; la cavalerie qui se trouvait là, voulant les soutenir, fut mise en désordre par les fuyards, culbutée par les carabiniers, et forcée de se retirer. L'ennemi se croyait sûr de la

victoire; plus de quinze cents chevaux vinrent le renforcer, et il n'était pas loin de l'obtenir tout entière. Mais le général Biélak, dans ce moment critique, montra de l'énergie. Il rallie une centaine de chevaux, et prêchant d'exemple se jette avec eux, tête baissée, parmi les Moscovites. Toute la cavalerie et les *Towarzysz* surtout se hâtent de l'imiter; ils se retournent et font une attaque à la turque, avec une telle impétuosité qu'ils obligent l'ennemi à se retirer, le renversent, le taillent en pièces et le poussent jusques dans la rivière et les marais d'alentour, où quantité se noyèrent. Ils auraient poussé plus loin leurs avantages, si les Russes n'eussent mis le temps du combat à profit pour ériger des batteries sur l'autre bord: Elles commencèrent à jouer, et le général Biélak, voyant qn'il était impossible de rien entreprendre contre une force si supérieure, rassembla ses gens et se retira tranquillement, sans qu'on osât le poursuivre. Ce combat, qui dura trois heures, fut le seul où la cavalerie de Lithuanie déploya une intrépidité qu'elle n'eut pas dans tout le reste de la campagne. De part et d'autre, il tomba plus de sept cents hommes; mais la perte des Russes surpassa la nôtre, car nous eumes deux fois l'avantage.

Après le combat, Biélak alla bivouaquer à un demi-mille de Mir; mais, en croyant avoir assez fait, il n'envoya aucune patrouille reconnaître les ennemis; si bien que nous étions dans une

ignorance complète de leur position, et on les croyait tranquillement campés sous Stolbce, dans le moment qu'ils projetaient de nous attaquer.

Le général Mélin, ayant forcé le passage du Niémen, alla encore un mille plus loin, et campa à la même distance de Mir : là, étant parfaitement informé de la confusion qui règnait parmi nous, de l'incapacité de nos généraux, et surtout de la manière vicieuse dont nous nous étions postés, il résolut de nous attaquer dans notre camp, et se proposa de faire une manœuvre comme on en emploie contre les Turcs, c'est-à-dire, d'affaiblir son corps de bataille et d'envoyer quatre cents hommes, partagés en deux corps, nous attaquer par les deux flancs, pendant qu'il engagerait le combat de front. Cette disposition, toute fausse qu'elle était, aurait peut-être atteint son but, si le hasard n'eût voulu que nous fîmes une faute plus grossière encore, en engageant le même jour, sans savoir comment, une bataille que nous perdîmes ; et cette faute nous sauva, car s'il nous eut attaqués dans notre camp vers le soir, comme il l'avait projeté, il ne faut pas douter que la moitié de l'armée n'eût été perdue. Tout cet événement se passa de la manière suivante :

Depuis quelques jours, se trouvait dans notre camp Stanislas Kostka-Potocki, général de l'artillerie de la Couronne, homme plein d'esprit, de talens, le premier en Pologne pour l'éloquence,

mais qui, emporté par trop de zèle et voulant tout forcer par son génie, se mêla d'un métier dans lequel il n'avait pas pu encore acquérir des connaissances assez profondes, et fit par cela des fautes considérables. Ce général, voyant que le principal vice de notre armée était de ne jamais savoir rien au juste des mouvemens des ennemis, crut y remédier en engageant le général Judycki à lui donner un bataillon d'infanterie, quatre cents canons et trois cents chevaux, avec lesquels il voulait aller reconnaître le camp ennemi. Cette démarche était fausse de toutes les manières; car s'aventurant si loin avec un si petit corps, il courait risque d'être écrasé par les forces de l'ennemi, ou de mettre le général dans la nécessité de venir à son secours avec toute l'armée, d'engager une bataille sur un terrain inconnu et sans plan fait, et de courir risque d'être battu comme cela arriva. Potocki partit donc, le 11 de..... au matin, avec sa petite troupe, et, après deux heures de marche, arriva à la vue de la chaîne des vedettes ennemies; il les fit attaquer par des volontaires qui les culbutèrent de même que les gardes avancées, et moyennant cet avantage il poussa jusqu'au camp des Russes. Comme le général Mélin ne s'attendait à rien moins qu'à être attaqué le jour même qu'il croyait nous surprendre, tout dans son armée était dans la plus grande confusion; il eut à peine le temps de se couvrir de sa cavalerie et de former son infanterie

derrière en colonnes pour cacher sa faiblesse. Potocki, enchanté de ce succès momentané, fit une faute encore plus grande; il écrivit un billet à Judycki, lui détaillant le désordre des Russes, et lui disant que c'était le moment, ou jamais, de détruire leur armée : il est vrai que, si toute la nôtre eût pris ce parti d'abord, et qu'elle eût attaqué les Russes dans le même temps que Potocki, il ne faut pas douter que nous n'eussions remporté les plus grands avantages sur un corps affaibli par la défection de quatre mille hommes; mais les circonstances n'étaient plus les mêmes, et avant que Judycki arrivât, Mélin avait eu tout le temps de prendre une position avantageuse : l'effet le prouva, car ayant fait ériger à la hâte quelques batteries, il dirigea sur Potocki une si furieuse canonnade, qu'il fut obligé sur-le-champ de se retirer. Les Russes non contens de ceci forment cinq colonnes et se mettent à le poursuivre; Potocki se retirait au commencement, lentement, faisant souvent volte-face; mais ses gens, se voyant pressés par un grand nombre d'ennemis, commencèrent à doubler le pas, et cela serait dégénéré en fuite s'ils n'avaient vu du secours. En attendant, Judycki, enchanté d'avoir une occasion de battre les Russes à peu de frais, croyant qu'on donnait une bataille comme l'on engageait une escarmouche, se contenta de faire sortir l'armée du camp, et lui ordonna de marcher, en envoyant en avant un bataillon pour soutenir le corps de

Potocki : ce bataillon arriva encore à temps, ils firent conjointement une assez bonne retraite vers le gros de l'armée, et allèrent se placer sur son aile gauche.

Notre général, voyant que les Russes s'approchaient toujours plus, fit ranger l'armée en ordre de bataille, c'est-à-dire en une seule ligne de cavalerie sur les ailes, les flancs non appuyés, sans corps avancé et sans réserve; le terrain non plus n'était pas des plus avantageux; nous avions devant nous une colline à pente douce, derrière un terrain coupé de broussailles; à la gauche une plaine, et à la droite un vallon étroit qui, s'élargissant toujours, se perdait enfin aussi dans la plaine.

Mélin, voyant un front assez considérable, s'arrêta à une certaine distance et fit jouer son artillerie : au troisième coup de canon, toute la cavalerie de l'aile droite et nommément la brigade de Kowno, par une lâcheté inouie, fit volte-face et s'enfuit bride abattue; le premier bataillon de Lithuanie, dont ils assuraient l'aile, étonné de leur déroute, commença à plier, se rompit et imita leur exemple; mais par le soin de ses officiers il fut ramené au combat, et on en forma un flanc qui devait garantir l'aile droite de l'infanterie. Le général russe, voyant le bon effet de son artillerie et la déroute de la cavalerie, se glissa derrière la colline que nous avions devant nous, et avançant son aile gauche qui était terminée par un carré,

il voulut nous déborder, mais il ne le fit pas sans qu'on en sût la raison : outre ceci, il fit braquer quatre vingts pièces de canon qu'il avait partagées en trois batteries, sur le haut de la colline, dont celle du milieu jouait en éventail et les autres en écharpant. C'est alors que se commença une canonnade terrible, telle que les plus vieux de nos soldats n'en avaient point vu de pareille. La cavalerie de l'aile gauche aurait pu nous sauver; car si elle eut attaqué celle de l'aile droite des Russes, on aurait pu parier qu'elle l'aurait culbutée, comme cela se montra après dans un autre combat, et l'ennemi se serait vu forcé de retirer ses batteries pour couvrir son flanc, ce qui aurait donné beau jeu à notre infanterie; mais le peu de conduite du général Biélak et son désordre l'empêchèrent d'agir : il n'avait pas même fait former des escadrons, c'était une chaîne de petits détachemens sans aucune tenue, qui s'étendaient dans la plaine; aussi, après avoir soutenu durant un quart-d'heure le feu de l'ennemi, elle suivit l'exemple de celle de l'aile droite, quoique pas avec tant de précipitation; si bien que notre ligne d'infanterie resta toute seule au milieu du champ de bataille sans aucun soutien. C'est alors que nos soldats donnèrent une preuve de cette intrépidité qui les caractérise dans chaque occasion, où leurs chefs les contiennent dans le devoir; ils soutinrent durant trois quarts-d'heure tout le feu de l'artillerie des ennemis sans pouvoir y riposter :

car nos boulets de trois n'arrivaient pas à la moitié du chemin, et nos braves virent d'un œil tranquille plus de huit cents de leurs compagnons fracassés dans les rangs sans qu'aucun songeât à s'enfuir, ou même tournât la tête. C'est encore un bonheur que notre perte fût si petite, et nous n'en sommes redevables qu'à la maladresse des canonniers russes, et au mauvais calibre de leurs canons. Nos troupes étaient dans cette fâcheuse position, lorsqu'on vit tout-à-coup déployer un corps de Russes qui nous venaient à dos; il fallait prendre un parti : mais le meilleur était même dangereux. Judycki d'ailleurs brave, quant à sa personne, n'en connaissait aucun; heureusement le colonel du génie, Jasinski, lui conseilla de se retirer par le vallon de la droite, et il le fit. Les Russes, voulant pousser leur pointe, courent tout d'une bride vers Mir, espérant pouvoir piller les bagages qui se trouvaient dans cette ville, et s'engorgent maladroitement dans des chemins creux, qui sont entre elle et le château. Le capitaine Tésau qui se trouvait là avec un bataillon, ayant caché son monde, en officier habile, les laissa approcher à la portée du pistolet, et les régala alors d'un feu meurtrier de mitraille et de mousqueterie; cet endroit fut un coupe-gorge pour eux, et on en fit un grand carnage avant qu'ils pussent sortir de ce mauvais pas; le général Biélak qui survint justement alors avec une partie de la cavalerie de l'aile gauche, les attaqua à dos, et serait peut-être parvenu à les

exterminer tous, si la grande armée n'eût commencé à paraître, et il lâcha prise. Le capitaine Tésau mit ce moment à profit, et sortant de son château sans avoir perdu un seul homme, suivit le gros de l'armée, servant d'escorte à la plupart des équipages, dont fort peu tombèrent entre les mains des ennemis. Les fautes de toute espèce contre les premiers principes de la guerre furent si fort prodiguées dans les deux partis, qu'il serait difficile de décider à qui en fit plus. J'ai suffisamment exposé les nôtres : les trois principales que firent les Russes, furent d'avoir affaibli leurs corps de bataille pour en envoyer deux petits nous prendre en flanc à une trop grande distance; secondement d'avoir manqué à jamais la plus belle occasion d'écraser notre infanterie dénuée de tout, qui était restée seule au milieu du champ de bataille, enfin d'avoir perdu mal-à-propos tant de monde sous la ville de Mir : aussi ce combat et la défaite de leurs carabiniers furent cause qu'ils laissèrent à-peu-près quatre cents hommes sur la place, et que nous, quoique vaincus, n'en perdîmes que trois cents.

Après la perte de cette soi-disant bataille, le gros de notre armée, sous les ordres du général Judycki, fit une marche forcée de neuf milles jusqu'à Stolotricze, lieu connu sans cela par la défaite de nos troupes pendant la confédération de Bar; et comme il ne faisait jamais de dispositions détaillées, il se contenta d'ordonner à tous les

corps dispersés de l'armée de se retirer à Grodno, où devait être le rendez-vous général de l'armée, et où se trouvait déjà celle de la Couronne; car n'ayant pu venir à temps pour joindre les troupes de Lithuanie, elle prit le parti de retourner à Grodno, courant autrement risque d'être tout-à-fait coupée par la colonne de Dénissoff. Le général Judycki donc, après avoir donné ses ordres, prit les devants, et passant le Niémen près de Mosty, tout seul arriva à Grodno, sans avoir eu même l'esprit de faire couler à fond les bateaux de passage le long de cette rivière. Quant à l'armée, elle se partagea en deux colonnes principales, sans compter quantité de petites; car chaque régiment allait presque à part, et surtout la cavalerie éparpillée par détachemens de deux ou trois cents hommes, et dont plus de mille désertèrent, ou se retirèrent dans les maisons; et ce serait inutile de dresser la marche-route de tout ce corps. Il suffit de savoir qu'une colonne sous les ordres de Frankouski passât par Zdzienciel, Dereczyn, Zelwa, Wolkowysk, Krynki, etc.; l'autre sous les ordres du général Biélak, après avoir resté quelques jours à Slonim pour y attendre le résultat des attaques du château de Nieswiez, prit à-peu-près le même chemin, tournant seulement à gauche sur Izabelin. Tous ces corps se rassemblèrent, entre le 23 et le 26, sous Grodno, campant derrière le Niémen par pièces et par morceaux, sans se joindre à la ligne de l'armée

de la Couronne, et tournant, comme de coutume, le dos à l'endroit d'où venait l'ennemi. Cette belle retraite de quarante milles, sans avoir disputé un pied de terre à l'ennemi, termina les opérations du général Judicky, qui reçut enfin de la part du Roi son rappel, après avoir par son ineptie, mais d'ailleurs très-innocemment, embrouillé si bien les affaires de la Lithuanie, qu'il leva presque tous les obstacles qui auraient pu empêcher les Russes de faire la conquête subite de cette partie de la Pologne.

Le lieutenant-général Zabiello prit le triste commandement d'une armée peu nombreuse, pleine de zèle à la vérité, mais entourée de tous les inconvéniens possibles qui pouvaient retarder ses opérations.

Le premier emploi qu'il fit de son pouvoir, fut d'arrêter par des lois très-sévères la licence qui s'était glissée dans notre armée, et d'avoir l'œil à la stricte observation du service de camp, ce qui peu-à-peu rétablit l'ordre. Le 26 juin, on fit des feux de joie en l'honneur de la bataille de Ziélence, où les Russes furent complètement battus par le prince Joseph Poniatowski; et le même jour, l'avant-garde de notre armée partit sous les ordres du major Wedelstaedt, pour exécuter les mesures que nous avions prises pour la défense de ce peu de terrain qui nous restait, et dont je ferai mention en son temps.

Mélin qui n'avait pas su saisir mille avantages divers, qu'il aurait pu remporter pendant la ba-

taille de Mir, ne pensa pas non plus à profiter de sa victoire. Il resta un jour sous cette ville, et vint tranquillement occuper le 15 Nowogrodek, où, s'arrêtant plus d'une semaine, il se contenta d'envoyer de gros partis battre la campagne. Un de ces partis, fort de deux cents hommes, poussa jusqu'à Lida; mais, s'arrêtant à peine un quart-d'heure dans cette ville, il s'enfuit à toute bride, sans qu'on en pût deviner la raison.

Le général Fersen, lequel, pendant tous ces combats, en avait été tranquille spectateur à Pluck, se réveilla tout-à-coup de son inaction, crut qu'il était temps d'avoir aussi part à cette guerre; et, se proposant de faire le siége de Nieswiez, il se mit en marche vers cet endroit.

La petite forteresse de Nieswiez, appartenant à la petite maison des Radziwill, est un château formé de bons remparts, flanqué de quatre bastions, entouré d'un large fossé, que contourne un chemin couvert, bien palissadé, et dont un petit ouvrage avancé défend la porte; ces défenses, peu considérables deviennent redoutables par leur position. Tout le château est situé sur une espace de terrain assez étroit, entouré d'un côté par de vastes marais, et de l'autre par un grand étang, et il n'y a qu'une digue étroite, jointe par un pont de pierre, qui y conduit. La ville de Nieswiez assez petite est située à l'endroit le plus étroit de l'étang, et c'est de là qu'on peut élever des batteries avec avantage: soixante pièces de gros calibre,

cinq cents hommes et un immense magasin de munitions de guerre, et surtout de poudre, se trouvaient dedans. Qui n'aurait cru que ce château aurait tenu au moins deux ou trois semaines? Mais notre espoir fut trompé par la trahison du colonel Dederko.

Le général Fersen qui, le 17 au soir, avait déjà fait occuper les faubourgs par ses cosaques, se présenta, le 18 au matin, devant la place, à la tête d'un petit train d'artillerie et de huit mille hommes; à peine l'eut-il fait sommer, qu'il en sortit à deux reprises des officiers subalternes, qui, après avoir eu des pourparlers d'une demi-heure, et ne pouvant apparemment s'arranger sur les points, rentrèrent au château; à la seconde sommation, le gouverneur sortit en personne, et après une conférence d'une demi-heure avec le général ennemi, il rentra consommer ouvertement sa trahison : on en vit d'abord les effets; car trois cents grenadiers moscovites passèrent la digue et le pont de pierre pour enfermer la forteresse; de l'autre côté Dederko empêcha qu'on tirât sur eux. Une demi-heure après, trente chasseurs prirent le même chemin. Un canonnier allemand, impatient de se signaler, tira un coup à cartouche, et en mit quatre par terre; le reste se dispersa. Depuis ce temps, aucun Russe ne passa plus le pont. L'après-midi du même jour, le général Fersen fit rompre les écluses pour dessécher l'étang qui entourait Nieswiez, mais l'eau ne diminua

que d'une aune ; autre circonstance qui aggrava le délit du gouverneur, en augmentant ses moyens de défense. Quelques cosaqnes, ayant voulu rompre une autre écluse, s'approchèrent trop près des remparts, et un officier leur pointa un coup de canon qui fit mordre la poussière à plusieurs, et c'est à quoi se borna toute notre défense. Durant la nuit le général Fersen, qui ne se fiait pas à Dederko, croyant qu'il était difficile d'être si lâche, fit travailler à des batteries dans l'endroit le plus étroit de l'étang; et au matin, dix pièces de canon se trouvèrent prêtes à jouer dans le cimetière de l'église de Nieswiez. Aux premières volées qui en partirent le 19, le gouverneur fit battre la chamade et arbora le pavillon blanc. Les trois cents grenadiers de la veille s'emparèrent d'abord de la porte, et un bataillon vint les soutenir. La garnison fut enfermée dans de grandes salles, où on l'obligea de vider ses gibernes; après quoi, étant descendue dans la place d'armes, elle les déposa. Puis un major russe lut à nos soldats une formule de serment, par lequel ils promettaient de ne plus porter les armes contre l'Impératrice, de toute cette guerre; les officiers firent la même chose, et on laissa aller chacun où il voulut. Malgré ceci, la moitié de ces mêmes soldats, impatiens de se laver de cet affront, vint rejoindre le régiment. Ainsi se rendit ce château, qui était comme la clef de la haute Lithuanie, dans le moment presque qu'on prenait les mesures les plus efficaces pour la

secourir. Le colonel Dederko, qu'aucune honte ne retenait, vint à Grodno faire parade de son infamie. Notre général, dans le premier mouvement de l'indignation publique, se préparait à en faire un exemple pour le reste de l'armée; mais des ordres émanés de la Cour arrêtèrent toute procédure.

Le général Fersen ayant pris Nieswiez s'y arrêta deux jours, puis vint à petites journées à Slonim, qu'il occupa le 25 du même mois; il y passa son temps en bals et en festins, jusqu'à ce qu'il crut devoir agir conjointement avec les autres corps de la Tzarine.

Le projet des Russes était de nous donner des jalousies vers Grodno, tant par le corps de Mélin que par la colonne de Dénissoff, qui venait du côté de Wilna, pendant que Fersen irait droit à Brzesc-Litewski nous couper toute communication avec la capitale, de laquelle nous recevions tous nos secours, et même de s'en emparer, si cela lui réussissait.

Le général Zabiello, informé par ses espions et même par les mouvemens des Russes (qui ne s'éfforçaient pas de les cacher), de leurs intentions, résolut de se servir contre eux de leurs propres armes, en les faisant tomber dans le piége qu'ils nous tendaient. Il envoya donc un petit corps volant à Kamionka du côté de Nowogrodek, qui, s'étendant plus que de coutume, devait faire croire, pendant quelques jours du moins, que

c'était l'avant-garde de l'armée; il laissa un peu de troupes à Grodno afin d'arrêter le premier effort de Dénissoff, pendant qu'il se mit en marche avec le reste de l'armée pour attaquer la colonne de Fersen avant qu'elle pût recevoir du secours, et l'écraser par la supériorité de ses forces. Ce projet était très-bien arrangé; mais dans son exécution les obstacles s'accumulèrent à l'envi les uns des autres, tant à cause de la difficulté des chemins que par le manque presque total de vivres (le Roi n'ayant pas ordonné qu'on formât des magasins); et tout s'étant fait trop tard tourna à notre désavantage.

L'avant-garde donc, comme j'en ai fait mention plus haut, sous les ordres du major Wedelstaedt, partit le 26 de juin du camp de Grodno, passa par Dybourc, Krynki, Bvzoslonica où elle s'arrêta un jour, et arriva le 30 à Wolkouysk. L'armée, partagée en trois colonnes, ne se mit en marche que le 28, et suivit l'avant-garde. Le major Wedelstaedt s'arrêta un jour à Wolkouysk pour y attendre le retour de ses espions : ils lui apprirent que les Russes, déjà instruits de nos desseins, travaillaient jour et nuit à se couvrir de retranchemens à Slonim jusqu'à ce que Mélin vînt les joindre : cette nouvelle ne nous promettait rien de bon; aussi les vit-on bientôt changer de façon d'agir. Le 2 juillet, l'avant-garde s'arrêta à un mille de Zelwa, ville éloignée de six milles de Slonim, et qu'infestaient déjà les cosaques. Le major Wedel-

staedt, réfléchissant qu'il fallait tôt ou tard s'emparer des ponts de cette ville pour faciliter le passage de l'armée, résolut de prévenir l'ennemi: il occupa donc Zelwa le 3, après avoir chassé quelques troupes qui y étaient. Nous apprîmes d'abord là que les Russes avaient déjà abandonné le travail des retranchemens de Slonim, que deux mille hommes se trouvaient à Jesiernica, à quatre milles de Zelwa, et que leurs ingénieurs avaient tracé un grand camp à deux milles sous Deroczyn; car ils présumaient que ce serait de ce côté-là que nous viendrions. Ces mouvemens faisant prévoir un combat, Wedelstaedt envoya plusieurs fois demander du renfort; car notre armée venait très-lentement, et la colonne la plus avancée se trouvait pourtant éloignée de quatre milles. Nous aurions volontiers envoyé des partis reconnaître l'ennemi, mais tous les endroits circonvoisins en étaient si remplis que cela devenait impraticable: on se contenta donc de faire des dispositions de défense.

En deça de la rivière de Zelwa se trouve la ville de ce nom, moitié de bois, moitié de pierre; au milieu de la même s'élève une haute colline qui commande les alentours; sur cette colline furent braqués les deux seuls canons de trois que nous avions: la ville fut occupée par nos troupes, et la digue et trois ponts qui la coupaient, garnis par nos chasseurs; plusieurs gués, à un mille de distance, à notre droite, furent défendus par un

détachement de cavalerie et de chasseurs. Or, comme la ville de Zelwa est entourée du côté d'Izabelin par de hautes collines, on se servit d'une ruse : on y mit des vedettes pour faire accroire que c'étaient des gardes avancées de toute l'armée, (mais cela ne servit de rien, car la proximité des terres de Potocki était cause que toute la contrée fourmillait d'espions vendus aux Moscovites, qui leur rapportaient d'abord le véritable état des choses); au-delà de la rivière se trouvaient une vaste prairie et une longue allée qui, commençant aux digues, se perdait dans la plaine; à sa gauche, à deux mille pas environ, se trouvait un petit bois où était l'ennemi, de même que dans les lieux circonvoisins.

Fersen renforcé par des détachemens du général Melin, et sachant exactemeut l'état de nos troupes, résolut de forcer les gués de la Zelwa et de s'emparer de la ville; il détacha à cet effet de Dereczyn le général Knorring avec quatre mille hommes, qui bivouaquèrent dans les villages voisins.

Le 4 de juillet, les Russes commencèrent leur attaque par envoyer trois cents cosaques surprendre nos digues; mais plusieurs volées de coups de canons les dispersèrent, et nos chasseurs en mirent quelques-uns par terre; deux heures après ils firent la même tentative, mais avec tout aussi peu de fruit. Le major Wedelstaedt, voyant à tout moment sortir du petit bois des essaims nombreux de cosaques, fit passer le gué à une centaine de

Towarzysz pour leur donner la chasse. L'escarmouche fut fort vive; mais les cosaques, poussés vigoureusement, abandonnèrent bientôt le champ de bataille et se retirèrent avec perte sous le bois, où les nôtres ne purent les poursuivre à cause de leur infanterie. Wedelstaedt voyant ceci fit sonner la retraite, et la cavalerie repassa le gué. A peine l'eut-il fait qu'un paysan vint nous dire qu'un corps considérable de Russes, cachés derrière le bois, était sur le point de nous attaquer. Cette nouvelle fit faire des dispositions plus sérieuses; un canon fut placé à la gauche des ponts où était le principal gué, l'autre resta sur la colline; un second gué, à mille pas du premier, fut aussi occupé, et toute la cavalerie, d'ailleurs inutile dans la ville, alla se former sur la plaine derrière, pour couvrir en cas de nécessité la retraite de l'infanterie. Les chasseurs, leur commandant à la tête, occupèrent le pont, et le reste de troupes se plaça à la gauche dans les haies. A peine eûmes-nous fini ceci, qu'on vit défiler l'infanterie Russe hors des bois, et dix pièces de canon placées en batterie la soutinrent de leur feu. La canonnade fut vive, nous leur répondîmes comme nous pûmes; mais la partie était trop inégale pour le faire avec avantage. En attendant, quatre cents chasseurs Russes, croyant emporter les ponts d'emblée, s'avançaient fièrement; mais ils furent reçus par un feu si meurtrier, qu'ils plièrent sur-le-champ: leurs officiers les ramenèrent au combat,

mais ce fut en vain; deux fois encore nous les repoussâmes; à la troisième attaque ils se couchèrent par terre pour attendre l'effet de l'artillerie; ils eurent raison : car nos deux canons ayant été sur le point d'être démontés, le major Eydzeatowicz qui conduisait l'infanterie, résolut de se retirer, il le fit, mais pas à pas; les carabiniers ennemis et les chasseurs voulurent nous poursuivre, cela engagea dans les rues même un combat fort meurtrier; les Russes furent encore repoussés, et notre petite troupe gagna la plaine sans recevoir aucun échec. Pendant ce temps-là le gros de la cavalerie Russe, ayant forcé le gué de la gauche, commençait à s'étendre dans la plaine où le major Wedelstaedt se trouvait déjà avec ses escadrons tout formés. Il ne leur en laissa pas le temps, et vint fondre dessus à bride abattue avec quatre cents chevaux; mais cette cavalerie encore neuve dans les combats, voyant des chasseurs qui la prenaient en flanc, s'arrêta tout court à cinquante pas d'eux, et fit une décharge de ses mousquets, perdant par cela tous les avantages qu'ils auraient pu retirer d'une attaque faite au moment du déploiement. L'ennemi s'étant formé, il ne nous restait que de continuer notre retraite, et c'est ce que nous fîmes sans être poursuivis.

Ce combat, qui dura six heures, fut très-opiniâtre, et nos troupes, quoique écrasées par une artillerie et des troupes quatre fois plus nombreuses, se comportèrent si bien, que les Russes ne

purent remporter d'autres avantages que de nous forcer à la retraite. La perte des deux côtés fut assez considérable, la nôtre approcha de cent hommes; mais les Russes, repoussés plusieurs fois et exposés à découvert sur une prairie à tout notre feu, perdirent de leur propre aveu près de trois cents soldats et cinq officiers.

Le major Wedelstaedt voulut se retirer jusqu'à Izabelin; mais à la moitié du chemin il trouva un renfort considérable, et l'ordre de s'arrêter et d'observer l'ennemi.

Le général Zabiello entendit à peine la canonnade, qu'il ordonna sur-le-champ aux trois colonnes de s'assembler, ce qui arriva encore le même jour; et comme les intentions des Russes étaient inconnues, et qu'ils n'avaient pas encore de connaissances certaines des détails du combat, il pensa à se poster avantageusement devant Izabelin. Il occupa donc plusieurs trouées qui étaient devant lui avec de l'infanterie. Les chasseurs furent jetés dans les bois; on éleva deux batteries sur notre gauche, et la cavalerie fut formée en avant sur une plaine. Après ces dispositions on tint un conseil de guerre, dans lequel il fut résolu d'attaquer les Russes le lendemain. Il était à présumer que toute leur armée n'avait pas passé la Zelwa sur un seul pont, par conséquent nous avions l'avantage du nombre et celui du terrain. L'avant-garde en attendant, fut partagée en deux et postée sur les chemins qui conduisaient de Zel-

wa à Izabelin. Mais il était dit que le malheur nous poursuivrait. Au mauvais temps qui avait déjà continué durant quelques semaines, s'ajouta un orage affreux, accompagné d'une grande pluie qui gâta tellement les chemins et les montagnes de terre glaise qui les bordaient, qu'on les jugea impraticables pour l'artillerie, et la boue nous ôta tout espoir de succès. Les Russes ce jour-là firent quelques tentatives sur les deux postes avancés, pour voir si nous étions sur nos gardes; mais cela ne signifia pas grand'chose, et ils se retirèrent sur-le-champ quand ils virent qu'on leur tenait tête, profitant en même temps de cette occasion pour faire passer toute leur armée et les bagages de l'autre côté de la rivière.

Le 6 juillet, la guerre changea de face; nous fûmes obligés d'abandonner le projet d'attaquer, et de nous contenter de nous en tenir à la défensive. Les deux colonnes de Mélin et de Fersen, étant jointes, formaient un corps de plus de seize mille hommes, pendant que nous n'en avions que onze mille six cents, une artillerie de la moitié moins nombreuse, et d'un calibre si petit que nous n'avions pas même encore des pièces de douze, qui étaient, dès le commencement de la campagne, parties de Varsovie. Le 6 donc, les Russes, partagés en deux colonnes, s'avancèrent sur nous; une colonne vint directement de Zelwa à Izabelin, pendant que l'autre, frisant notre aîle gauche, prenait le chemin de Wolkouysk, pour nous couper

retraite. Le général Zabiello, s'étant aperçu de ces mouvemens de l'armée, jugea à propos de se retirer hors des forêts qui entourent Izabelin; d'ailleurs nous ne pouvions avoir, en cas d'attaque, un terrain plus mauvais, rempli de bois qui nous cachaient les mouvemens de l'ennemi, et ayant derrière nous un défilé très-étroit entre deux marais; la retraite commença donc à huit heures du soir. On ne peut s'imaginer une marche plus affreuse; les troupes avaient de la boue jusqu'aux genoux; un chemin très-étroit, qui conduisait au travers de la forêt, était comblé de chariots renversés, cassés, de chevaux crevés de fatigue; une confusion horrible de bagages entassés les uns sur les autres, et s'embarrassant toujours plus par l'ardeur qu'on avait de les sauver. A cela s'ajoutaient une nuit obscure, orageuse, et les échos redoublés des coups de fusil qu'on entendait tirer de tous côtés. Dans moins d'une demi-heure, toute l'armée fut dans un désordre incroyable; les soldats ne pouvant pas passer tâchaient de se frayer un chemin par le bois. On ne voyait que des files, des pelotons sans chefs, qui bronchaient au travers des broussailles dans le plus grand désordre. Ce fut un bonheur singulier que les Russes, suivant leur coutume, laissèrent échapper la plus belle occasion de détruire la moitié de notre armée et ne nous attaquèrent qu'après coup.

Le 7 au matin, toute l'armée se trouvant hors des forêts d'Izabelin se rassembla comme elle put,

et le général Zabiello prit une position avantageuse sur des hauteurs. A peine l'eut-il fait, que les Russes parurent, forts de quelques escadrons, et voulurent entamer notre arrière-garde, qui marchait encore; mais ils furent reçus vigoureusement. Deux escadrons de Wurtemberg se distinguèrent surtout; ils culbutèrent plus de cinq cents carabiniers, et les repoussèrent jusque dans le bois. Après ce coup, s'étant retirés, l'ennemi revint à la charge; mais il trouva le régiment de Biélak, qui survenait justement et qui les traita plus mal encore que la première fois, leur ôtant toute envie de nous incommoder. Ce combat coûta aux Russes plus de cent cinquante hommes; nous en perdîmes fort peu.

Le général Fersen, plein d'ardeur de se signaler, voulut le même jour encore livrer un combat décisif, et nous attaquer sur les hauteurs sur lesquelles nous étions postés; mais Mélin qui avait le commandement, effrayé de notre défense sous Zelwa et du combat récemment donné, ne voulut jamais y consentir. Cela engagea une dispute fort vive entre les deux généraux, et dégénéra en une mésintelligence ouverte, qui fut cause que dans tout le reste de la campagne cette armée divisée ne fut plus rien.....

Notre général, qui avec plaisir se voyait à la veille d'être attaqué, nous fit tenir sous les armes jusqu'à midi; mais apprenant alors qu'une colonne de Russes, sous Knorring, s'était mise en

marche pour enlever nos bagages qui se trouvaient à Mscibow, il résolut de couvrir cette ville, y arriva le soir, établit son camp, et le lendemain 8, continua sa marche jusqu'à Swislocz.

Nous comptions nous reposer pendant quelque temps dans cette ville; mais des circonstances pressantes en ordonnèrent autrement. Le 9 au soir, Zabiello apprit deux nouvelles importantes; l'une que les Russes venaient d'entrer dans Mscibow que nous avions quitté, et l'autre, que la colonne de Dénissoff qui venait de Wilna, ayant passé Grodno, se trouvait déjà à Krinki à huit milles de nous sur les derrières de l'armée; et que si nous tardions à nous retirer, cela nous engagerait entre deux feux, peut-être même que l'ennemi parviendrait à nous enfermer dans le désert de Jalowka, que nous devions passer dans cette extrémité. En conséquence de ceci, Zabiello prit la résolution de faire une fausse attaque sur Mscibow pour faciliter sa retraite et de gagner au plus vite les bords du Narrew; c'était très-bien vu, mais les circonstances le firent tourner à notre désavantage.

Six escadrons de cavalerie étaient commandés pour faire cette attaque à la pointe du jour, et le général Biélak devait les soutenir avec deux mille hommes, pendant que l'armée se retirait de nuit. Biélak, que l'âge avait rendu indolent, refusa de marcher, et, pendant que l'armée se retirait, resta dans son camp, tranquille spectateur de la défaite de nos gens.

Quant aux six escadrons, tel est le récit de leur combat: se trouvant à la pointe du jour devant Mscibow, ils virent, sur une hauteur qui cache cette ville, un régiment de dragons tout formé; impatiens de se signaler, ils dispersent une centaine de cosaques qui faisaient la première ligne, fondent sur ce régiment, le culbutent, et l'épée dans les reins, le mènent dans Mscibow; mais là, ayant trouvé contre leur attente deux batteries dressées, soutenues d'infanterie, ils furent forcés de rétrograder, et la retraite leur couta cher: cinq cents cuirassiers, sortis d'un village voisin, et tous les cosaques avaient formé deux lignes par lesquelles il fallait se frayer un chemin, pendant que les dragons ralliés les chargeaient directement par derrière, et ne se permettaient pas moins que la ruine totale de nos gens, si quatre escadrons du régiment de Kirkov ne fussent accourus à leur secours, encore à temps, pour couvrir leur retraite jusqu'à Swislocz où ils arrivèrent, n'étant plus poursuivis, avec une perte de deux cents hommes.

Pendant que nos troupes recevaient un échec si considérable, l'armée marchait vers Jalowska; elle n'arriva là que pour se reposer quelques heures; elle continua d'abord, le 10 au soir, sa retraite au travers du désert du même nom. On ne peut s'imaginer ce que nos troupes souffrirent pendant cette marche qui dura vingt-deux heures de suite, durant des chaleurs étouffantes, par des bois sablonneux, où l'on ne trouvait ni une ca-

bane, ni même une goutte d'eau; tout le chemin n'était parsemé que de gens exténués de lassitude dont plusieurs moururent. Nous ne fîmes que nous reposer le 11 et le 12; toute l'armée, ayant passé les ponts de Ploski, se trouva derrière le Narew, fortifiant sa position d'ailleurs très-bonne par quelques redoutes. Zabiello comptait rester dans cet endroit, du moins quelques jours, pour donner le temps à ses gens de se refaire; mais la quantité d'ennemis qui nous entouraient, et qui par leurs colonnes multipliées nous coupaient partout les chemins, ne nous permit pas un long repos.

Le 14 juillet, on vint rapporter au général que des essaims de cosaques venaient insulter nos avant-postes de l'autre côté de la rivière. Il était important de vérifier si c'était vraiment l'armée de Dénisoff qui commençait à paraître, car on la savait déjà à Bialystok, à sept milles de nous. Voilà pourquoi notre général envoya d'abord six cents chevaux soutenus par deux cents chasseurs, autant d'infanterie et du canon, pour tâcher d'entourer les avant-postes des Russes et faire quelques prisonniers. Ce petit corps marcha jusqu'à Woyszki, et s'arrêta à l'entrée d'un bois; nos chasseurs se jetèrent dedans, l'infanterie se plaça sur une hauteur, et la cavalerie s'avança dans la plaine; son commandant voulut faire une feinte et cacha deux cents hommes derrière une hauteur pour attirer les cosaques dans cette embus-

cade; mais rien ne réussit par la lâcheté de notre cavalerie de Lithuanie. Nos Towarzysz, voyant au commencement que les cosaques étaient en petit nombre, les poursuivirent trop vivement; ceux-là s'étant renforcés firent volte-face, et les Towarzysz lâchèrent pied. Les cosaques en les poursuivant donnaient justement dans l'embuscade; mais l'officier qui la commandait, au lieu de leur couper le chemin et de les attaquer, s'enfuit avec toute sa troupe: les cosaques profitant de cet avantage, et soutenus par un escadron de dragons, entourent nos gens qui se forment en cercle. Quatre escadrons de carabiniers, qui jusques-là s'étaient tenus écartés, voyant cet avantage, accoururent au grand trot pour les soutenir: ceci allait devenir trop sérieux, sans deux escadrons de réserve qui vinrent au galop dégager nos gens d'entre les mains des cosaques, et se retirèrent ensemble vers l'aile gauche de l'infanterie. Pendant que ceci se passait, les chasseurs ennemis défilaient au travers du bois pour attaquer les nôtres; ils furent non seulement repoussés, mais serrés si vivement dans le bois même, qu'ils replièrent sur le gros de leurs troupes. Comme le jour baissait, et qu'il eût été imprudent d'engager un plus long combat, tout le détachement rentra au camp avec la perte de dix hommes tués et d'un capitaine de chevau-légers pris. Nous ne retirâmes d'autre fruit de cette expédition que celui de savoir que l'armée de Dénissoff était bien proche. Nous apprîmes

dans la suite que c'étaient quatre mille hommes de cette armée qui s'approchèrent si près de notre camp sans qu'on pût deviner leur but ; car nous étions dans un poste inattaquable du côté d'où ils venaient, et si nous eussions connu leur petit nombre, ils auraient payé bien cher leur audace; mais nos gens étaient trop neufs dans l'art de patrouiller, et de tous les espions que nous envoyâmes de ce côté là, aucun ne revint.

Notre général remarquant par la position de l'ennemi qu'il lui était très-facile de passer le Narew plus haut sous Fykocin, sans qu'il fût en son pouvoir de l'empêcher, et courant par cela même risque d'être coupé du chemin du Bug, fit lever le camp le 13 au matin; et faisant trois milles, arriva le même jour à Bielsk, ville assez considérable, où étaient l'hopital de l'armée, la boulangerie, presque tous les bagages et quatre canons de douze, venus de Varsovie: on nous fit camper derrière la ville. Le lendemain au 16, Zabiello fit de nouvelles dispositions : il détacha quatre bataillons d'infanterie, le régiment de Biélak et la brigade de Kowno avec un train d'artillerie sous les ordres de son cousin Simon Zabiello, afin qu'il allât occuper la ville de Brzesc-Litewski, et prévenir l'intention des Russes de passer là le Bug pour marcher vers Varsovie. Je ferai mention en son temps du combat opiniâtre qui eut lieu sous cette ville, et je reviens à présent au gros de l'armée. Ce corps, fort de huit à neuf mille

hommes, fut obligé par les circonstances à abandonner encore une grande portion de terrain pour établir un plan de défense plus concentré derrière le Bug, et à couvert par les eaux de ce fleuve. Zabiello résolut donc de continuer sa retraite vers cet endroit, le long du grand chemin de Grodno à Varsovie. Le camp fut levé, le 16 au soir, à cause des grandes chaleurs, et l'armée marchant toute la nuit arriva à Pobikry, à quatre milles de Bielsk. Nous ne fîmes que nous y reposer durant quelques heures, et partant de nouveau à l'entrée de la nuit, nous arrivâmes sur les bords du Bug que l'armée passa, campant derrière, le 18 au matin.

Notre position derrière le Bug sous Krzemien n'était pas de loin assez avantageuse pour nous faire espérer de nous y soutenir longtemps; deux choses surtout la rendaient mauvaise : l'une, que du côté de l'ennemi se trouvait une chaîne de coteaux à mille pas de distance de la rivière, qui commandaient les points que nous devions défendre; par conséquent, il nous était impossible d'élever une batterie sans qu'elle ne fût aussitôt démontée; la seconde, que les chaleurs excessives qu'il faisait alors avaient tellement fait baisser les eaux qu'on pouvait presque partout passer le fleuve à gué, ce qui en rendait la défense presque impossible. Notre camp, pour ces raisons, avait été reculé un demi-mille en arrière, et placé sur des collines qui dominaient la plaine, la droite ap-

puyée à un bois, et la gauche assurée par une batterie : notre artillerie alors, assez considérable, était très-bien braquée sur la colline, et nous avions derrière le fleuve quelques postes avancés pour épier les mouvemens des Russes; et un mauvais pont, que nous laissâmes subsister, était défendu par quatre pièces de canons.

Vis-à-vis de ce pont, le long du coteau dont j'ai parlé, s'étendaient le grand village et la ville de Granna; à la gauche du pont, un bois long de plusieurs milles s'étendait jusqu'au rivage même du fleuve. A l'aide de cette forêt, un colonel Russe, escorté de quelques centaines de chevaux, se glissa le 20 jusque sur le coteau et observa tranquillement notre position. On nous en donna avis à temps : un gros détachement fut envoyé à sa poursuite; l'escarmouche s'engagea, et sans la nuit qui survint, les Russes auraient été maltraités; mais pour éviter ceci à l'avenir, notre général fit passer la rivière à la moitié du bataillon des chasseurs : cinquante furent placés dans le cimetière de la ville de Granna; à droite, cent cinquante avec leurs commandans se jetèrent dans ce bois à la gauche; mais, comme l'armée de Dénissoff était fort proche et que nous espérions qu'elle nous attaquerait, notre général fit élever une batterie de huit pièces de canons sur une hauteur, à demi-chemin du pont au camp; comme elle était trop éloignée du dernier, elle ne put se soutenir.

Le 22 environ, deux mille hommes vinrent nous

renforcer. Ce corps faisait partie de celui que le Roi avait tenu à Varsovie dans l'inaction; mais ce prince, voyant que le dénouement de la scène approchait, envoya toutes les troupes nationales renforcer nos corps d'armée, et ne retint auprès de lui que ses gardes et les corps francs qui leur étaient entièrement dévoués.

Le 23, nous apprîmes que les Moscovites avaient détaché le prince Dolgorouki avec trois mille hommes pour passer le Bug, vers notre droite, sous Drohiczyn. Zabiello envoya sur-le-champ l'inspecteur Grabouski avec deux mille hommes pour empêcher ce passage; mais ce général, conduit par de mauvais guides, s'égara dans un bois, ne put faire passer son artillerie, fut forcé de rebrousser chemin, et arriva quand les Russes étaient déjà passés; alors se trouvant trop faible pour les attaquer, il se retira, et ne put pas même revenir à temps pour avoir part au combat que l'ennemi nous livra le 24, et dont il nous menaçait depuis trois jours; car toute leur armée, s'étant approchée jusqu'à un demi-mille du Bug, eut l'audace de vouloir forcer le passage de cette rivière devant sept mille hommes, soutenus par quarante pièces de canons; mais aussi ne furent-ils redevables qu'à un hasard tout particulier du bonheur de n'avoir pas perdu la moitié de leurs soldats.

Le 24 juillet, à cinq heures du matin, les Russes commencèrent leur attaque pour fondre sur

deux cents chevaux placés en piquet derrière Granna, pour soutenir les chasseurs; ceux-ci, selon la coutume de la cavalerie de Lithuanie, lâchèrent pied sans prêter la moindre résistance; les cinquante chasseurs furent abandonnés à leur sort, entourés par les cosaques et taillés en pièces. Enhardis par ce succès, ils courent à bride abattue vers le pont, et sont sur le point de s'en emparer. Pendant ce temps le piquet de chasseurs de la gauche est attaqué par ceux de l'ennemi; mais une décharge faite à propos y porte la confusion, et les force à se retirer: dans le même moment nos gens se virent coupés par les cosaques du côté du pont, qui était leur unique retraite; mais ne perdant pas courage, leur commandant les forme en échelons, se retire de son poste, et va, à pas redoublés, prendre les cosaques par derrière. Ces troupes, peu accoutumées à tenir ferme, s'enfuirent sur-le-champ, quoiqu'elles fussent trois fois plus nombreuses, laissant beaucoup de morts sur le champ de bataille. A peine furent-ils hors de l'atteinte de notre canon, que les chasseurs russes revinrent à l'attaque: les nôtres les repoussèrent encore une fois; nous voulûmes rompre le pont; mais les charpentiers vinrent trop tard, l'ennemi eut le temps d'établir une batterie de douze sur le coteau qui, dominant nos canons, les menaçait de les démonter en peu de temps; il fallut donc se retirer et laisser le pont en entier. La cavalerie alla au corps de bataille, et

les chasseurs se jetèrent dans le bois de la droite. En attendant, l'ennemi, fier de ses succès, vint avec trois bataillons d'infanterie, douze canons, huit escadrons de cavalerie et cinq cents cosaques, passer le pont dans l'intention de forcer notre camp. Les Russes furent obligés de se former sous le feu de la batterie, qui leur tua une infinité de monde; mais y étant parvenus, de même qu'à placer leur artillerie, l'attaque devint plus sérieuse et le feu fort vif. Elle se soutint durant trois quarts-d'heure, avant qu'ils parvinssent à nous déloger; mais beaucoup de chevaux du train ayant été tués, comme aucun secours ne venait, la batterie risquant par conséquent d'être prise, puisqu'il n'y avait que cent cinquante hommes pour la soutenir, l'officier qui commandait, retira tous les canons pour aller joindre le corps d'armée. Les Russes crurent alors aller à une victoire certaine; mais ils furent bientôt détrompés. La cause de notre retard était que l'armée ayant changé la nuit de position, les soldats se deshabillèrent, quand le jour fut venu, une demi-heure avant l'attaque, que l'on ne crut qu'une escarmouche; et avant qu'on eût reconnu la véritable intention des Russes, ils étaient parvenus à faire reculer cette batterie. Le général Zabiello, changeant alors de disposition, fit marcher l'armée à leur rencontre, pendant que quarante pièces de canons nous soutenaient de leur feu. Les Moscovites exposés à cette terrible canonnade, nous voyant venir à eux,

désespérèrent du succès et se retirèrent; mais leur cavalerie de l'aile gauche ayant été repoussée par la nôtre, ils crurent le danger plus grand et voulurent former un carré. Cette manœuvre faite sous notre feu réussit fort mal; ils firent un corps qui ne ressemblait à rien. Dans ce moment nos chasseurs, cachés dans le bois, s'avancent dans la plaine, culbutent les cosaques; ceux-là mettent le désordre dans leur cavalerie, et tous ensemble se jettent sur leur propre infanterie : il en résulte une confusion horrible; tout le corps des Russes ne ressemble plus qu'à une masse informe qui s'enfuit à grande route, après avoir fait prendre les devants à leurs canons. Dans ce moment le général ordonne à la brigade de Potocki, qui était à notre droite, de donner dessus. Ceci allait devenir décisif; mais soit un mal-entendu d'aides-de-camp, ou, comme beaucoup d'officiers le disent, la malveillance du général Wodzicki, qui commandait l'aile droite, cette cavalerie n'arriva qu'après coup, quand les Russes s'étaient déjà retirés. Or, pendant le combat, plus de mille cosaques voulurent entamer notre aile gauche, qui avait formé un crochet; mais ils n'osèrent en approcher, et notre cavalerie, dans sa retraite, fit plusieurs prisonniers. Les Russes, après être sortis de ce mauvais pas, se formèrent sur le coteau et n'entreprirent plus rien. Ils perdirent plus de deux cents hommes, faible perte en comparaison de celle qu'ils auraient faite, si un sort contraire

ne nous eût pour ainsi dire arraché la victoire des mains; la nôtre, outre les cinquante chasseurs, ne surpassa pas vingt hommes.

Nous restâmes sur le champ de bataille jusqu'à neuf heures du soir; mais Zabiello voyant que le grand objet, la défense du Bug, n'était pas rempli, (car le prince Dolgorouky qui avait reçu des renforts, se portait déjà sur notre droite avec quatre-mille hommes, crut qu'il serait mieux de choisir une position plus forte pour s'opposer aux progrès de l'ennemi); nous nous mîmes donc en marche et arrivâmes le lendemain à Wengrow, où nous reçûmes les premières nouvelles de la défection prochaine du Roi.

Ce bruit commença par une trève que Zabiello reçut ordre d'annoncer à Dénissoff; nous le fîmes, mais ne nous fiant pas aux ennemis, nous changeâmes la nuit de position pour nous couvrir de la rivière de Liwa, appuyant notre aile droite à la ville de ce nom. Le 26, Zabiello, au lieu d'une réponse du général Russe sur la publication de la trève qui avait de même que le consentement à la confédération de Targowica, déjà été signée à Varsovie le 23, n'en reçut que la demande qu'il laissât passer ses troupes pour continuer son chemin vers Varsovie, le menaçant d'une attaque en cas de refus.

Notre général ne s'en étonna pas, et prépara tout pour une bataille; les bords de la rivière furent assurés par des batteries, et l'armée rangée en croissant, derrière les flancs bien appuyés,

attendait avec impatience le moment d'être attaquée. Telles étaient nos dispositions, lorsque le général Kossakowski demanda le soir une entrevue au nôtre; là, il lui montra une lettre écrite de la main du Roi, dans laquelle il le priait de tenter l'extrême pour arriver à Varsovie le premier d'août. A cette lettre se joignirent d'abord des ordres émanés de la capitale, qui enjoignaient à notre général de ne plus rien entreprendre contre les Russes. Ce fut un coup mortel pour lui, mais il fallut obéir; nous n'avions des vivres que pour deux jours, et ils ne nous venaient que de Varsovie. Le Roi y était le maître; il pouvait nous affamer sans risque, pendant que l'armée russe, beaucoup plus nombreuse, venait de tourner notre aile droite, et que même l'issue incertaine d'un combat n'était plus une ressource pour nous. Il est des cas où la valeur doit le céder à la raison, et où un courage inutile devient criminel : Zabiello sentit que c'était le sien, et se retira. Nous arrivâmes le 27 à Stanislawou, et attendîmes sous cette ville des nouvelles qui ne pouvaient manquer d'être funestes. C'est durant ces pourparlers de paix que les Moscovites, après l'armistice même conclu, entourèrent pendant la nuit avec une colonne la ville de Sokolow, et y firent deux cents de nos cavaliers prisonniers, qui s'y reposaient tranquillement sur la foi des traités.

Il ne me reste à présent qu'à faire ma mention exacte du combat qui s'est livré sous Brzesc-

Litewski. Simon Zabiello, comme je l'ai marqué plus haut, était parti le 16 de Biélok avec son petit corps d'armée de trois mille hommes environ, il arriva le 19 à Brzesc, et s'occupa d'abord des moyens de mettre cet endroit en état de défense.

La ville de Brzesc, située au-delà du Bug, est assez considérable. Sa figure est d'un ovale coupé, et ses rues, s'étendant en éventail, viennent presque toutes aboutir à un magnifique pont, qui conduit à la petite ville de Thérespol : entre la ville et les faubourgs il y avait un espace rempli de verdure, au milieu duquel se trouvait une ancienne redoute Suédoise, que nous fîmes réparer, et à la droite du pont était un vieux château qu'on répara de même. Deux grands chemins conduisent à Brzesc; du côté d'où venaient les Russes, l'un vient de Wolhynie, et celui de la droite de Wolczyn; pour barrer ces chemins on éleva sur chacun une batterie de six canons, soutenue par un bataillon. Dans la déroute on mit le capitaine Kaminski avec cent dix hommes et deux canons : le château eut une petite garnison, et le reste de l'infanterie sous les ordres du général Frankouski fut rangé en bataille au-delà du camp, pour couvrir en cas de besoin la retraite des batteries, pendant que toute la cavalerie occupait la plaine devant elle.

C'est dans cette position que nous attendîmes les Russes; ils ne tardèrent pas à paraître, et le 23 à la pointe du jour, nos avant-postes furent atta-

qués. L'escarmouche fut assez vive : les cosaques furent repoussés, et notre cavalerie s'étant formée donna vers les carabiniers qu'elle mit en désordre; mais l'infanterie Russe étant survenue, elle se retira : à peine l'eut-elle fait, que l'ennemi forma de nouveau une ligne de cavalerie qui essuya, durant une demi-heure, le feu de nos canons, puis s'étant ouverte, découvrit deux batteries que les Moscovites avaient formées à la hâte. La canonnade alors devint considérable; et l'ennemi s'apprêtait à forcer les nôtres avec des troupes supérieures, car le général Fersen avait six mille hommes; pour éviter un échec, nous retirâmes notre artillerie et commençâmes à défiler vers le pont : l'ennemi croyant que nous prenions la fuite nous fit poursuivre par la cavalerie; elle s'engagea imprudemment dans des rues étroites : les colonels Rzewuski et Morawski mirent ceci à profit, et la reçurent avec un feu croisé à mitraille : rien ne fut plus meurtrier; comme l'ennemi ne pouvait déboucher bien vîte, et qu'il n'osait assaillir nos canons, nous eûmes tout le temps de lui faire une brèche considérable. Après quoi on continua de marcher; ils revinrent une seconde fois à la charge, mais pas de si près; ils furent repoussés : cela ralentit leur ardeur, et nos troupes eurent le temps de gagner le pont. Mais les commandans Russes, voulant absolument avoir quelque avantage décisif, ramenèrent la cavalerie à la charge, après avoir passé les faubourgs; elle

remplit l'espace de verdure entre eux et la ville, où se trouvait le capitaine Kaminski posté dans sa redoute. Cet habile officier avait caché son monde, et les laissant approcher à cinquante pas, leur lâcha premièrement une décharge de mitraille et de mousqueterie, dont l'effet fut terrible, et ne discontinua de faire feu qu'ils ne fussent tout-à-fait repoussés. Saisissant ce moment pour se retirer, il arriva au pont; mais quel fut son étonnement lorsqu'il le trouva déjà rompu par la faute du général Frankouski! Il vit bien que sa perte était certaine; cependant ne perdant pas courage pour cela, il prend la généreuse résolution d'assurer du moins par sa défense la retraite de l'armée, et fait les dispositions suivantes. Il met sa petite troupe sur deux rangs pour occuper un terrain plus vaste, et se place adossé à la rivière sur un espace assez libre, par lequel les Russes devaient passer. Leur cavalerie, voyant sa contenance, se retira, laissant à l'infanterie la tâche d'entamer ce combat dangereux : elle ne tarda pas à venir; les Russes, sortis de plusieurs rues, se précipitèrent sur nos gens; mais loin de les attendre, ils vont à leur rencontre, la bayonnette au bout du fusil : l'ennemi ne soutint pas cette attaque et se retira; le feu seulement continua. Les officiers, honteux de la lâcheté de leurs gens, les ramenèrent au combat; les deux partis se choquent aux bayonnettes, le carnage est affreux; mais les Moscovites attaqués avec une vigueur que rien n'égale,

cèdent et s'enfuient dans le plus grand désordre. Le général lui-même étonné de notre défense, et ne voulant pas attendre l'arrivée du canon, les mène à une troisième attaque ; les deux partis croisent de nouveau, mais l'ennemi n'en retira que la honte d'être repoussé, quoique quatre fois supérieur en nombre. Ils ne pouvaient à la vérité déployer toutes leurs forces, car l'endroit était trop serré et leurs soldats étaient dans une si grande confusion que rien ne put les engager à renouer la partie. Il fallut donc attendre un nouveau bataillon; mais ces troupes nouvelles, dans une quatrième attaque, eurent même sort que les autres, et laissèrent deux officiers sur la place. Nos soldats après cela n'avaient plus une seule cartouche à tirer, quand ils virent l'ennemi marcher à une cinquième attaque qui lui réussit, et il parvint enfin à rompre nos rangs et à faire prisonniers rente soldats couverts de blessures, qui survécurent à leurs braves compagnons.

Le dévouement de ces derniers, pareil aux Spartiates des Thermopyles, inspira tant de terreur aux ennemis que l'infanterie Russe s'arrêta dans la ville sans aller plus loin, quoique le pont qu'on eût pu réparer dans nn moment, leur en eût facilité les moyens. Or, pendant que Fersen s'acharnait à la perte d'une poignée de soldats, dans la ville même, il avait envoyé deux mille chevaux; ils passèrent un gué sur notre gauche, avec ordre de poursuivre nos gens, pour les tenir

en haleine jusqu'à ce qu'il pût survenir avec l'infanterie; mais cette cavalerie ne manqua pas d'aller à une boucherie certaine. D'abord le passage du gué qui se faisait sous le feu de nos canons, leur coûta beaucoup de monde et un major. Ensuite s'étant formés, ils veulent pousser leur pointe et viennent à bride abattue s'enfoncer dans une grande rue qui traverse la ville de Ferespol (espèce de faubourg de Brzesc), comme nous nous y étions attendus. Quatre canons se trouvaient déjà là tout prêts à les recevoir, et les forcèrent à s'en aller plus vîte qu'ils n'étaient venus. Ralliés de nouveau, ils auraient recommencé leur attaque; mais Biélak avec son régiment donna dessus et les culbuta. Pendant cette attaque, notre armée se retirait par une digue, et quatre canons faisaient l'arrière-garde. Les carabiniers Russes, que tant d'attaques inutiles ne pouvaient rallentir, nous poursuivirent sur cette digue, et essuyèrent gratuitement, durant toute une demi-heure, le feu de nos canons. Au milieu de cette digue, se trouvait un pont gâté; toute notre armée le passa heureusement; mais un charriot de munitions l'ayant enfoncé, nos deux derniers canons, avec onze artilleurs, restèrent coupés et à la merci de l'ennemi. Ces braves gens prirent une résolution digne de guerriers qui combattent pour la liberté; loin de se rendre, ils se défendirent aussi longtemps qu'ils eurent des coups à tirer, et empêchant les carabiniers de poursuivre leur chemin,

ils furent enfin les victimes de leur furie ; car il n'y en eut que deux qui se sauvèrent à la nage. Ce fut le dernier combat qui se livra durant cette journée sanglante : l'action dura cinq heures consécutives avec un acharnement dont on n'a point d'idée. Nous y perdîmes plus de trois cents hommes ; mais les Russes payèrent de près de mille morts et blessés l'avantage de nous avoir, avec deux fois plus de monde, forcés d'abandonner la ville de Brzesc.

Simon Zabiello fit encore le même jour trois milles, et le 26 de juillet vint camper sous la petite ville de Minsk à six milles de Varsovie, où il résolut d'attendre les ordres ultérieurs du Roi.

Ce fut dans les camps de Stanislawou et de Minsk, que l'armée apprit la nouvelle de la trève conclue, et que l'acte de la réconfédération, ou plutôt l'opprobre de la nation, venait d'être signé par le Roi.

On ne peut se figurer l'effet que produisit sur nos soldats la défense de se mesurer avec des ennemis abhorrés, eux qui, quelques jours auparavant, n'attendaient sous Liwa que le moment de les combattre et de les exterminer au prix de tout leur sang. La confusion qui régnait chez nous, n'était qu'une faible image de l'agitation des esprits : on venait, on se parlait, on se demandait quel serait le résultat de cette paix honteuse; et quelque funestes que fussent nos conjectures, les gens les plus sensés présumaient que la réalité les

surpasserait de beaucoup. Rien ne fut comparable au désespoir de ces citoyens armés, lorsque l'ordre leur vint le 28 de se séparer et de retourner dans leurs garnisons; c'est alors que leur malheur devenait certain; on s'était flatté que les corps de troupes resteraient assemblés jusqu'à ce que divers points d'acommodemens, sur lesquels on n'était pas d'accord, fussent décidés; mais cette illusion se dissipa, et l'on ne vit autre chose sinon qu'il fallait se soumettre aux ordres émanés d'un prince qui avait méthodiquement calculé combien de sang devait se répandre, pour que les citoyens ne pussent être détrompés avant coup, et les ennemis arrêtés dans leur essor au-delà du terme prescrit par l'assujétissement de la Pologne. Mais l'idée la plus cruelle était sans doute de paraître devant le tribunal de ses propres concitoyens, qui avaient à nous demander compte de leurs biens, de leur vie, confiés à notre courage, et d'être les témoins de tous les excès qu'un vainqueur insolent viendrait commettre à nos yeux, dans nos propres foyers, sans oser l'en punir. Ces tristes pensées peignaient un sombre désespoir sur chaque visage. Chacun se serait cru soulagé par quelques résolutions violentes; il ne fallait qu'un mot pour les engager à affronter encore le trépas, et le premier chef qui se serait présenté aurait été aveuglément suivi.

Le corps d'officiers, qui durant cette campagne avait donné des preuves de sa valeur et de son

patriotisme, ne le démentit pas alors; ils s'assemblent chez le général, et à son instar envoient tous leur démission au Roi. Il ne resta dans le régiment que ces citoyens bornés qui, fidèles automates du parti qui les guide, tremblent d'avoir un sentiment décisif, et ceux que le manque absolu de fortune livrait sans défense à leurs oppresseurs.

Le 29 juillet, toute l'armée se sépara.

Voilà l'exposé fidèle d'erreurs et d'infortunes plutôt que de combats; mais ce temps si court a suffi pour envahir un pays aussi vaste que la Pologne, et pour forcer une nation guerrière à se courber sous le joug d'une femme détestable, qui, à force de forfaits, ôta à la calomnie même l'espoir de la noircir, et sous une nation barbare qui parvint à nous conquérir sans pouvoir nous vaincre.

Un lecteur ordinaire n'y trouvera rien qui l'intéresse; point de récits, point de siéges, de batailles, d'actions d'éclat, d'événemens imprévus; il n'y verra qu'une continuité de fautes, d'efforts manqués, une retraite continuelle, dont l'uniformité excite l'ennui. Mais l'homme qui réfléchit, l'observateur éclairé trouvera, dans cette masse d'événemens communs, mille points saillans qui méritent son attention; un peuple renaissant de ses cendres, qui, sans aucune expérience dans les combats réguliers, oublié depuis cent ans, résiste avec avantage à de vieilles bandes que des

guerres continuelles avaient dû aguérir. Il y verra que des forces presque doubles de mercenaires stipendiés auraient échoué devant des recrues d'un an, sans l'ineptie des chefs que la Cour nous donna; sans le manque total de vivres, de munitions, d'artillerie; enfin, sans la trahison cachée d'une Cour irrésolue, qui, sur des avantages incertains, marchanda notre perte.

Cet homme tirera de notre malheur même un augure favorable, et ne doutera pas qu'une nation, qui en beaucoup d'endroits égala le dévouement des Spartiates, chez laquelle, sans compter nombre de gens étonnans, un général intrépide et sage effaça Xénophon dans ses retraites savantes; que cette nation, dis-je, n'enfante un jour dans son sein des Camilles pour la purger des barbares qui l'inondent, et des Trasybules pour la venger de ses tyrans.

DU CAMP DU LIEUTENANT-GÉNÉRAL JUDYCKI,

14 juillet 1792.

Nous avions été attaqués par l'ennemi, entre Swierzen et Mir, le 10 du courant. Notre cavalerie seule, après un combat de quelques heures, dans lequel nous perdîmes une quinzaine d'hommes, et où les Russes en ont laissé jusqu'à cent cinquante sur le carreau, les avait forcés à se retirer. Le général Judycki, voulant profiter de l'occasion, a détaché dans l'instant un bataillon d'infanterie

avec deux pièces de canon et trois cents hommes de cavalerie contre l'ennemi; mais la pluie très-forte a entravé cette expédition.

Le 11, dans l'après-midi, le 5e. bataillon fut détaché avec quatre canons et trois cents hommes de cavalerie, sous le commandement du vice-brigadier Nawrzecki, pour reconnaître l'ennemi. Ce détachement approcha de près le camp des Russes, auprès du village Zaluze, à un mille de Mir. Il se plaça sur une colline, d'où il pouvait parfaitement bien reconnaître l'ennemi; les nôtres trouvèrent qu'il avait déjà levé son camp. Cependant, dès qu'il les aperçut, il commença à les canonner; mais l'artillerie étant mal dirigée, les boulets passèrent au-dessus, et nos pièces de campagne ne purent pas non plus trop nuire à l'ennemi. Ainsi, après cette canonnade, assez infructueuse de part et d'autre, nos gens ayant rempli leur but, qui était de reconnaître les Russes, se retirèrent. Cette retraite, pendant que l'ennemi avançait, a duré tranquillement une demi-heure. Cependant notre armée se rangea en ordre de bataille, avec toute la cavalerie sur les ailes. L'ennemi se déployant aussi se montra, contre notre attente, en nombre beaucoup plus considérable que nos avis antérieurs ne nous en avaient informés. Aussitôt commença une canonnade terrible de pièces de douze et de six livres du côté de l'ennemi, tandis que nous ne tirions que des pièces de trois. L'ennemi néanmoins ne s'approcha point de nous, mais il

nous atteignait de loin avec ses boulets et ses grenades. Cette canonnade a duré plus d'une heure. Dans ce temps, la première ligne de notre cavalerie sur les ailes se débanda; les grenades furent la cause de cette déroute. N'ayant pas été aperçues en tombant, elles vinrent crever précisément derrière cette ligne; ce qui fit croire à cette partie de nos troupes qu'elles avaient l'ennemi à dos. Le premier et le deuxième bataillons en furent de même consternés, mais l'exemple des officiers les ramena à leur devoir. Ainsi notre infanterie a soutenu ce feu des plus vifs avec la plus grande fermeté, ayant à sa tête le général-major Frankowski et les chefs Grabowski et Niesiolowski, qui avec les autres officiers et subalternes montrèrent la valeur et la bravoure la plus distinguée. La canonnade cessa tout d'un coup; et l'ennemi fit mine de se retirer. En effet, il disparut; mais bientôt il se trouva sur notre flanc, formé en carré oblong, ayant la cavalerie sur l'un de ses flancs. Ici, sans la maladresse de son artillerie, qui nous ajustait très-mal, nous aurions essuyé la plus grande perte. Dans cette position, nous commençâmes notre retraite en très-bon ordre; mais nous aperçumes de nouveau l'ennemi de côté, derrière et en deux autres endroits différens. Ainsi entourés nous ne perdîmes pas la présence d'esprit, et nous nous défendîmes parfaitement bien. Nous aperçûmes les cosaques et les dragons ennemis, sortant d'un bois, qui tombèrent sur notre cavalerie. Peu après,

les dragons fondirent sur notre infanterie, qui était déjà séparée de la cavalerie; mais notre feu du canon, aussi vif que bien ajusté, les repoussa avec une très-grande perte. Dans cette attaque, un colonel de carabiniers Moscovites est resté sur la place. Cependant notre colonne gagnant le grand chemin de Nierwiez, l'ennemi se jeta en foule et en désordre sur la ville, où il était attiré par le désir du pillage. Les cosaques étaient déjà sur les digues; mais deux cent cinquante hommes du deuxième bataillon du 8e régiment, qui étaient postés avec du canon sur les remparts du château pour couvrir notre retraite, firent un feu qui tua tout ce qui se présentait sur la digue, et obligea l'ennemi, à plusieurs reprises, de se retirer avec perte. Dans cet intervalle, toute notre armée s'étant rétirée en très-bon ordre, et traversant la ville, marcha toute la nuit; et ayant enfin passé la rivière d'Usza, elle abattit le pont après elle. De cet endroit, notre général se proposait de faire diverses dispositions. Dans toute cette affaire nous n'avons perdu qu'environ soixante hommes, tandis que l'ennemi en a perdu quatre cents. Nos bagages nous rejoignirent aussi bientôt en très-bon ordre.

Lettre écrite de Paris par Sulkowski a l'une de ses tantes.

2 mai 1793.

MA CHÈRE TANTE,

Comme je n'ai pas reçu la moindre nouvelle de votre part, je crois qu'aucune de mes lettres ne vous est parvenue; voilà pourquoi je compte dans celle-ci vous faire un petit résumé de ma vie, car je crois du moins que tôt ou tard elle vous parviendra; le porteur de la même ira absolument à Varsovie.

Depuis trois mois que je suis en France, je n'ai encore pu obtenir du service, mais cela n'est pas étonnant; l'ineptie du ministre Pache au commencement, le départ de Descorches sur lequel je comptais beaucoup, les dispositions singulières du ministre Beurnonville qui ne voulait pas que l'armée fût remplie de vrais patriotes, mais seulement de gens dévoués à Dumouriez, ont été au commencement la raison qu'on a refusé mes offres, en outre que la trahison d'un de mes compatriotes M. Mizerguski, qui, corrompu par les promesses de Dumouriez, a voulu livrer Lille aux Autrichiens, et l'insuffisance de Tuski qu'on avait fait colonel par des raisons secrettes, ont jeté un préjugé un peu défavorable sur les Polonais; mais ce préjugé s'efface déjà, et les Français distinguent dans peu de temps ceux qui sont sincère-

ment attachés non à quelque individu ou club particulier, mais à la cause de la liberté: je suis donc sur le point d'être placé; mais comme je n'en puis pas répondre en cas que cela ne soit pas, je m'en irais courir le monde et contenter ma passion de voyager qui, seulement en moi, contrebalance celle du militaire. Mais pour la Pologne, je lui dis adieu surtout après le partage. D'ailleurs ma propre sûreté l'exige; car, vu ma façon de penser, je n'y serais pas longtemps sans aller visiter la Sibérie ou Spendau; mais ne doutez pas qu'à la moindre occasion où la patrie pourrait avoir besoin de mon bras, je n'accourusse du bout de notre globe lui offrir mes services. Ma façon d'agir vous aura étonnée un peu peut-être; mais quand vous y réfléchirez, vous trouverez que j'ai raison; vous savez combien peu je fais cas des dons de la fortune, le nécessaire me suffit; la liberté et la gloire militaire sont tout pour moi. Comme je ne pourrais pas jouir de l'une ni acquérir l'autre en Pologne, j'ai fort bien fait de m'en aller sans compter que les circonstances présentes, vu l'impuissance des patriotes, ne m'auraient pu que devenir funestes, et si j'avais été sûr de mon régiment à l'entrée des Russiens dans la Grande-Pologne, ils auraient peut-être, en dépit de tout ordre contraire, trouvé une résistance plus considérable que celle de Bage ou de Posc; j'y aurais soutenu l'honneur des armes polonaises ou creusé mon tombeau.

Comme le sort de cette lettre est d'être décachetée, j'ai mieux aimé la laisser ouverte. Autrichiens, Russes ou Prussiens, tous peuvent la lire, ils n'y verront que le vœu de chaque Polonais, car les traîtres ne se comptent pas

Le porteur de la même se nomme J. Thegezejmoroski, c'est un parfait honnête homme; ce pauvre diable désire depuis longtemps retourner dans sa patrie. Il a servi ici chez nos Polonais et particulièrement chez Sobolenski qui est en Angleterre; ils en ont tous été extrêmement contents, et moi je n'ai eu garde de manquer cette occasion de vous faire avoir de mes nouvelles et en même temps de vous le recommander.

Il ne me reste à présent que de vous supplier de présenter mes hommages à la princesse Alexandre et à la princesse Antoine, qui se sont toujours intéressées à mon sort, et d'être persuadée de la plus vive reconnaissance de celui qui a l'honneur d'être, avec le plus profond respect,

Ma chère tante,

Votre, etc. *Signé* S.

TROIS LETTRES ÉCRITES DE L'ARMÉE D'ITALIE PAR SULKOWSKI A L'UN DE SES AMIS.

CHER AMI,

La campagne passée imposait à l'armée d'Italie des devoirs sévères. La France avait droit d'exiger des succès égaux à ses anciens exploits, et

d'aspirer à des résultats proportionnés à l'augmentation de ses forces. Nos guerriers sentirent le fardeau de leur gloire, et, pour surmonter tous les obstacles, n'eurent recours qu'au désir d'être dignes d'eux-mêmes.

Ces nouveaux faits d'armes que l'on vit s'entasser dans l'espace restreint d'un mois, sont trop variés et trop nombreux pour qu'une seule lettre puisse en contenir le récit; il faut tracer autant de tableaux qu'il y eut de corps séparés et de genres d'ennemis vaincus : il faudra même multiplier les dessins des sites, afin de mieux faire sentir les mouvemens qui s'y opérèrent : je prendrai donc haleine avant de fournir ma carrière ; et je ne compte pour le moment te donner qu'un léger exposé des manœuvres qui nous firent franchir les limites formidables dont la nature contourna les plaines de la Lombardie.

L'Empereur, manquant de combattans, voulut suppléer au nombre par le prestige, et il envoya en Italie le seul de ses généraux, qui au feu de l'âge joignait l'éclat d'une réputation usurpée. Le prince Charles crut que la victoire suivrait le rang; il confondit le local, le moment, les circonstances, l'homme qu'on lui opposait. Il insulta au malheur du vieux Vurmser! Il parla de conquérir! On le joint, et il ne sait pas même se défendre : son armée disséminée recule, fuit et se dissipe comme la poussière que soulèvent nos colonnes dans leur marche victorieuse.

Les renforts que notre armée venait de recevoir, nous mirent à même de travailler sur un plan vaste. Le général en chef multiplia ses divisions et en fit deux armées distinctes. L'une guidée par Joubert eut la tâche de pénétrer dans les gorges du Tyrol, et de barrer aux renforts du Rhin la route qu'ils devaient tenir pour arriver au prince Charles. L'autre se préparait à percer jusqu'au centre de l'Allemagne. Quatre divisions la composaient et concouraient à ce but glorieux. Celle de Masséna, en longeant les montagnes qui ceignent les États Vénitiens, assurait nos communications avec Joubert, et tournait constamment la droite des Impériaux. Les trois autres divisions, marchant par la plaine, se joignaient ou se séparaient selon le besoin.

Le prince Charles n'avait que trente mille hommes pour s'opposer à ces apprêts formidables, et c'est en les dispersant en divers corps qu'il crut pouvoir garder la ligne longue et tortueuse de la *Piave*, et qu'il espéra plus tard disputer avec succès le passage de ce lit immense et sec que creuse le *Tagliamento*.

Le général en chef, vers le 20 ventôse, ordonna à toutes les divisions de se mettre en mouvement. Elles traversèrent en divers sens le *Bassanais* et le *Padouan*. Le prince Charles, ne pouvant deviner le but de ces mouvemens, se crut menacé sur plusieurs points, et surtout du côté de *Trévise*. Son idée favorite était que nous n'en voulions qu'aux

richesses de *Trieste* : comme c'était là le chemin pour parvenir à cette ville commerçante, il se hâta de le barrer. Trompé par cette feinte, il disséminait ses forces pendant que Bonaparte concentrait les siennes. En deux jours, trois de nos divisions se réunirent sous *Covolo* pour y passer la *Piave*.

Il était indispensable néanmoins de sonder les forces que l'ennemi pouvait avoir sur notre gauche, et de rompre sa communication avec le Tyrol. Masséna s'y porta, et le général m'ordonna d'être présent à cette expédition. Nous avions déjà occupé *Feltre*, et le 23, Masséna résolut de déloger le corps de Lusignan qu'on supposait vouloir tenir à *Belluno*, ville considérable, éloignée de sept lieues de *Feltre*; (c'était ce même Lusignan qui nous avait tournés à Rivoli, et que de faux bruits disaient avoir péri dans cette bataille). On se mit en marche avant le jour, et à midi l'on était maître de *Belluno*. Lusignan s'était retiré deux lieues plus loin, et comptait défendre pas à pas la vallée étroite qui conduit à *Cadore*; mais on se garda bien de lui laisser le temps de se reconnaître. A quatre heures du soir, notre avant-garde l'avait joint.

Rien de plus affreux que ce site pour y livrer un combat. Peins-toi deux parois de rochers nus : celui de la gauche, ayant une pente un peu moins rapide vers la *Piave*, forme un coteau rocailleux, sur lequel passe un sentier. L'infanterie ennemie

occupait ce coteau ; à son pied est la *Piave*, dont le lit tortueux s'appuie à l'autre chaîne de rochers. La cavalerie ennemie s'étendait sur cette plaine singulière : pour la culbuter il fallait charger sur des grès mouvans et traverser un dédale de carreaux partiels. On s'y décide néanmoins ! Le chef du 10e. de chasseurs à cheval part avec cent cavaliers, je l'accompagne ; nous nous lançons sur deux escadrons de hussards ; le choc fut vigoureux, les hussards sont culbutés et poussés dans le prolongement des gorges ; un pont les arrête, et ils sont tous tués ou pris. Nous marchons en avant, et à une lieue au-delà de l'infanterie autrichienne nous surprenons, dans le village de *Longaron*, le quartier-général, la caisse, les canons et les bagages de Lusignan. Ce général, du haut des collines se voyant tourné, voulut fuir ; mais le terrain trompa son espoir ; il se vit forcé de descendre vers les bords de la *Piave*, où on le fit prisonnier avec mille hommes de ses troupes et quatre officiers supérieurs ; le reste de son corps que l'on poursuivit le lendemain jusqu'à *Cadore*, s'enfonça dans le Tyrol et y porta l'épouvante.

Cette victoire partielle eut un succès moral auquel on n'avait pas même songé. La route qui passe par *Cadore*, et qui grimpe la fameuse montagne de *Brenner*, tombe perpendiculairement sur la grande route du Tyrol, par laquelle cette province conserve des communications avec les autres Etats de l'Empereur. Si nous nous emparions de ce

point, tout accord même lointain entre l'armée du prince Charles et le corps du Tyrol était détruit : mais l'ennemi ne songea pas que l'on n'enfourne jamais douze mille hommes dans des gorges impraticables à l'artillerie et distantes de trente lieues du grand corps d'armée ; la terreur fit croire aux généraux allemands que c'était réellement notre projet. D'après cette idée, ils employèrent huit bataillons de grenadiers, venus à grand frais du Rhin, à garnir le mont *Brenner*. Cette troupe d'élite qui aurait peut-être été d'un grand secours au prince Charles, fut paralysée, et se morfondait sur ces rochers glacés, pendant que par des succès rapides nous pénétrions dans la Carinthie, en forçant des défilés qui se trouvaient plus bas.

Vers les mêmes époques, les mouvemens du général en chef ne furent pas moins décisifs. Ayant appris que le prince Charles était arrivé la veille à *Conégliano*, et qu'il avait résolu de tenter l'offensive, il se hâta de le prévenir. Le 22, la *Piave* se passa à gué en présence de divers corps de cavalerie impériale, qui escarmouchèrent avec nos chasseurs; mais à l'approche de l'infanterie tout se retira, et ce premier mouvement rétrograde commença en quelque sorte à décider du sort de la campagne.

L'ennemi aurait désiré pouvoir tenir la ligne de la *Lavenza* qui est bien supérieure à celle de la *Piave*; car ce torrent quoique étroit n'est point guéable, et d'un cours plus droit; mais alors il

n'en était plus temps: cela eût exigé des dispositions antérieures. Or, tout le plan du prince Charles étant dérangé, l'impétuosité de notre marche lui ôta même la faculté d'en concevoir un nouveau. Il résolut donc, à tout hasard, de se jeter derrière le *Tagliamento*, et d'y risquer un combat. Ceci leva tous les obstacles que nous aurions pu trouver sur la *Lavenza*; son passage se décida avec une charge de cavalerie qui nous rendit maîtres de la ville de *Sacile* et de ses ponts. Le soir même nous marchâmes à la poursuite des ennemis, et nos avant-postes s'approchèrent du *Tagliamento*, douze heures après que les Autrichiens l'eurent passé.

Me doutant que l'ouverture de la campagne serait signalée par quelque affaire décisive, je profitai de l'occasion d'aller porter au général la nouvelle de l'issue du combat de *Longaron*, pour le joindre à *Pardenone* dans la nuit du 25 au 26. Le lendemain à la pointe du jour, l'on partit de là pour reconnaître les positions du prince Charles, et l'attaquer s'il voulait barrer nos progrès.

D'après quelques renseignemens assez peu exacts, l'on crut que les Allemands avaient une partie de leurs forces à *St.-Vito*, ce qui fit que la division Serrurier, s'étant portée sur la droite, ne rebroussa chemin que tard, pour revenir du côté de *Valsavone*, bourg qui se trouvait au centre de nos positions, précisément là où commença l'attaque: ceci retarda nos mouvemens

de plusieurs heures, et le combat ne fut engagé que par la division Augereau, commandée par Guieux, celle de Bernadotte même étant encore trop en arrière. Cette circonstance aurait pu nous devenir funeste devant un ennemi plus hardi.

Il était difficile de trouver un terrain plus propre à une bataille. Le torrent qu'on nomme *Tagliamento*, s'étend sur un lit de gravier et de mousse qui a près d'une demi-lieue de large; hors les instans de la fonte des neiges, les eaux n'y ont pas deux pieds de profondeur; elles s'écoulent par une dixaine de branches partielles qui serpentent sur cette plaine de cailloux. En deçà et au-delà de ce torrent, règne une plaine large d'une lieue, dont le total n'est qu'une pelouse continue. Les Impériaux qui nous menaçaient de ce genre de local, comme favorable à leurs déploiemens étudiés, ne pouvaient pas en désirer un meilleur; mais, loin de s'en prévaloir, ils ne surent pas même profiter des avantages que le hasard leur offrit.

Leurs postes avancés étaient au-delà du torrent, dans le bourg de *Valvasone*. Notre avant-garde les attaqua et les poursuivit jusques sous leurs batteries. Lorsqu'ils les eurent démasquées, notre cavalerie se retira; alors l'artillerie légère vint à son secours et la canonnade s'engagea. Deux heures de suite, les obus de part et d'autres sillonnèrent ce local découvert; nos pièces se turent à la fin, pour ne pas gâter les munitions sans un but né-

cessaire, et les deux partis s'observèrent encore pendant quatre heures.

L'expérience que les ennemis ont dû acquérir par une continuité de défaites, ne pouvait manquer de leur offrir des données certaines sur notre façon de combattre. Ils devaient savoir que, quand nous nous arrêtons dans une attaque, c'est un signe infaillible que nous ne sommes pas en mesure; car autrement, même à forces inférieures, notre principe constant est de poursuivre vigoureusement le moindre succès. Le prince Charles, après l'échauffourée du matin, nous vit six heures devant lui sans avancer; il devait naturellement supposer que nous attendions des renforts. A cette première considération l'on peut en ajouter une autre. Le prince Charles avait-il des forces suffisantes pour s'opposer au passage de notre armée réunie, ou non? S'il ne les avait pas, il fallait profiter de cet instant pour faire sa retraite; toute attente devenait absurde. Dans le second cas, s'il était en mesure avant nous, pourquoi ne nous attaquait-il pas? C'était alors qu'il fallait payer d'audace; il n'avait à craindre que la résistance que feraient trois têtes de colonnes sans aucune liaison entr'elles; car elles marchaient vers un point différent, et ces colonnes, à l'approche des Impériaux, n'auraient eu pour se déployer que le temps qu'il faut pour parcourir deux mille pas, distance à laquelle, en rase campagne, nous pouvions à peine discerner avec justesse les

mouvemens des ennemis. Mais cette entreprise était trop vaste pour les conceptions du prince Charles, dont on vantait le génie entreprenant; il voulut attendre l'événement, et ne tarda pas à s'en repentir.

Le général en chef, ayant joint ses trois divisions, organisa son attaque ; il forma deux lignes de bataille d'après un système nouveau qui est le perfectionnement de celui de Folard; c'est-à-dire, chaque demi-brigade déployait le bataillon du centre, pour présenter une bande de feux, pendant que les deux autres bataillons rangés sur l'ordre profond flanquaient les ailes, et présentaient des masses épaisses que la cavalerie ennemie n'osait entamer. En avant de l'infanterie était l'artillerie, et notre cavalerie ployée en colonnes remplissait les intervalles. Rien de plus imposant que l'ensemble de toutes ces légions indomptables qui marchaient à la victoire, au travers du sifflement varié des boulets, des obus et des biscayens. L'ennemi n'attendait point leur approche; avant que notre plomb ait pu l'atteindre, il se reploya et commença sa retraite.

Je me hâtai de joindre l'avant-garde du général Bernadotte qui les poursuivait; il y eut deux charges de cavalerie; un fossé empêcha qu'elles ne fussent décisives, et l'ennemi toujours talonné effectua sa retraite.

Vers notre gauche, le combat fut plus vif. Le prince Charles s'y trouvait; il voulait défendre le

village de *Gradizza*, il eut même un succès momentané sur nos tirailleurs; mais la contenance des grenadiers l'arrêta. Peu après on le tourna; alors, sans s'obstiner à une défense inutile, il abandonna le village et se retira à la faveur de la nuit. Les ténèbres, peut-être même des dispositions générales empêchèrent qu'on ne poursuivît les Impériaux avec notre ardeur accoutumée. Le but du général en chef était rempli; il aspira ce jour beaucoup moins à des avantages brillans qu'à la certitude d'en obtenir.

Cette affaire qui ne coûta au prince Charles que quelques canons et cinq cents hommes, lui fut funeste quant à l'opinion: il y flétrit sa gloire; plus tard il perdit son armée. Dès-lors le seul parti sage qu'il eut à prendre aurait été de couvrir l'Allemagne sans songer à l'Italie. Son infériorité était manifeste par l'événement; il n'avait dans un temps si restreint point de secours à attendre, et les lits secs de la *Torre* et de l'*Isouzo* ne lui offraient aucune ligne de défense. Tout autre à sa place eût marché par les chemins les plus courts vers les défilés de la Carinthie, et se serait rapproché de ses secours; mais par un rafinement sur la tactique, on lui vit faire tout l'opposé.

Le principe que le prince Charles suivait dans cette occasion étant faux, ses résultats ne purent manquer d'être malheureux. Il s'était imbu, je le répète, de l'idée que nous n'en voulions qu'à *Trieste*, et que le général en chef n'oserait percer

en Allemagne avant d'être sûr que le Rhin était passé. D'après ceci, il voulait nous tendre un piége, feindre de s'opposer à notre marche sur *Trieste*, mais réellement se retirer dans le camp retranché de *Gorice*, qui reste sur notre gauche, et nous attaquer de ce même côté, lorsque nous serions enfournés entre la mer et les montagnes qui bordent le golfe d'Istrie. Ce piége était trop grossier pour notre général; il le devina, et le fit tourner au profit de la chose : car les Impériaux, dans l'espoir d'entamer notre gauche, reculèrent trop leur droite, et laissèrent à découvert par cette manœuvre imprudente les défilés par lesquels on les tourna.

Le 28, nous marchâmes sur *Palma-Nova*, forteresse Vénitienne que nous trouvâmes évacuée : c'est une faute majeure que firent les Autrichiens en l'abandonnant. Je ne puis concevoir comment ils ont négligé de profiter de cette place qui, avec un peu de travail, est très-susceptible de défense. Ce poste eût toujours entravé nos opérations par les apprêts d'un siége, et diminué nos forces par la nécessité d'y laisser un corps d'observation.

Le même jour, dans le lit du torrent nommé *Torre*, l'on s'escarmoucha avec l'arrière-garde du prince Charles, qui continua de faire sa retraite jusqu'à l'*Isouzo*.

Cette rivière serpente beaucoup; elle dessine outre cela un coude distinct, à l'angle saillant duquel est le fort de *Gradisca*. Les Autrichiens y

avaient fait quelques réparations. Ce fort est excellent pour résister à un coup de main, car son revêtement est de pierres de taille; mais il ne pourrait pas se soutenir six heures contre une attaque régulière ; les coteaux de la rive opposée de l'*Isouzo* plongent toutes ses défenses à deux cents toises de distance : ce n'était absolument qu'un poste fait pour couvrir une retraite, et le prince Charles même ne voulait s'en servir qu'à cet effet; ce qui ôte toute excuse à la maladresse qu'il eut d'y placer quatre mille hommes de l'élite de son armée.

L'*Isouzo*, après avoir dépassé *Gradisca*, continue son cours vers la mer, encaissé dans deux grandes digues. Les Impériaux occupaient ces digues, et avaient des postes avancés qui en défendaient l'approche. Le général en chef, ayant observé du haut d'une montagne cette répartition de leurs forces, fit marcher la division Bernadotte sur *Gradisca;* il ordonna à celle de Guieux de soutenir et couvrir la gauche de la première; et lui-même, se mettant à la tête de celle de Serrurier, longea l'*Isouzo*, et marcha vers le village de *Saint-Pierre*, qui est à une lieue au-dessous de *Gradisca*, pour y forcer le passage.

La cavalerie impériale qui se trouvait en avant de la rivière, fut obligée de la repasser sur-le-champ après une charge assez vive; mais l'infanterie ennemie garnissant la rive opposée, soutenue de canons, il aurait été imprudent de passer la rivière

avant l'arrivée de toute la division. Comme nous approchions, je courus aussitôt vers les digues, et les parcourant sous le feu des ennnemis, je fus en état de rendre un compte exact de sa position au général en chef. Il fit incontinent avancer les grenadiers; ils forcèrent le gué, et les Impériaux se voyant coupés hâtèrent leur retraite, en longeant la crête d'une chaine de collines rocailleuses qui aboutissent à l'*Isouzo*. Toute la division Serrurier suivit les grenadiers, et remontant la rivière sur l'autre bord, marcha vers *Gradisca*, où l'on entendait une fusillade vigoureuse.

Le général Bernadotte, s'étant approché de ce château, tenta d'abord de l'emporter par escalade; mais la porte étant masquée par un ouvrage en terre, il fut impossible de la rompre à coups de canons, et comme l'on s'opiniâtra à cette entreprise, nous y perdîmes beaucoup de monde. Mais cet échec momentané ne tarda pas à être réparé; le fort fut entouré, l'on passa la rivière à gué, et l'on barra une issue secrète que la garnison s'était réservée. A peine les commandans autrichiens s'aperçurent-ils qu'on les avait cernés, qu'ils capitulèrent à la première sommation, ne demandant pour eux et pour les officiers que la permission de se retirer avec leurs équipages; ainsi à dix heures du soir l'on fut maître de la place.

Voici le premier échec que reçut le prince Charles; il ne tarda pas à être suivi d'une infinité d'autres. Le lendemain 30, Bernadotte marcha

sur *Gorice*. Les Impériaux crurent qu'il était inutile de défendre les retranchemens qu'ils y avaient élevés, et les abandonnèrent ainsi que le château, des magasins considérables qu'ils avaient dans la ville, et quinze cents convalescens : on les poursuivit, et une charge de cavalerie leur coûta cinquante hommes.

C'est à *Gorice* que se terminait l'Italie. Il fallait d'autres mesures pour étendre nos conquêtes. L'immense chaîne des Alpes qui sépare l'Italie de l'Allemagne, n'offre que trois débouchés pour y pénétrer. Le chemin le plus court et le plus beau est celui de la Carniole; mais trois rivières considérables le barrent, c'est la *Save*, la *Drave* et le *Muhr*. Le second chemin, partant de *Gorice*, forme avec le premier un angle droit, et, montant perpendiculairement, tombe dans le troisième. Ce troisième chemin est affreux; il dessine, tout le long de l'Italie, le contour des montagnes, et se perche sur leur pente : sur la carte il paraît presque parallèle à la grande route du Tyrol qui traverse en long les Etats de l'Empereur. Des masses de montagnes arides empêchent qu'il n'y ait entre ce chemin et cette route aucune communication.

Les Impériaux, dès leur défaite au *Tagliamento*, pour défendre l'approche de *Trieste*, se rejetèrent vers les issues des deux premiers chemins, en négligeant de couvrir l'entrée de ce troisième dont je viens de faire mention, et qui est barré par le fort de *Gémona*. Ils ne présumèrent jamais que

nous percerions dans leurs États par ce côté-là : d'ailleurs la marche rétrograde de Masséna qu'ils croyaient destiné à attaquer le Tyrol, leur était inconnue. En attendant, Masséna se rapprochait à grands pas du gros de l'armée; il passa le *Tagliamento* le lendemain du combat, trois lieues plus haut, à *Spilimberg*. Là, il nous quitte une seconde fois, marche contre le fort de *Gémona*, l'emporte, force le passage mal gardé de *Periticelle*, et s'avançant rapidement se trouve le sixième jour au débouché du second chemin, qui porte le nom de *Caporetto*.

Le prince Charles, lorsqu'il vit que nous le poursuivions à *Gorice*, au lieu de marcher sur *Trieste*, dès qu'il eut avis de la prise de *Gémona* et des progrès de *Masséna*, sentit sa faute, et s'aperçut d'après l'accord de nos mouvemens que nous en voulions directement à l'Allemagne; il songea alors, quoique après coup, à nous en disputer les avenues : mais ceci même fut une autre faute. La célérité de nos marches ne pouvait pas lui être inconnue; il exposait donc, par le mouvement dont je viens de faire mention, tout un corps à être coupé, pendant que sa meilleure chance n'était point une certitude morale de nous arrêter, mais seulement l'espoir d'arriver à temps pour combattre. Sa vraie manœuvre eût été de passer la *Save* et la *Drave*, et remontant vers la Carinthie par le mont *Lebel*, de rallier toutes ses forces sous *Clagenfurt*, afin de nous opposer une masse qui pût lui faire espérer

d'obtenir quelque succès. Au lieu de ceci, il détache plus de huit mille hommes de son corps d'armée, et les fait marcher par le chemin de *Caporetto*, pendant que lui-même fit le grand tour en poste, espérant accourir à temps avec la réserve placée à *Clagenfurt*, et les huit bataillons de grenadiers venus du Rhin, auxquels enfin il avait donné l'ordre de rejoindre son armée.

Ce chemin de Caporetto, comme je l'ai déjà dit, tombe dans celui qu'avait pris Masséna, et qui se nomme le chemin de la *Poutebe*; à l'endroit où il se rencontre est le bourg de Tarvis. Cette route de Caporetto, qui depuis *Gorice* suit une vallée, est obligée de grimper au Col à six lieues en deça de *Tarvis*. Au sommet de ce Col se trouve le fort de la *Chiusa* dont la position est formidable. Les Autrichiens ne manquèrent pas de l'occuper, et poussant en avant rencontrèrent déjà à *Tarvis* la tête de notre avant-garde, qui étant trop faible fut culbutée. Ceci aurait dû les sauver; mais par un aveuglement inconcevable ils voulurent soutenir les positions en avant de *Tarvis;* et une autre circonstance, occasionée par un mésentendu, les priva du tiers de leurs forces qui restèrent dans la gorge sans déboucher. Au même instant arrive le prince Charles avec un seul bataillon de renfort, le reste n'ayant pu suivre; il se décida sur-le-champ à risquer un combat, et envoya à la *Chiusa* l'ordre de se défendre jusqu'à la dernière extrémité.

On devine facilement quelles durent être nos dispositions, après qu'on a suivi l'ensemble de celles des ennemis. Le général en chef envoya la division Bernadotte suivre les Autrichiens qui étaient allés en Carniole, et marcha au secours de Masséna avec les deux autres divisions de Serrurier et de Guieux, cette dernière-ci en tête. Elles s'enfoncèrent toutes deux, quoique par des routes différentes, dans la gorge de Caporetto, suivant pas à pas les ennemis : cet accord des mouvemens fit que les deux combats de la *Chiusa* et de *Tarvis* se livrèrent le même jour.

La *Chiusa* est un petit fort, bâti en pierres de taille sur une pointe de rochers, entourés par des fondrières horribles. Ce fort tient le sommet du Col, et se trouve au centre d'une échancrure que la nature a faite à cette chaîne de montagnes. A sa gauche, la pente étant plus douce, le talus du rocher laissait un espace où les Autrichiens avaient fait un petit retranchement garni de trois canons. Le fort lui-même en contenait trois autres, et ne joignait au retranchement que par un pont de bois.

Nos troupes commencèrent à gravir le sommet des deux montagnes, et à tirer sur les Impériaux du fort; mais les coups partirent de trop loin pour être meurtriers; d'ailleurs, il fallait y parvenir pour le prendre. Le combat se serait prolongé, si le général Guieux, cédant aux instances du général Verdier, ne se fût décidé à faire donner l'assaut.

On marche : le chemin qui monte ce Col fait beaucoup de détours, ce qui mit longtemps nos troupes à couvert du feu des Autrichiens; mais à la fin il fallait attaquer à découvert un ennemi bardé de palissades, qui nous mitraillait à l'abri de ses parapets. Nos grenadiers ne balancent pas; aux premières roulades de la charge, ils partent comme un essaim, gravissent la montée, se cramponnent aux palissades et entrent dans le retranchement par les embrâsures! Ces mêmes soldats, au milieu de l'élan nécessaire à un coup de vigueur de ce genre, conservent leur sang-froid; ils sentent qu'ils n'ont rien fait tant que le fort existe, et leurs bayonnettes se dirigent contre les canonniers autrichiens : on ne leur promet la vie que sous la condition qu'ils se serviraient de leurs armes contre leurs propres troupes; les canonniers obéissent, et pointent si heureusement les pièces qu'en deux coups la porte qui barrait le pont vole en éclats, et les grenadiers s'élancent dessus. Jusqu'alors aigris par un combat aussi opiniâtre, ils avaient juré de ne faire aucun quartier, les lois de la guerre leur en donnaient le droit, toute autre nation l'eût fait, mais les Français ne songeaient à hâter les instans de leur victoire, que pour la consacrer à l'humanité : par un mouvement spontané et général, à mesure que nos guerriers se précipitent dans le fort, ils serrent dans leurs bras les prisonniers autrichiens, incertains si une fureur légitime n'engagerait leurs camarades

à les immoler; et par ce trait rare les vaincus, au milieu des horreurs d'un assaut, eurent pour garant de leur sureté le sein de leurs vainqueurs!

Le jour étant sur son déclin, Guieux ne crut pas devoir s'avancer davantage dans cette gorge, ce qui fut cause que Masséna qui attaqua les Impériaux à son débouché, eut tout l'honneur de la reddition du corps d'armée qui s'y trouvait enfermé.

Le combat de *Tarvis* ne fut ni moins difficile ni moins sanglant que celui de la *Chiusa*. La gorge en avant de ce bourg, sans être trop resserrée, offre des positions excellentes; l'ennemi en sut profiter : il s'était porté avec avantage sur les sommités des hauteurs qui la ressèrent de droite et de gauche, et le centre qui était plus uni fut barré par deux lignes d'infanterie, soutenues de trois cents dragons; quatre batteries assuraient ces dispositions. Le prince Charles se trouvait à cette affaire; il combattait à pied pour donner plus de confiance aux troupes.

L'avant-garde de Masséna arrive; elle se déploie sous le feu des batteries ennemies qui ne laissaient pas que de faire du ravage. Nos éclaireurs attaquèrent les collines, et le combat s'engagea par les flancs; mais on n'avançait guère, vu la difficulté du terrain. Masséna voyant ceci résolut de percer par le milieu; il déploya la deuxième demi-brigade d'infanterie légère, et la fit marcher en

avant. Cette troupe venait d'arriver tout récemment du Rhin, et brûlait du désir de se montrer égale aux plus anciens guerriers de l'armée d'Italie : elle avança au pas de charge. Les Allemands cette fois-ci les attendent avec une intrépidité qui ne leur est pas ordinaire; sans s'ébranler ils font leur décharge à quarante pas, et plus de cent Français tombent : cette perte augmente leur rage; ils franchissent en un instant ce court espace; les bayonnettes se croisent, et les Allemands fuient : leur seconde ligne, trop proche de la première, est culbutée du choc, et la cavalerie qui devait la soutenir se voit entraînée par la masse des fuyards. Tous les efforts du prince Charles ne purent rallier ses troupes déconcertées; lui même fut abandonné : à pied et sans secours, il ne dut son salut qu'à un dragon qui lui offrit son cheval, dont il se servit pour pousser jusqu'à Villach, ville à neuf heures de chemin du champ de bataille.

Pendant ce temps, Masséna profite de la victoire; il fait entourer l'infanterie qui garnissait les hauteurs, et qui n'avait plus de retraite : elle fut presque toute prise, ainsi que les canons et les bagages; et le même jour un officier alla sommer le reste de cette colonne, qui se reposait dans la gorge, de se rendre; ce qu'elle fit.

Cette affaire qui aux yeux des gens de l'art fera constamment tort aux combinaisons militaires du prince Charles, lui coûta six mille soldats, vingt

bouches à feu et tous ses attirails de guerre. Dès cet instant la *Carinthie*, province qui est la clef des États héréditaires de la maison d'Autriche, fut ouverte à nos armes, et l'on ne pouvait prévoir aucune circonstance dans le nombre des événemens possibles, qui pût nous empêcher d'aller à Vienne; mais il fallait pour cette grande entreprise que Joubert de son côté vînt à bout de détruire l'armée du Tyrol; il fallait qu'il y assurât nos derrières en opérant sa jonction avec la grande armée; et c'est cette expédition terrible, plus difficile, plus hardie encore que la nôtre, qui fera le sujet de ma seconde lettre.

Montébello, le 8 messidor an 5.

CHER AMI,

Je t'ai promis dans ma première lettre un récit de l'expédition de Joubert, et je m'empresse avec d'autant plus de plaisir à tenir parole qu'aucun papier public ne l'a présentée sous son vrai point de vue.

J'aurais désiré pouvoir suivre Joubert, mais mes devoirs me retinrent près du grand corps d'armée: ceci n'empêche pas que je n'aie des notes très-précieuses sur tous les événemens qui eurent lieu dans le Tyrol; d'ailleurs je connais le local, soit pour y avoir fait la guerre, soit pour l'avoir par-

couru dans mes voyages : ceci me facilite les moyens de saisir l'ensemble de tous ces mouvemens, qui m'ont été communiqués par les généraux qui y eurent le plus de part. J'ai recherché outre cela les relations des soldats, ces expressions naïves de l'impression que firent sur eux des obstacles nouveaux et hors de leurs comparaisons ordinaires. C'est leur joie immodérée au sortir de ces défilés redoutables, qui me convainquit de leur difficulté, et la chaleur de leur récit me donna une idée précise des dangers qu'ils avaient surmontés.

On sent bien que pour une entreprise de cette importance, où un corps d'armée s'emboîtait dans les Alpes, où trois divisions se lançaient dans l'Allemagne sans avoir des communications sures avec aucun point de notre ligne, il fallait un homme supérieur pour les diriger; le général en chef sut le choisir!

C'est avec quinze mille hommes que Joubert s'apprêta à forcer des gorges réputées impraticables, qu'il osa projeter de détruire une armée plus nombreuse que la sienne, soutenue par tout un peuple fanatisé. La seule réputation du pays où devait se transporter le théâtre de la guerre, avait effrayé les plus grands capitaines, et l'on y vit échouer en divers temps les efforts des confédérés d'Augspurg, de l'électeur de Bavière et des généraux de Louis XIV.

Comme il serait superflu de décrire toutes les

positions qu'occupaient nos troupes dans le Tyrol, je me bornerai à t'en donner une idée générale.

Le fleuve rapide qu'on nomme l'*Adige*, depuis sa source qui est au centre du Tyrol, semble par fois s'ouvrir un passage au travers des rochers qui le ressèrent; mais plus souvent il coule dans une plaine dont la largeur varie depuis cinq cents toises jusqu'à une lieue. Des deux côtés de cette plaine, règnent constamment des montagnes immenses qui, se partageant en divers rameaux, offrent le débouché de plusieurs vallées.

A deux lieues de *Trente*, un torrent nommé l'*Avis* descend des montagnes, et ouvrant un ravin profond, vient se jeter dans l'*Adige* : ce torrent est une limite naturelle; au lieu d'équorres il s'enchasse dans des coteaux élevés et tortueux : en-deça étaient les positions françaises; les Impériaux occupaient la rive opposée; mais le bourg même de l'*Avis* se trouvant en notre pouvoir, nous pouvions sur notre gauche passer ce torrent sans craindre des obstacles.

L'*Adige*, en remontant son cours, coule sous la parois gauche des montagnes. Les coteaux garnis par les Autrichiens resserraient la plaine et aboutissaient à ce fleuve, près du village de *Saint-Michel*. A peu de distance de là, sur leur pente, était le village de *Faï* fortifié avec soin.

Tout le front des Autrichiens, là où la rampe devenait plus douce, se trouvait hérissé de retran-

chemens. Derrière eux ils avaient une haute montagne nommée *Sainte-Croix*, dont les deux crêtes embrassaient leur ligne comme les pointes d'un compas; la rampe droite de cette montagne venait descendre sur *Faï*, et la rampe gauche, vis-à-vis le village de *Ségousano*, où s'appuyait l'aile droite de nos positions.

Tant que nous avons voulu être sur la défensive dans le *Trentin*, Joubert plaça bien en arrière de l'*Avis* deux divisions vers le débouché de deux grandes vallées qui aboutissaient sur *Trente*; mais lorsqu'il reçut l'ordre d'agir offensivement, ordre qui lui parvint d'abord après le gain de la bataille du *Tagliamento*, il rassembla les trois divisions pour tomber avec plus de vigueur sur les Impériaux. Ceux-ci, de leur côté s'attendaient depuis longtemps à cette attaque. Le vieux général Kerpen avait été envoyé par le prince Charles pour défendre l'*Avis*; il plaça à-peu-près sept mille hommes dans les retranchemens sus-mentionnés; il mit sa seconde ligne sur le haut de la montagne de *Sainte-Croix*, et sa réserve dans le bourg de *Neumarc*, distant de trois lieues de ces positions.

Joubert combina son mouvement de la manière suivante : Il rassembla sur les ailes de sa ligne deux corps très-considérables, ils pouvaient être de quatre à cinq mille hommes chacun ; il en réunit au centre un troisième, bien plus petit, pour faire une fausse attaque. A la droite était Dumas;

Joubert prit la gauche, comme l'endroit le plus difficile.

Deux heures avant le jour, les colonnes se mirent en marche. Celle de Dumas se partagea en deux. La moitié passa l'*Avis* à gué, sous le château de *Ségouzano*, et, sans s'arrêter à attaquer le flanc gauche des ennemis, grimpa le long de la crête de la montagne de Sainte-Croix, afin d'atteindre son sommet. L'autre moitié resta sous *Ségouzano* même, et à la pointe du jour elle escarmoucha avec les postes autrichiens, si bien que ceux-ci, auxquels les ténèbres dérobèrent le mouvement de Dumas, ne s'aperçurent que très-tard qu'on les tournait.

Le centre commença aussi son attaque au jour, et attira toute l'attention des Impériaux vers le village de *Cembra* sur les bords de l'*Avis*. Pendant ce temps-là Joubert avec sa colonne de gauche attaqua la droite de Kerpen; il partagea ses forces en trois masses, sans compter la réserve. Une colonne marcha contre le centre des Autrichiens; la seconde, guidée par Vial, monta par l'autre crête de la montagne de Sainte-Croix, et la troisième se coulait sur sa pente pour tourner le village de Faï, que la réserve tenait en respect. Tout dépendait de la promptitude avec laquelle on gagnerait les retranchemens qui garnissaient le sommet de la grande montagne; car alors la position de l'ennemi était entièrement cernée; mais plusieurs boyaux soutenus de redoutes en défendaient l'approche

et arrêtèrent nos troupes. Joubert qui l'aperçoit se porte à l'avant-garde, se met à la tête des grenadiers, entre le premier dans une redoute : on emporte les autres, et l'affaire se décide.

Les deux principales masses de nos troupes s'étant jointes sur le haut de la montagne de *Sainte-Croix*, la première ligne des Impériaux se trouva enveloppée, et la seconde rompue : ils tâchèrent bien de faire progressivement des mouvemens rétrogrades pour nous arrêter ; mais en affaiblissant leur centre ils ne firent que hâter leur perte, car la colonne qui les tenait en échec prit l'offensive, escalada le coteau après avoir passé l'*Avis*, s'empara du village *Cembra*, et força par ce mouvement le milieu de leur ordre de bataille. Alors, l'armée ennemie, sans point de ralliement, sans réserve, sans issue, tomba en proie au plus affreux désordre ; l'on vit tous ses combattans errer éparpillés sur un espace fort montueux. Nos troupes, hors queques réserves, les poursuivirent de même, et offraient le spectacle d'un combat général, composé de plusieurs milliers de combats particuliers. Près de trois mille Allemands furent couchés sur le carreau, et plus de quatre mille faits prisonniers.

Le seul récit de cette bataille suffit pour prouver combien elle a dû être décisive. Joubert poursuivit la victoire avec une rapidité inconnue même de nos temps, et, profitant de l'épouvante qu'inspire une semblable défaite, conquit une partie du Tyrol.

Le lendemain, à la pointe du jour, l'aide-de-camp de Joubert partit pour s'emparer du pont de *Neumarc*. C'est un pont sous lequel coule l'*Adige*, et qui joignait les positions de Loudon à celles de Kerpen; il était couvert d'un toît, et les ennemis se crurent en sûreté en ôtant les planches de dedans; d'ailleurs deux cents de leurs grenadiers en défendaient l'approche. Les Français arrivent, les amusent par quelques coups de fusils, grimpent tout-à-coup sur le toît, passent le pont en-dessus, plongent les Autrichiens, les chassent et remettent les planches pour frayer un chemin à la cavalerie.

Le général Dumas passe aussitôt ce pont avec cinquante dragons, pour voir s'il ne rencontrerait pas quelques traîneurs.

Or, il faut savoir que Loudon qui se trouvait dans la vallée de *None*, voyant que l'on attaquait Kerpen, quitta toutes ses positions pour venir à son secours. Parvenu à *Neumarc*, il vit le mal sans remède, et se décida à faire retraite sur *Bolzano*, par la rive opposée de l'*Adige*. Un corps de nos troupes, posté depuis longtemps pour observer tous les mouvemens de Loudon, l'avait suivi dans sa marche rétrograde: c'est ce corps que rencontra Dumas, après avoir passé le pont; il s'en servit pour le poursuivre. L'Autrichien, soigneux de conserver ses équipages, prend à la hâte une position avec son arrière-garde. Dumas le charge, le rompt par le centre, prend tous les équipages et fait quinze cents prisonniers.

Notre armée en attendant marchait sur *Bolzano;* elle y arriva le 3, au soir. Les ennemis avaient à peine évacué cette ville. On leur fit encore une centaine de prisonniers, et tous leurs magasins tombèrent en notre pouvoir. Les Impériaux se séparèrent à *Bolzano.* Kerpen, avec les débris de son corps, continua sa retraite sur *Brixen*, par la vallée de l'*Adige*, pendant que Loudon s'enfonçait dans celle de *Méran*, qui débouche également sur *Bolzano* et fait un angle saillant avec la première.

Joubert laissa le général Delmas avec trois mille hommes pour s'opposer à Loudon, et le 4, avant le jour, il continua sa poursuite. Voukasoviche, auquel Kerpen confia son arrière-garde, ayant reçu l'ordre de nous arrêter à tout risque, avait à peine fait quelques dispositions au défilé de *Clausen*, que notre avant-garde commença déjà l'attaque; une célérité aussi étonnante devint le premier principe de nos succès.

Clausen est un bourg bâti en long dans la gorge étroite, au travers de laquelle serpente l'*Adige.* A notre gauche, en y allant, il y avait un cimetière qui couronnait un mamelon fort élevé; cette position terrible était occupée par des Croates. La seule grande rue par laquelle on pouvait pénétrer dans le bourg, fut barrée par la cavalerie ennemie; des maisons bordées de fusilliers la soutenaient; et sur notre droite l'accès du revers de la montagne se trouvait défendu par une nuée

de tirailleurs. Ces obstacles ne firent qu'enflammer des soldats affamés de victoires. Les uns passent l'*Adige* à gué, pour attaquer la montagne; d'autres s'approchent du mamelon; Joubert forme le reste de l'avant-garde en colonne serrée sur la route. Tout-à-coup la cavalerie ennemie paraît et fait reculer nos tirailleurs; notre cavalerie la charge, mais on la repousse. Le général Dumas s'élance alors tout seul au milieu des ennemis, il en terrasse cinq; les dragons reprennent courage, le suivent, culbutent à leur tour la cavalerie autrichienne, et traversent à ses trousses le bourg, malgré les balles qui pleuvent sur eux. L'infanterie par ce trait de vigueur se jette dans la ville, tourne les Impériaux, qui tenaient dans le cimetière et sur la montagne, et fait sept cents prisonniers.

A peine étions-nous maîtres de *Clausen*, que le lendemain, avant le jour, Joubert marcha sur *Brixen*. Kerpen, qui avait absolument perdu la tête, crut assurer sa retraite en fortifiant la grande route; il y plaça toute son artillerie. Et sûrement dans une gorge étroite cela mettait ce point à couvert d'insulte; mais sa défaite n'en devint que plus grande. Joubert, le 6 au matin, fit tourner *Brixen* par les montagnes qui restaient sur notre gauche; et, sans presque livrer de combat, il fit une centaine de prisonniers, prit tous les canons et le reste des bagages. Tout autre se serait peut-être arrêté dans cette seconde capitale du Tyrol; mais Joubert ne

remettait rien au lendemain. Il savait qu'à quatre milles de là il y avait un poste important, et il y marcha. Ce poste est le bourg de *Mulbac*, dont je décrirai plus bas les positions. Ce bourg contenait un bataillon de mille hommes, qui venait d'arriver du Rhin. Kerpen eut la sottise de l'y laisser, croyant que la nuit favoriserait sa retraite, et que durant le jour ce petit corps couvrirait la sienne; mais notre promptitude trompa encore ses combinaisons. Kerpen s'était à peine engagé dans la gorge qui conduit à Inspruck, que notre avantgarde attaquait déjà *Mulbac* : on entoure ce bataillon, et après une fusillade assez vive il mit bas les armes.

C'est à *Mulbac* que se terminèrent nos succès, les ordres de Joubert ne lui permettant pas de les poursuivre. Il n'est pas douteux néanmoins que si le plan adopté par le général en chef l'eût porté à tenter l'envahissement du Tyrol, et surtout de la vallée de l'*In*, on y serait parvenu. Joubert, précédé par l'effroi, aurait occupé avec la même rapidité des gorges mal gardées, détruit les magasins, enlevé les corps partiels qui venaient du Rhin; et après avoir anéanti les moyens que la maison d'Autriche accumulait à l'abri des Alpes, il n'eût trouvé aucun obstacle à occuper une position favorable à ses vues, ou revenir après tout reprendre celles qu'il venait de quitter.

Aussitôt que nous nous arrêtâmes, la scène se rembrunit!... Les troupes réglées de l'Empereur avaient été dispersées; mais les habitans belli-

queux restaient, et n'étaient ni atteints ni vaincus.

On ne vit point les Tyroliens chercher à nous disputer des plaines ou à barrer des gorges; ils cédèrent devant la force irrésistible d'une armée victorieuse; mais ils gagnaient en même temps ces asyles formés par la nature, qu'une agilité rare, fruit de l'éducation, leur permettait seule de gravir. A notre approche tout disparaissait dans les villages; les familles se réfugiaient sur les rochers, et les hommes armés de fusils couvraient leur retraite. Nous trouvâmes n'avoir conquis que la vallée étroite qui entoure *l'Adige*, des maisons désertes et la grande route. La crête des montagnes était toute couverte de Tyroliens; ils formaient une longue ligne depuis *Bolzano* jusqu'à *Mulbac;* leurs vedettes occupaient les pointes des rochers, et des grouppes venaient se ranger le long du chemin, fusillaient les passans, interceptaient les convois, et forçaient chaque détachement à livrer dix combats partiels dans l'espace d'une lieue.

Joubert dès le premier jour sentit le danger de l'exaltation de ces montagnards. Il sut apprécier en eux ce courage indomptable qui leur faisait endurer sur ces rocs neigeux les maux de la saison et de la disette, qui leur faisait braver la vengeance d'un ennemi invincible, devant lequel cinq armées avaient disparu en Italie, qui dans ce moment maîtrisait leurs foyers, mais dont ils ne voulaient pas subir le joug.

Joubert voulait vaincre ce peuple à force de magnanimité, dissiper leur terreur en leur montrant toute la grandeur du peuple français dans les effets de sa loyauté, les convaincre, et non les opprimer. Ses ordres furent donnés en conséquence, et toute son armée pénétrée des mêmes sentimens l'aida avec ardeur.

Joubert défendit de tirer sur aucun habitant, pour leur prouver que ce n'est point aux peuples que nous faisions la guerre. Dès cet instant, ces guerriers si terribles passaient sous le feu des Tyroliens sans leur répondre, sacrifiant une vengeance momentanée à l'avenir du bien public. Fallait-il entreprendre une expédition, l'on suivait les mêmes principes.

Vial s'avance avec deux bataillons pour faire une reconnaissance ; des Tyroliens veulent résister dans une tour, il les cerne et en prend la moitié. Comme le gros de leur troupe était en bataille vis-à-vis de lui, cette occasion lui parut favorable pour leur faire porter des paroles de paix. Il renvoie les prisonniers après leur avoir dit en peu de mots : « Que les Français n'en voulaient ni à la » liberté, ni aux opinions des habitans ; qu'inébranlables dans leur but de terrasser la maison » d'Autriche, ils avaient envahi le Tyrol pour lui » ôter l'appui de ces montagnes ; que quiconque » s'opposerait à leurs efforts, périrait sous leurs » coups ; mais qu'au milieu même des combats les » peuples distingueront le désir qui nous anime

» de travailler à leur bonheur en accélérant la » paix. » Les prisonniers rendent compte de ces paroles; leurs concitoyens les écoutent et semblent douter de la loyauté de nos intentions. Nous continuons d'approcher, les paysans tirent; Vial alors fait mettre aux soldats leurs chapeaux sur leurs bayonnettes, et marche sans faire feu. Les Tyroliens étonnés cessent le leur, et un instant après se retirent et se dispersent. Nos troupes entrent dans leur village; l'on y voit les traces de l'épouvante; tout était abandonné. Malgré ceci, une discipline sévère s'observe; l'on respecte les mêts sur les tables, l'or dans les armoires; la reconnaissance s'achève et nos troupes rentrent dans le camp. Deux jours après, Vial avec une légère escorte retourne dans le village, il y trouve tous les habitans; on l'y reçoit avec les démonstrations d'une joie immodérée, et dès-lors, le long de cette vallée, nos soldats furent regardés comme des frères.

Un trait bien plus saillant encore acheva de réduire ces montagnards. Comme ils n'avaient pas eu les moyens d'emporter des provisions, ils mouraient de faim sur la cîme des rochers. Nos soldats estimèrent jusqu'à leur obstination; le pain étant à discrétion, vu les magasins que nous avions pris, ils en portaient une partie sur la pente des montagnes et descendaient aussitôt. Les Tyroliens alors venaient le prendre et le dévorer ainsi. Plusieurs jours de suite, ils furent redevables

de leur existence à la générosité de leurs ennemis. Ce trait où une multitude de Français républicains eurent part, vaut bien la philantropie isolée d'Henri IV.

On ne tarda pas à voir les effets heureux d'un système de douceur aussi bien suivi ; presque toutes les maisons abandonnées se repeuplèrent; les dangers des convois cessèrent au bout de quelques jours, et même ces paysans qu'une constance irraisonnée retenait sur les montagnes, cessèrent de nous faire du mal ; ils rassuraient par des gestes de paix ceux de nos soldats qui hésitaient à passer sous la portée de leurs fusils. Si les habitans de la vallée que nous occupions eussent eu le temps de faire parvenir aux autres vallées la nouvelle de nos victoires et de notre bienfaisance, cette foule de pères de famille n'eût pas quitté ses foyers pour venir nous combattre ; mais Loudon ne laissa point refroidir en eux l'ardeur qu'excita la certitude de notre invasion, et il organisa en même temps un plan d'attaque sur nos positions avec une célérité qui lui fait honneur, et qui le met au-dessus des autres généraux allemands.

Son plan ne tendait à rien moins qu'à renfermer notre armée dans la vallée de *Brixen*, et pour cet effet il partagea ses forces, soit de troupes régulières, soit de la levée en masse en deux corps, dont l'un devait attaquer *Mulbac*, et l'autre, *Bolzano*, pendant qu'un gros parti de paysans avait la tâche de

détruire deux ponts de bois qui traversent l'*Adige*, et qui, se trouvant sur la grande route de *Clausen* à *Brixen*, auraient rompu toutes nos communications. Ces dispositions d'attaque avaient été précédées par d'autres de défense non moins essentielles. Les deux chemins qui mènent à *Inspruck*, l'un par la vallée de *Méran*, l'autre par celle de *Sterzing*, furent coupés et hérissés d'abbatis. A ce premier on ajouta même un obstacle d'un genre nouveau : comme le chemin passe sur un col, on le mina, et l'explosion une fois faite, il aurait fallu deux décades pour le rendre praticable.

A la suite de ces nombreuses dispositions, le principal espoir de Loudon se dirigea sur la levée en masse ; il ne négligea rien pour la rendre formidable. Des émissaires et des prêtres parcourent les vallées du Tyrol ; ils représentent les Français comme des ennemis implacables, qui violent les propriétés, qui détruisent le culte et assassinent les hommes en état de porter les armes. A ces considérations d'une défense particulière chez un peuple nécessairement crédule à cause de son isolement, l'on ajoute des motifs plus glorieux. Le despotisme fait ses formules ordinaires, la fierté de la maison d'Autriche s'abaisse jusqu'à demander aux Tyroliens leur protection. On leur dit que le salut de l'État dépend d'eux ; que cette fidélité qu'on provoque est consacrée par les siècles et scellée du sang de leurs ancêtres ; et on leur dépeint surtout les époques de leurs annales, où ils

ont vaincu les étrangers qui voulaient les subjuguer. Ce peuple féroce et fier, aiguillonné par l'orgueil, exalté par l'aspect des souffrances, se lève, s'arme, et dans l'espace de sept jours lance sur nous trente mille combattans.

Joubert ne tarda pas à connaître qu'il serait attaqué. Des feux sur les montagnes, des signaux répétés lui annonçaient que le plus grand concert régnait entre ces hordes dont l'avant-garde commençait déjà à paraître. Il avait d'ailleurs reçu des avis certains sur la levée en masse ; mais le dernier indice fut que dans une nuit tous les habitans qui étaient revenus disparurent, frappés de la crainte d'être exposés à la vengeance de leurs concitoyens. Le lendemain les combats commencèrent.

Loudon en quelque sorte précipita ses opérations. Son coup d'essai, le 12 germinal, fut d'assaillir Delmas. Les Impériaux débouchèrent de la vallée de *Méran;* ils tentèrent de repousser notre ligne derrière l'*Adige* : non seulement leurs efforts furent vains, mais Delmas, ayant donné le signal d'attaque, les rompt sur tous les points, leur prend deux canons et leur fait cinq cents prisonniers. Loudon, le lendemain 13, renforcé par six mille paysans et deux mille soldats, recommença l'attaque; le feu fut terrible jusqu'au soir; il ne put pas gagner un pouce de terrain sur les Français; mais aussi de notre côté nous nous trouvâmes trop faibles pour l'assaillir dans ses positions.

Ce jour du 18 était désigné pour un grand coup de main contre Joubert ; et la vallée *de Brixen* ayant été attaquée sur son autre débouché, il faut que je fasse une description du local :

La grande route d'Allemagne présente une base : elle court vers *Prunec*, *Tolbac*, et gagne la *Carinthie*. Sur cette route, à unegran de lieue de *Brixen*, débouche perpendiculairement la vallée de *Sterzing*, au milieu de laquelle passe le chemin qui va à *Inspruck*. Au confluent des deux routes est le bourg de *Mulbac*. Une grande partie de nos troupes était dans la vallée de *Sterzing*, et autour de Mulbac se trouvaient nos réserves et la brigade de Vial.

L'ennemi qui disposait ce jour de douze mille paysans et de cinq mille hommes de troupes réglées, fit le plan suivant : Leurs troupes de ligne devaient nous attaquer de front dans la gorge de *Sterzing*. Trois mille paysans avaient la tâche de descendre par des ravins crus impraticables et d'intercepter sur notre gauche nos communications avec *Brixen*, pendant que neuf mille autres reçurent l'ordre de nous tomber dans notre flanc droit par la pointe que faisaient naturellement les montagnes, là où le chemin d'*Inspruck* joignait celui de *Tolbac;* cette montagne était vis-à-vis de *Mulbac*. Effectivement, s'ils obtenaient quelques succès, la route d'Allemagne était interceptée; les troupes qui se trouvaient dans la vallée de *Sterzing*, coupées, et celles qui combattaient sous

Mulbac n'avaient pour retraite que des rochers inhabités.

L'attaque commença du côté de la vallée de *Sterzing*. Baraguey-d'Hilliers y commandait, et Dumas guidait la cavalerie. Les ennemis firent d'abord reculer nos avant-postes à coups de canon; ils engagèrent après la fusillade : elle fut vive jusqu'à l'instant où nos troupes, revenues de cette espèce de surprise, reçurent une destination fixe. Alors l'on força sur les Autrichiens, qui furent rompus du premier choc; cinq cents restèrent sur le carreau, leur artillerie tomba en notre pouvoir ainsi que quatre cents prisonniers. Dumas les chargea, culbuta les dragons qui voulaient soutenir leur infanterie; il les poursuivit avec ardeur : sans un pont coupé qui l'arrêta, cette colonne eût été détruite.

La victoire se fixait près de nous quand nous combattions contre des mercenaires; mais elle hésita lorsque nous luttâmes avec un peuple qui défendait son indépendance.

Dès le matin, sur le couronnement de cette montagne dont j'ai fait mention, l'on vit paraître des groupes de Tyroliens. Comme ils commençaient à descendre, l'on pointa sur eux deux obusiers pour soutenir nos tirailleurs qui les retinrent un instant; mais ceux-ci se voyant tout-à-coup enveloppés par des nuées de paysans plièrent en désordre. Vial alors crut qu'il était temps d'agir d'une manière vigoureuse; il partagea sa brigade

en deux colonnes, dépassa un village qui était sur le revers de la montagne, et dont les paysans s'étaient emparés. Il forma ses troupes sur un plateau qui le dominait, et les poussant avec une vigueur peu commune les poursuivit jusqu'à un petit bois situé au-dessous du sommet. Là, nos troupes s'arrêtèrent pour prendre haleine. Les Tyroliens profitèrent de ce relâche pour se reconnaître. Un instant après, sans craindre une haie de bayonnettes et traversant nos balles, on les vit déboucher du bois, marcher sur nous, et faire plier nos troupes. Quatre fois on les repoussa dans la plaine, quatre fois ils revinrent à la charge; nos soldats reculent et finissent par fuir.

L'extérieur, mais surtout la rage des Tyroliens inspiraient l'épouvante.. On voyait s'avançer des hommes robustes et agiles; leurs vêtemens étaient sombres, ceints d'une large courroie incrustée en plomb luisant, et leur tête couverte d'un énorme chapeau vert. Ils venaient sur nous au pas redoublé en gardant le plus profond silence; ils combattaient sans jeter un cri, et mouraient sans pousser un soupir. S'ils se retiraient, c'était lentement pour se rallier autour des braves et revenir aussitôt. Une façon de combattre, neuve et bien plus dangereuse que le feu des Autrichiens, étonna nos soldats! On peut les comparer aux légions de César, qui se troublaient à l'aspect hideux des peuples du Hainaut.

Malgré les efforts du général Vial, l'affaire com-

mença à prendre une tournure effrayante. Nos troupes descendent le plateau dans le plus grand désordre, évacuent le village, et se précipitent vers le bourg de *Mulbac*. Heureusement Joubert avait senti l'importance de ce point; il y resta, et lorsqu'il vit le mal, il sut le réparer. Sans mêler les troupes fraîches avec celles dont la fuite aurait pu les ébranler, il fit couler une réserve de carabiniers sur la gauche des assaillans pendant qu'une autre colonne gagnait le village. Les paysans dans leur fureur aveugle ne s'aperçurent que tard du mouvement; mais voyant qu'on les cernait ils s'arrêtèrent. Vial saisit cet instant pour rallier sa brigade qui, honteuse d'avoir lâché pied, retourne au combat avec une nouvelle ardeur. Les Tyroliens, loin de fuir, font face de tous côtés; ils reviennent sur nous! le choc fut affreux! Beaucoup de ces montagnards colletaient nos soldats, détournaient leurs bayonnettes et les atteignaient de leurs massues; d'autres plus forcenés encore, saisissant deux fusils, se roulaient sur le sable, désarmaient leurs adversaires et les exposaient aux coups de leurs compagnons. Mais la fermeté des Français, étayée par l'art, dompta cette valeur sauvage : bientôt l'on marcha sur des morts, et près de mille Tyroliens jonchèrent le champ de bataille; aucun d'eux ne demanda quartier; ils luttaient sur les corps expirans de leurs camarades en se hâtant de les remplacer. On remarqua même que leurs cadavres répandaient une quantité sur-

naturelle de sang; il semblait que la nature l'eût proportionné à l'excès de leur courage. Joubert profita de ce succès; il marcha à ce bois si funeste. Tous ceux qui voulurent le défendre furent exterminés : on pousse les paysans de monts en monts, on les disperse, et ils se perdent par les vallées tortueuses d'où ils étaient sortis.

On croyait le danger fini, vu que le jour approchait de son déclin, lorsque l'on entendit les coups de fusils se répéter du côté de *Brixen*. L'escorte qui conduisait les prisonniers autrichiens faits le matin, fut repoussée pur une partie des Tyroliens portés sur notre gauche. Ceux-ci étaient parvenus à descendre les montagnes en longeant quelques crevasses, et tâchaient de gêner nos communications. Joubert, quoiqu'il fût tard, les fit attaquer. Il prit un bataillon, le forma en colonne et perça jusqu'à *Brixen*. Les paysans étonnés, qui d'ailleurs avaient observé la défaite de ceux de la droite, se retirèrent un peu avant le jour, et le champ de bataille resta de tous côtés à nos troupes victorieuses.

Malgré des avantages aussi éclatans, Joubert sentit que sa position était précaire; chaque jour aguérissait les Tyroliens; ils pouvaient augmenter ou renouveler leurs combattans, puisque l'on attendait encore douze mille hommes que les vallées de *Bregenz* et de *Pludenz* avaient fournis. Un seul revers perdait notre armée renfermée dans des gorges étroites, et les plus grands succès ne

nous servaient alors qu'à prolonger notre séjour dans des positions périlleuses. A ceci s'ajoutait une considération majeure : les deux ponts sur l'*Adige*, dont j'ai fait mention plus haut, n'étaient pas défendables; les paysans qui les protégeaient pouvaient nous en éloigner et les brûler; alors la division de Delmas était perdue : nous ne devons même en quelque sorte son salut qu'à la bienveillance des habitans de ces vallées, qui ne cherchaient plus à nous nuire. La retraite était donc indispensable : tout dépendait d'en choisir le moment et de discerner le point qu'il fallait atteindre.

Un Général ordinaire se serait rejetté sur le *Trentin*, d'autant plus que nos communications étant rompues, l'on ignorait les victoires du Général en chef; mais Joubert avait une trop haute opinion des armées françaises pour en douter; il savait d'ailleurs que rien n'arrête quinze mille Français lancés par l'urgence de s'ouvrir une retraite, et il se décida à percer en Allemagne, d'envahir au lieu d'abandonner.

Ses ordres pour Delmas avaient déjà été expédiés le 13 à midi; il les reçut le soir; il fit allumer une quantité de feux, trompa Loudon qui devait l'attaquer le lendemain, et marchant toute la nuit il arriva à *Brixen* le 14. Ce jour-là les Tyroliens et les Autrichiens, épouvantés du combat de la veille, se tinrent tranquilles sur le sommet de leurs rochers attendant des renforts, et se dispo-

sant lentement à une nouvelle attaque; ils n'eurent plus le loisir de l'exécuter. Joubert, le soir du 14, commença sa retraite; vers les minuit il ne restait plus personne dans le camp, et la journée du 15 était fort avancée que les ennemis n'avaient encore aucun avis de notre marche.

Notreretraite fut belle! nos troupes marchaient par section sur la grande route, en conservant le meilleur ordre. L'épouvante les précédait, et des masses aussi régulières doublaient leur nombre aux yeux des habitans. Joubert pouvait craindre deux obstacles : le corps de Sporke qui l'avait précédé dans ce chemin, et les défilés de *Tolbac* et de *Lientz* où s'étaient concentrés des rassemblemens considérables de paysans; mais l'on n'osa ni le poursuivre ni l'arrêter. Sporke qui devait défendre le Tyrol, fuyait à grandes journées sous prétexte de joindre le Prince Charles; il noya son artillerie, brûla ses munitions et s'enfonça dans les montagnes de *Saltzbourg*, lorsqu'il apprit que le général en chef était maître de la Carinthie. Les habitans des vallées de *Prunec*, de *Tolbac*, de *Lientz*, évitèrent de se présenter en armes sur les rochers, de peur que leurs maisons ne fussent brulées, comme le menaçait Joubert : l'on s'empressa même à nous apporter des vivres et à dénoncer les magasins impériaux. Nous traversâmes sans crainte le passage le plus difficile qui est la descente de défilés de *Lientz*, et cette ville subit le châtiment qu'elle méritait. C'est dans ses

murs qu'un de mes camarades nommé Lavallette, envoyé par le général en chef, pour reconnaître nos communications avec Joubert, manqua d'être assassiné; il se tira pourtant d'affaire quoique avec la perte de trente hommes. Pour les punir on emmena des ôtages à la disposition de Bonaparte. Enfin après dix jours de marche, l'armée du Tyrol rencontra les premiers postes français du corps d'observation de Zajonseck, et c'est là où elle termina ses travaux.

Il est difficile, dans un espace de temps si court, de présenter aux contemporains des résultats aussi extraordinaires ! Nous commençâmes par forcer en six jours trente lieues de défilés, par détruire douze mille soldats qui furent pris, tués ou égarés, et par nous emparer d'une immensité de munitions accumulées à grand frais. Les combats qui eurent lieu après, coûtèrent, soit aux Impériaux, soit aux habitans, quatre mille combattans, et quand il fallut se retirer, nous traversâmes soixante lieues de pays ennemi. Ces faits suffisent pour provoquer l'admiration; mais leur impression devient plus profonde lorsqu'on les considère sous des rapports philosophiques.

Cette expédition présente deux tableaux distincts. L'un fait voir des mercenaires constamment écrasés par l'ascendant qu'avaient pris sur eux les phalanges républicaines; l'autre peint ces mêmes phalanges paraissant redouter les obstacles que leur oppose le courage du peuple Tyrolien.

Je ne m'appesantirai pas sur les moyens abjects dont les Impériaux se servirent pour fanatiser cette nation : son éloge est fait lorsqu'on la voit susceptible d'élan, lorsqu'elle s'arme pour défendre ses propriétés, pour ce sentiment élevé d'être les maîtres chez soi. Il suffira à la gloire des Tyroliens qu'on sache que les essais de leur valeur arrêtèrent un instant le dévouement des Français. Mais la postérité également juste n'apprendra jamais sans stupeur que l'art, la nature, l'essor du fanatisme et le nombre, n'ont servi qu'à multiplier nos victoires et orner nos triomphes.

Milan, le 20 thermidor an 5.

CHER AMI,

Dans mes deux lettres précédentes, je t'ai donné un aperçu des mouvemens compliqués qui nous firent franchir les limites de l'Italie, et je détaillai les obstacles affreux que nous surmontâmes en domptant les habitans des Alpes. Mais l'époque où finit ma seconde lettre empiète en quelque sorte sur les faits qui dérivèrent des succès décrits dans ma première. Quand Joubert partait de *Brixen*, nous touchions avec la grande armée aux frontières de l'Autriche; et lorsqu'il joignit le premier anneau de la chaîne étendue que formait le cor-

don de nos troupes, les palmes de la paix avaient déjà arrêté notre élan victorieux. Il est donc indispensable que je revienne à des dates antérieures pour faire marcher de front les récits de tous ces événemens extraordinaires.

Masséna, après le choc décisif de Tarvis, ne s'en dormit pas au sein de la victoire; et sans laisser le temps au prince Charles de prendre une position le long de la *Drave*, il marcha à sa pousuite Nous arrivâmes le 6 à *Villac*, petite ville assez agréable, que traverse cette même *Drave*, et ce mouvement rapide nous rendit maîtres de la Carinthie.

Cette province peut être considérée comme la clef des états de l'Empereur. Resserrée par le pays Vénitien et la Bavière, elle sépare le reste de l'Autriche du Tyrol, de l'Italie et des provinces Suabes. La Carinthie, quoique fort montueuse, ne l'est pas suffisamment pour présenter des gorges étroites, fermées par des rochers à pic, qui, ôtant l'espoir de les tourner, deviennent réellement alors une barrière formidable. Ce qui la rend importante, c'est qu'on y voit jaillir les sources des trois rivières profondes que traversent horisontalement les états de la maison d'Autriche; mais dès qu'on parvint à *Villac*, ces rivières sont tournées. La *Save* reste déjà en arrière dans les montagnes de *Gorrice*. La *Drave* passe sous *Villac*, et l'on y est également maître des chemins qui tournent les sources de la *Mur*. Aussi le plan du général en

chef, en attaquant la Carinthie plutôt que la Carniole, dérouta les Autrichiens. Ils croyaient que nous prendrions le chemin de la plaine; qu'ils auraient le loisir de se rassembler sur notre gauche et d'attendre que nous fussions gênés sur notre droite, soit par les places de la Hongrie, soit par le courage de ses habitans, pour tenter l'offensive. Mais dès l'instant que nous suivîmes le grand chemin des montagnes qui conduit à Vienne, ces avantages se tournaient contre eux. Les défilés montueux du *Saltzbourg* couvraient notre gauche; nous pouvions même par ces défilés déboucher en Bavière, essayer de tourner l'armée du Rhin, et séparer en deux les principales masses des forces de l'Empereur. D'un autre côté vers notre droite, la partie des Alpes qui sépare la Carinthie de la Carniole, le fameux passage du mont *Libel*, nous faisait un rempart contre les efforts de la Hongrie; et plus loin le cours de la *Mur* qui forme un coude, servait au même objet. Nous n'avions donc à craindre, pour le moment, que les faibles obstacles que nous opposait l'armée du prince Charles. On se servit contre lui de la tactique du fort, on tâcha de le joindre pour l'écraser. Les divisions Masséna, Guieux et Chabot qui commandait celle de Serrurier, marchaient à quelques heures de distance l'une de l'autre, se rassemblaient, s'entrelaçaient selon le besoin, ou se portaient sur les flancs de l'ennemi.

Le général en chef ne tarda pas d'arriver a

Villac; il y apprit les détails de l'entrée de nos troupes dans *Trieste*: elle eut lieu de la manière la plus pacifique.

Cette ville ne méritait, sous aucun rapport militaire, l'importance que l'opinion publique attachait à sa possession. Sa position est intenable du côté de la terre; aussi, excepté un château insignifiant, l'Empereur ne s'est point mis en frais pour la fortifier. Les ouvrages du côté de la mer, quoique couteux, sont faibles, bas, et mal flanqués; ils ne pourraient soutenir deux heures l'effort de quatre vaisseaux embossés. Le prince Charles sentit si bien le danger qu'il y aurait de vouloir tenir *Trieste*, qu'il ordonna de l'évacuer d'abord, après notre passage de l'*Isouzo*.

La division Bernadotte eut ordre de diriger son attention sur ce point ainsi que sur un petit corps d'armée qui s'était retiré dans l'Istrie: outre cela, comme ce général devait suivre tous les mouvemens rétrogrades de l'autre corps d'armée que le prince Charles avait laissé dans la Carniole, il ne tarda pas à occuper *Laubac*, capitale de cette province, que les Autrichiens abandonnèrent sans la moindre défense.

Pendant que ceci se passait sur notre droite, on vint nous donner avis à *Villac* que le prince Charles avait pris position sous *Clagenfurt*, chef-lieu de la Carinthie. Ce général en chef résolut de l'attaquer, et sitôt que Guieux fut à portée de soutenir Masséna, celui-ci reçut ordre de marcher

vers cette ville. Le prince Charles n'osa pas nous attendre ; mais, ne voulant pas se retirer sans combattre, il résolut de risquer une partie de son arrière-garde pour couvrir sa retraite. Quelques milliers d'Allemands soutenus par quatre canons, et deux escadrons de hussards occupèrent deux trouées séparées par une colline boisée. A peine fûmes-nous déployés que notre cavalerie chargea et culbuta la leur. Un instant après, une de ces trouées fut tournée par notre gauche, et tout le corps des Autrichiens se retira en déroute. Comme le jour baissait, l'affaire ne fut pas assez décisive et ne coûta à l'ennemi que trois cents prisonniers. *Clagenfurt* le jour même ouvrit ses portes : cette place n'était pas susceptible de défense ; nous y trouvâmes beaucoup de malades abandonnés et quelques blessés.

Quoique le mal empirât pour les Impériaux qui se voyaient forcés d'évacuer la Carinthie, le prince Charles pouvait encore prendre des mesures utiles, et conserver à une partie de ses troupes une opinion favorable à leur valeur; il devait se retirer à grandes marches, se rapprocher de ses renforts et avoir toujours devant soi le temps nécessaire pour se retrancher, en cas qu'il fallût tenir. Mais une routine destructive de toute idée saine le priva de ces derniers appuis.

L'armée autrichienne du Rhin, par les succès momentanés qu'elle obtint sur la nôtre, s'était acquis une supériorité étonnante dans l'opinion

des Allemands, sur toutes les autres troupes de l'Empereur. Cette supériorité, refluant sur chaque individu, inspirait aux soldats de l'émulation pour la conserver. Si l'on ajoute à ceci que les grenadiers impériaux sont réellement une troupe d'élite, il sera facile de concevoir quelle devait être la présomption de ces grenadiers du Rhin, qui étaient accourus au secours du prince Charles. Ils se croyaient invincibles! Et cet orgueil précieux aurait pu produire sous un autre chef des résultats décisifs : nos troupes même avaient pour eux un sentiment secret d'estime; trop accoutumées à vaincre, elles ne voyaient pas sans étonnement des hommes qui avaient vaincu des Français.

Mais cette réputation dangereuse s'évanouit au premier combat, et en mon particulier je regarde comme le moment le plus heureux de la campagne celui qui me fit contribuer à sa chûte.

L'ennemi nous évita jusque sous *Freisac*, petit bourg à huit lieues de *Clagenfurt;* nous rencontrâmes là leur arrière-garde; elle était soutenue de canons qui maltraitèrent notre cavalerie. Néanmoins leur retraite paraissait être décidée, au point que le général en chef ordonna à Masséna de pousser ce jour même jusque sous *Neumarc*, lorsque tout-à-coup le prince Charles prit le parti de défendre le défilé qui précède ce bourg, et destina ses grenadiers à soutenir notre choc. La position qu'ils occupaient était forte; ils avaient devant eux une petite plaine que leur artillerie

sillonnait en tous sens : cette plaine était barrée par des mamelons qui s'élevaient en amphithéâtres; le centre des grenadiers garnissait ces postes sur deux lignes; leur droite et leur gauche s'appuyaient à d'autres mamelons très-rapides et fort boisés.

Ce qui aurait pu nous devenir funeste, c'est que nous avançâmes trop rapidement depuis *Freisac*, croyant la retraite de l'ennemi absolument certaine; cela fut cause que l'affaire ne s'engagea qu'avec l'avant-garde de Masséna soutenue par deux bouches à feu. Dès les premiers coups de canon, un boulet tua un excellent chef de brigade d'artillerie, nommé Carrère; cela fit impression sur nos troupes; heureusement quelques maisons isolées cachant la tête de nos colonnes, elle ne s'ebranla pas. Envoyé par le général en chef pour me trouver présent au combat, j'arrivai à l'instant où Masséna formait deux petites colonnes de grenadiers et envoyait des tirailleurs sur la droite des ennemis. Je le priai de me confier ceux qui devaient assaillir la gauche, et l'on marcha. Nous y trouvâmes une résistance vigoureuse; il y avait là un bataillon de grenadiers hongrois dispersé en tirailleurs; ils se battaient avec acharnement mais sans fruit. Ces géants maladroits, une fois hors de leurs rangs, ne savent plus se placer; ils tiraient au hasard et offraient par leur taille un but facile à nos chasseurs. Ceux-ci à tir de braconniers en jonchèrent la monta-

gne, et forçant inopinément sur leur centre les chassèrent du mamelon qu'ils défendaient. Comme ce mamelon dominait les batteries ennemies, nos coups les plongeant, ils en retirèrent leurs pièces. Ce mouvement s'exécutait lorsque nos grenadiers débouchaient dans la plaine. Je descends alors du mamelon, et prenant les premières compagnies qui parurent, je perce par le milieu de l'ordre de bataille des ennemis, et je tourne, par un vallon qui se trouve devant moi, les grenadiers hongrois qui se retiraient par les coteaux de la droite. Ceux-ci, au bout d'une demi-lieue de marche, furent très-surpris de voir que nous leur avions barré la retraite; découragés et fatigués, ils mirent bas les armes. Notre avantage ne fut pas moins décisif dans la plaine. Cette journée coûta mille hommes à l'ennemi; mais ce qui devint irréparable, c'est le découragement qu'elle occasionna.

Lorsqu'une troupe est battue dans un pays difficile, elle est portée à excuser sa lâcheté par la force des circonstances ou l'ineptie des généraux; mais quand les soldats ont du dessous quoique à nombre égal, et après avoir résisté vaillamment, un sentiment intérieur de leur infériorité remplace toute autre sensation; et dès-lors l'espoir de les ramener au combat avec succès est perdu! Les Autrichiens furent saisis de cette terreur panique d'abord après le combat de *Neumare*. Sitôt qu'on les forçait de soutenir, ils se croyaient sacrifiés. Le lendemain 13 germinal, leur arrière-garde se

fit écraser sous *Hundsmare*; une partie des Allemands garnit ce bourg, et l'autre une hauteur sur la droite. Nous commençâmes par attaquer la hauteur; les Impériaux qu'on en chassa refluèrent vers le bourg; on y en tua plus de quatre cents, et sept cents furent faits prisonniers. Le 14, Masséna s'avança vers *Judenbourg*, et à ses portes une charge de cavalerie coûta encore quarante hommes aux Impériaux.

Pendant que notre avant-garde comptait ses journées de marche par des victoires, le général en chef faisait des mouvemens convenables pour couvrir ses flancs.

Le corps de Sporke, dont j'ai fait mention dans ma dernière lettre, sans chercher à défendre le Tyrol, se réfugia dans les montagnes de *Saltzbourg*, et s'approcha inconsidérément de notre gauche; c'est-à-dire, qu'au lieu de faire le grand tour par la Bavière pour entrer dans l'Autriche, il voulait y pénétrer en traversant la haute Styrie par la route de *Rotenmann*. Le général en chef commença par renforcer la division Masséna avec celle de Serrurier, placé en seconde ligne, et envoya Guieux s'emparer du pont et de la ville de *Mubrau*. Ce mouvement nous faisait traverser la *Murch*, et tournait l'ennemi en cas qu'il voulût défendre le cours de cette rivière sous *Léoben* ou *Brouch*. Guieux parvenu à sa destination apprend que l'ennemi soigneux de se tenir à l'écart s'éloi-

gnait de lui : on le poursuivit, mais on n'atteignit son arrière-garde qu'à huit lieues au-delà de *Muhrau* : elle fut entamée, et quelques centaines de prisonniers, joints à beaucoup de bagages, nous dédommagèrent de notre peine, pendant que Sporke effrayé se réfugia en Bavière. Cette entreprise finie, Guieux joignit le corps de bataille. Peu de temps après, le général en chef fit venir la division Bernadotte de la Carniole, afin d'avoir son armée réunie et être plus à portée de frapper des coups décisifs.

C'est ce dernier choc que craignaient les Impériaux! Lorsque le salut d'un empire paraît dépendre d'une bataille, on cherche à en reculer l'instant. Le prince Charles sentit cette vérité; et soit zèle pour la cause commune de la maison d'Autriche, soit effroi à la vue d'un danger qu'il pouvait apprécier, il étouffa la morgue archiducale pour ne songer qu'aux intérêts de son frère, et il se décida à cette démarche dont l'histoire consacrera la flétrissure. On ne pourra du moins jamais mettre en doute que dans sa position, son attitude en demandant un armistice ne fût celle d'un suppliant.

La suspension d'armes eut lieu après que les deux généraux autrichiens, Belle-garde et Mervile, se furent abouchés avec le général en chef, à *Judembourg*. Pendant qu'on en discutait les conditions, nos troupes avaient ordre de poursuivre leur marche rapide. Nous gagnâmes dix lieues de

terrain, et lorsque la suspension fût définitivement conclue, nous étions déjà au-delà de *Brouc*, bien en avant de la ligne de *Gratz* et maîtres de la route qui y conduit. Les Impériaux, pour obtenir ce répit de six jours, nous livrèrent la citadelle de *Gratz* : cette suspension momentanée devint l'indice de la paix. Un événement aussi inattendu mérite d'être approfondi.

L'Autriche, cette monarchie formidable, qui s'étayant de l'art de tout atteindre par le perfectionnement des détails, avait pu mouvoir depuis six ans ses immenses ressources contre le foyer de la liberté! Qui seule déploya plus de moyens que la coalition entière, dont les forces toujours renaissantes menaçaient de perpétuer la guerre, d'épuiser les vainqueurs par le nombre de ses victoires, cette monarchie s'effraie, oublie son orgueil, sa réputation désormais anéantie et vient implorer la magnanimité d'une nation qu'elle menaçait de son joug.

Sans m'astreindre à dévoiler tous les rapprochemens qui peuvent avoir rapport à cet événement, je décrirai la position de nos armées à la suite de nos victoires, l'espoir que pouvait conserver l'ennemi malgré ses défaites. Je tâcherai de discerner si l'esprit Révolutionnaire qui fut souvent la cause tacite de nos succès, pouvait encore nous en promettre ; quel parti nous devions prendre si l'Empereur s'obstinait à continuer la guerre,

et quels furent les motifs qui l'épouvantèrent suffisamment pour hâter la paix.

Il est connu que l'armée conquérante qui a des communications à garder s'affaiblit pendant que l'ennemi qui se retire se concentre. L'armée du prince Charles qui, lors de sa dernière défaite sous *Hundsmare*, comptait à peine seize mille hommes, en aurait eu tout-à-coup quarante mille sous les murs de Vienne. Sporke en amenait sept mille; le corps qui observa Bernadotte, et qui s'était retiré à marches forcées, avait le même nombre d'hommes, et dix mille soldats ne s'étaient jamais éloignés de la capitale. Un mois plus tard, des réserves nombreuses accouraient de toutes parts, et les rives du Danube eussent été couvertes de quatre-vingt mille combattans. Outre ceci, sur notre droite, nous avions deux corps; l'un, celui de Sekendorf, qui comptait six mille hommes, et qui servait de noyau aux recrues de la *Hongrie*, pendant que dans l'*Istrie* une autre colonne de la même force, à laquelle se seraient jointes toutes les levées de la *Croatie*, avait déjà obtenu des succès et s'était réemparé de *Trieste*. A ces obstacles se joignait celui des Tyroliens levés en masse, qui, défendant leurs foyers, permettaient aux quinze mille hommes rassemblés dans cette province de marcher sur l'Italie, ce qu'ils firent; car Loudon s'avançant sur deux colonnes occupa *Alla* et *Bellenco*. Enfin, l'Italie, ce point duquel nous étions partis, était en proie aux troubles, et les troupes

que nous y laissâmes, loin de pouvoir nous fournir des secours ou d'assurer notre retraite, livraient des combats sanglans pour la reconquérir.

A ces considérations extérieures s'ajoutaient des vices internes, dont les conséquences étaient bien plus dangereuses. Les positions montagneuses qu'occupaient nos troupes, dénuées de magasins, pouvaient tout au plus contribuer une décade à leur nourriture, et si nous descendions dans la plaine, nos avantages se perdaient. Non seulement ceci, mais la difficulté ou la fausse direction des transports d'artillerie avaient fait manquer l'envoi des munitions indispensables. Nous étions réduits à l'approvisionnement ordinaire des pièces; une seule bataille pouvait l'épuiser; et malgré nos efforts, le pays, dans un espace de temps si restreint, ne fournit que des ressources insignifiantes. Ce seul objet devenait décisif : quelques milliers de poudre de plus ou de moins fixaient le sort d'une campagne, et notre opiniâtreté n'eût servi qu'à livrer à l'ennemi des soldats désarmés.

Nous ne pouvions plus nous étayer de l'*élan* de l'esprit Révolutionnaire, car notre conduite en avait anéanti le germe dès notre entrée en Allemagne ! Il est certain que le nombre des mécontens eût pu devenir redoutable pour l'Empereur. *Gratz* en était le foyer; cette ville avait une garde nationale : elle la doubla lors de notre venue; ses habitans se classaient en neuf mille hommes armés, qui tous désiraient un changement. Les peu-

ples de la campagne, exaspérés par les contributions et les levées, se remuaient : la Hongrie suspendait ses armemens, retenait ses soldats et attendait l'événement. Si en entrant en Allemagne, nous eussions proclamé la liberté des provinces envahies, la Révolution s'organisait; mais il est douteux qu'elle nous eût conduits au but de nos travaux, la tranquillité intérieure de la France.

Sitôt que nous aurions pris le parti d'inviter ces peuples à l'indépendance, il fallait la soutenir à tout risque ou tacher à jamais les annales de la République d'une déloyauté flétrissante. L'Autriche qui se voyait sans espoir, nous faisait une guerre à mort. Les princes qui règnent en Allemagne, que l'impétuosité de nos armes épouvante moins que les suites de nos principes régénérateurs, auraient fait avec elle cause commune; plus nous attisions l'embrâsement pour dévorer les despotes, plus ils se seraient hâtés de l'éteindre. Les suites de cette lutte devenaient incalculables; le doux espoir de la paix s'éteignait dans nos cœurs, et en jetant un regard inquiet sur le passé, nous n'apercevions en pareille circonstance que l'aspect hideux de la guerre de trente ans.

Dans cette alternative, Bonaparte choisit le parti qu'il crut convenable pour accélérer la paix. Il entra en Allemagne en conquérant humain et non en propagateur ; il voulait diminuer les moyens militaires de la maison d'Autriche, ruiner la Monarchie dans ses soutiens et non l'anéantir,

en établissant des principes dont les résultats ne pouvaient que la détruire. Mais à peine eut-il manifesté ses intentions, que le despotisme se servit contre nous des armes que nous avions craint d'employer. Il s'étaya auprès de ses sujets de la dévastation qui marquait le passage de nos troupes pour réveiller leur haine ; il nous représenta comme des hordes spoliatrices, qui dédaignaient de les séduire par leurs dogmes, et qui tout au plus se seraient servis de l'inconséquence de quelques individus pour marchander la paix avec plus d'avantages. Ces hommes qui se voyaient condamnés d'avance à porter le même joug, chez lesquels tout espoir s'éloignait de s'arracher aux bras du despotisme, s'unirent à lui pour alléger leur chaîne : ceux qui étaient coupables cherchaient surtout à donner le change sur leurs intentions en affectant un zèle simulé; et dans la certitude de la spoliation à l'arrivée de nos troupes, ils préféraient courir les chances des combats pour défendre leurs propriétés. Aussi, à la première nouvelle de l'armistice, le mouvement qui régna à Vienne et en Hongrie est inconcevable : tous les bras s'armèrent contre nous, et nos offres ultérieures d'insurrection ou de liberté auraient été rejetées avec horreur.

Pendant que les orages s'accumulaient sur nos têtes, nous étions confinés dans des gorges étroites, et privés de toute communication avec l'Italie, et avec les armées du Rhin. La situation de ces deux

points décisifs nous était inconnue. Que devions-nous faire? revenir sur nos pas était le parti le plus sûr, mais le plus honteux! La réputation d'une armée est le principe de sa force, et en ajoutant un exemple à l'axiome que les Allemands s'efforçaient d'accréditer qu'il est impossible qu'une invasion en Allemagne devienne utile au conquérant, nous fixions à jamais le théâtre de la guerre dans les plaines de l'Italie : d'ailleurs c'était accumuler les dangers contre l'armée du Rhin, qui à cette époque devait déjà avoir traversé ce fleuve. Nous pouvions, il est vrai, marcher vers la capitale de l'Autriche ; la postérité nous eût sûrement reproché de ne l'avoir pas fait : elle aurait comparé ce mouvement à la faute d'Annibal, car on prétendra toujours qu'il terminait la guerre dans Rome; mais nous! nous l'aurions éternisée dans Vienne ! L'Empereur au désespoir risquait tout; il prenait la ligne du *Danube*; il se couvrait des eaux de ce fleuve profond qui a partout cinq cents toises de large; il s'étayait de *Lientz*, de *Kornenbourg*, de *Bude*, de *Raab*, de *Legrad*, de *Varasdin*. Ces places formaient autour de nous une ligne circulaire; elles sont toutes insignifiantes, mais le moindre revêtement résiste à une armée dépourvue d'attirails de siège : la guerre restait au même point, et, ne pouvant plus être avantageuse, devenait nécessairement nuisible. Enfin le seul parti que nous pouvions prendre, était de réunir nos divisions et de foncer sur l'armée Im-

périale du Rhin. Ce mouvement était plus brillant que décisif, et l'on pouvait considérer l'Italie comme perdue.

L'œil de l'observateur, en parcourant ce vaste cercle de chances, n'entrevoyait que des abîmes; ils auraient eu droit de nous épouvanter, si des considérations également fortes n'eussent empêché l'Empereur d'en sonder la profondeur. Les vices intérieurs de notre armée lui étaient méconnus : pendant qu'il craignait nos ressources, nous présentions à ses regards une masse de soixante-dix-mille guerriers, dont les deux tiers avaient cinq fois dispersé ses armées nombreuses. Enfin, aux yeux des spectateurs passifs de Vienne, cette invasion devait paraître la plus terrible parmi celles qui menacèrent l'existence de la maison d'Autriche.

Soliman et Kara-Mustapha assiégèrent Vienne; mais la cause de l'Empereur était alors celle de l'Allemagne, celle de la Chrétienté, de l'humanité! un intérêt direct réunissait les esprits, et si *Vienne* eût succombé, on l'aurait reconquise comme *Bude*, aux frais de l'Europe entière. Bellisle, dans son temps, était bien moins à craindre; sans compter la faute qu'il fit de se jeter dans les forêts de la Bohême; s'il eût même attaqué la Capitale, l'événement restait incertain. Les Etats de Marie-Thérèse étaient florissans; ses sujets exaltés et ses vastes provinces que le grand Frédéric appelait une pépinière de soldats, auraient lancé

sur Bellisle trois armées avant qu'il fût parvenu à s'affermir en Autriche. La seule époque qui a quelque affinité avec la nôtre, et qui menaçait l'Empereur de sa ruine, est celle où Gustave-Adolphe guidé par le fanatisme religieux, après avoir soumis la Saxe, envahissait la Bohême. Un germe destructeur fermentait alors dans toute l'Autriche, et si ce roi guerrier se fût approché de Vienne, il aurait renversé la dynastie régnante quand même le trône se serait conservé.

Mais tous les symptômes alarmans de la chûte des Empires s'accumulèrent à notre approche ; le discrédit, l'épuisement, les murmures, la terreur glaçaient tous les esprits : il fallait combattre, et personne n'osait conseiller de se mesurer avec une armée réputée invincible. L'Empereur épouvanté apercevait sous ses yeux les apprêts inquiétans de sa défense ; ses palais, ses jardins allaient être livrés à la cupidité du vainqueur, ses parois somptueux devenir un objet de dérision. A la veille d'être forcé d'abandonner sa capitale, il eût montré à ses sujets le spectacle dangereux d'un prince errant ; et ceux-ci, voyant un pouvoir supérieur au sien, se seraient bientôt accoutumés à le méconnaître. D'ailleurs, le souverain ne s'étayait plus de l'idée de l'immutabilité de sa puissance, de cette impression que provoque la permanence du pouvoir attaché à de certaines localités. Tout se déplaçant, chaque chose commençait à dépendre de l'opinion individuelle. S'il voulait s'aider du

zèle de ses sujets, il était obligé d'abandonner les formules ordinaires par lesquelles l'autorité manifeste ses intentions, et qui prouvent qu'elle existe. Sitôt que le despotisme prie, sa puissance se perd! il donne tacitement le droit d'accorder ou de refuser. Dans les guerres de dynastie à dynastie, les peuples, certains de porter les mêmes fardeaux, préféraient un mal connu à un joug étranger; mais les principes démocratiques rendaient le danger imminent, et le monarque ne pouvait jamais être assez sûr de la levée en masse pour que la crainte de s'en voir maîtriser ne vînt troubler son esprit.

A ces raisons décisives s'ajoutaient des sensations personnelles. Il n'y a d'ordinaire que la vanité des souverains qui est lésée dans leurs revers. Dix provinces perdues et des milliers d'hommes sacrifiés ne diminuent pas d'un mets les apprêts de leur table: comme particuliers, ils sont constamment entourés du même cercle de plaisirs. Aussi, quel doit être leur effroi aux premières atteintes du malheur, quand le sort leur porte des coups directs, lorsqu'il atteint ce luxe qu'ils croyaient inhérent à leur existence : une ame forte en serait ébranlée; l'esprit pusillanime de François en fut abattu, et sa main tremblante signa les préliminaires.

LETTRE ÉCRITE D'ITALIE A UN AMI, SUR LE GOUVERNEMENT DE VENISE.

CHER AMI,

Dans ma dernière lettre je te marquais comme prochains les efforts de l'ennemi; mais son inaction a trompé mon attente. Les Allemands effrayés du sort de quatre armées, qui disparurent successivement sous notre fer, cherchent le repos derrière les retranchemens élevés à Bassano et à Padoue, pendant que le cours de l'Adige assure la marche de nos soldats. Mantoue bloquée étroitement voit consumer ses défenseurs par les exhalaisons de ses marais, qui sont sa seule défense. Les maladies détruisent ce que notre bayonnette ne peut atteindre, et bientôt la faim nous livrera les débris d'une garnison que l'orgueil de Vurmser fait périr en détail.

Dans cet état des choses, les quartiers d'hiver permettant à chacun de reprendre ses occupations favorites, je me livrais à l'étude sans me tourmenter l'esprit à la recherche des monumens dont le faste des Romains orna ces contrées; je ne regardais que les hommes qui les habitent aujourd'hui. Leur ineptie, leur devouement à un régime dont la perfidie guide la politique, leur haine envers nous, offrent un tableau attristant, et lorsque j'essaye d'en découvrir la cause, mille questions difficiles envahissent mes idées.

Pourquoi l'esprit Révolutionnaire qui électrise les habitans des rives du Pô, du Panaro, de l'Adda, n'a-t-il point d'accès chez les Vénitiens? Sont-ils libres? croyent-ils l'être? ou un bonheur domestique les dédommage-t-il de l'oubli de leurs droits? Pourquoi aiment-ils la main qui les opprime? pourquoi se rallient-ils autour d'un gouvernement qui ne peut ni ne sait les défendre?

A ces effets de leur aveuglement se joignent des réflexions non moins étonnantes sur la haine qu'ils nous vouent. Les faits passagers de la guerre en sont-ils seuls la cause? on voit néanmoins les Lombards les supporter avec plaisir par l'espoir du futur; les seuls Vénitiens ne désirent rien, et préfèrent à tout règne d'innovation leur ancienne léthargie. On croira peut-être que les Allemands les ménagent; non, bien moins que nous : les peuples Vénitiens les aiment pourtant; ils se groupent autour d'un individu matériel, dont la discipline monotone leur paraît la plus belle image de l'ordre : c'est le parti vaincu qui concentre sa pensée, et dans son ressentiment bizarre envers le vainqueur, il ajouterait le mépris, s'il n'était atterré par une sensation bien plus impérieuse, celle de la crainte.

Pour résoudre ces questions, il faut fixer le passé; il faut chercher dans les faits qui établirent ce gouvernement les causes de sa durée, découvrir les ressorts par lesquels une poignée de Nobles

sut éterniser leur pouvoir, comprimer l'ambition de leurs nombreux rivaux, enfin peindre cette politique atroce, qui cimentant leur oppression avec les crimes des sujets, fit aimer un régime affreux, par l'appât de l'impunité.

Tant queVenise fut pauvre, et que des dangers imminens concentraient les esprits, elle fut libre; mais trois siècles après sa fondation, lorsque le commerce compliqua ses interêts avec ceux des états circonvoisins, elle crut avoir besoin d'un chef. Ses premiers Doges furent justes : les habitans qui les élisaient, choisissaient celui qu'ils croyaient avoir le plus de talens et de probité. C'était alors comme dans toutes les Républiques naissantes le siècle des mœurs; il fallait au moins que le chef se distinguât par quelques vertus : s'il s'éloignait de la ligne de ses devoirs, on le privait de la lumière.

Ces princes électifs se guidaient dans les Conseils par l'expérience d'autres citoyens dont ils faisaient choix; mais tous ces pouvoirs temporaires n'avaient ni plan, ni moyens pour affermir leur règne. Et l'État ne fut asservi que quand les citoyens virent d'un œil indifférent se perpétuer dans les premières magistratures ces systèmes d'empiétement et d'oppression.

Après la fin tragique du doge Fradonico (880) l'on créa des Avoyers pour enquérir sur les crimes. L'assassinat du doge Vital (1172) fut le principe du Conseil des Dix. Bientôt les premiers

devinrent les intermédiaires entre le peuple représenté par le Saint-Conseil et le prince ; et les autres, des juges redoutables qui embrassèrent tous les genres de délits, qui, frappant le Magistrat, l'administateur, le guerrier, ainsi que le reste des habitans, régnèrent invinciblement sur tous par la terreur.

Le peuple sentit que l'on empiétait graduellemnet sur ses droits; il crut n'avoir d'autre moyen de répression que celui d'élire un Doge dévoué à ses intérêts, et il fit choix de Tiepolo pour soutenir sa cause. Les nobles effrayés élurent de leur côté Gradenigo. On pouvait s'attendre à une lutte lorsque la faiblesse de Tiepolo abattit les espérances du peuple; il se démit de son emploi, et son rival resta Doge. Gradenigo reconnaissant envers le parti qui l'éléva, fut celui qui posa les bases du règne des Nobles. Le peuple jusqu'alors avait été représenté par le grand Conseil; et douze Electeurs (deux par quartier) choisissaient annuellement, pour former ce grand Conseil, quatre cent quatre-vingts individus dans la masse des citoyens. Le Doge proposa (1299) la loi de rendre héréditaires les hommes élus pendant cette année. Ce décret fut accueilli avec transport par les familles qui acquéraient cette prérogative : le peuple lésé voulut se soulever; on le prévint, ses chefs furent égorgés, et la crainte retint le bras des autres. Dix ans après, l'indignation se réveille, les deux partis prennent les armes. Tiepolo et

Guerini guident les opprimés; mais l'un est tué, l'autre fuit, leurs troupes se dissipent et l'aristocratie resta affermie à jamais.

Les Nobles échappés à ce danger consolidèrent l'institution du Sénat et du Conseil des Dix, en y ajoutant celle des trois Inquisiteurs. Ce Sénat fut destiné à servir de voile à l'arbitralité de ces tribunaux terribles, dont l'influence devint d'autant plus sure, que les sénateurs, pouvant seuls en être nommés membres, commençaient à donner des preuves de cette condescendance qu'il leur tardait d'exiger.

Dès ces premiers temps, la politique de tous ces corps était déjà profonde. Sans crainte sur les mouvemens de la multitude qu'ils éblouissaient avec l'ostentation de l'équité, en la domptant par une sévérité inexorable, ils s'astreignirent à saper le seul pouvoir qui était au-dessus d'eux, celui du Doge. Ils gagnèrent par cette lutte d'insinuer à l'opinion publique qu'ils étaient une barrière à la tyrannie, et d'augmenter la terreur que devaient inspirer des tribunaux même redoutables au suprême Magistrat.

Mais c'est à l'histoire à nous peindre le tableau vigoureux d'un Gouvernement qui, par une conduite égale, sévère et souvent juste, accrut sa puissance avec les mêmes causes qui détruisaient celle de ses voisins. Les dangers imminens, le prétexte du bien public, furent les armes avec lesquelles les Nobles extirpèrent tous les germes in-

térieurs qui pouvaient produire des changemens funestes à leur pouvoir. L'ambition des Doges, l'orgueil des richesses, l'insolence des grands, les tumultes populaires, la liberté des opinions, tout fut comprimé, anéanti. Et dans cet enchaînement de faits ils auraient donné des leçons profondes aux autres nations, si leur application envers l'humanité eût été meilleure.

Parmi cette foule d'exemples, les plus décisifs sont ceux-ci : le doge Faliéro (1355) frappé par la loi est décapité sur le perron d'où il comptait proclamer sa souveraineté. Plus tard, de doge Fascari, réduit par l'âge à ne plus pouvoir remplir ses devoirs envers l'État, est forcé d'abdiquer. Ici l'on voit le doge Téniero, imitant Brutus, faire périr son fils dans un cachot, pour avoir insulté un Magistrat. Là, le patricien Zéno, malgré ses nombreux services, finit ses jours dans l'indigence d'un exil, pour avoir tu une somme légère, que la loi obligeait de déclarer. Avec une fermeté digne d'éloges, le Sénat domine toute influence étrangère ; ni le Pape, ni l'Empereur n'ont jamais pu rien obtenir pour un sujet Vénitien. Dans ces cas même l'on sévissait contre le protégé coupable, et, s'il était absent, contre ses parens. Ce même Sénat, altier dans la prospérité, était inflexible dans les revers. Les plaintes et la fureur du peuple n'ont jamais pu lui arracher un décret qui lui fût favorable ; et le seul trait de sa condescendance envers la multitude eut lieu lors

du siége de Venise par les Génois (1378), où l'on accorda le droit de noblesse à trente familles choisies parmi celles qui avaient le plus contribué à sauver l'État.

Ce gouvernement néanmoins eût tôt ou tard subi quelques changemens, s'il avait été permis de les proposer; mais sa politique s'épuisa à éviter cet écueil dangereux. Les grands profitèrent avec un tact rare de l'élan imprudent de deux hommes pervers, pour comprimer à jamais la liberté des opinions de tous les autres. Bono ayant proposé que le trésor assignât une pension aux Nobles pauvres, et Minio ayant osé s'opposer aux impôts mis sur les Magistrats dans un temps de calamité, furent exilés, et ils périrent dans la misère. Il fut donc décidé par ces exemples que le Conseil des Dix pouvait punir pour une opinion émise. Dès cet instant, la crainte d'une interprétation arbitraire condamna le pouvoir législatif au silence dans toutes les affaires majeures.

Il est facile de concevoir la supériorité que donnait aux Nobles, sur tous les ordres de l'État, un système suivi d'empiétement etayé sur le pouvoir. Ces mêmes rapports existaient entre la vaste politique de Venise et les gouvernemens désunis de ses voisins. Dans l'Italie morcelée, le choc des combinaisons de tant de princes occasionnait des changemens continuels et funestes; mais à Venise la force des gouvernans tenait à la gloire

de l'État : ses vrais intérêts étaient les seuls admis; après les avoir mûrement discutés, on les soutenait avec vigueur; des dangers fréquens excitaient au dévouement, des guerres continuelles alimentaient l'énergie; et le peuple étonné croyait voir, dans les moyens employés pour l'asservir, ceux qui enfantaient au-dehors la prospérité de la République.

Personne n'ignore que Venise dans deux siècles usurpa le tiers de l'Italie; le reste n'eût pas tardé à recevoir des fers, lorsque l'impétuosité française renversa cette monarchie dangereuse, à laquelle il ne manquait que des sujets belliqueux, pour devenir redoutable à toutes les puissances.

Le siècle qui suivit la bataille de Ghiera d'Adda, ne fut qu'une suite de calamités pour les États Vénitiens. Le Gouvernement après des travaux infinis se ressaisit des provinces perdues; mais il sentit sa faiblesse, et ne crut pouvoir trouver son salut que dans une neutralité constante. Ce changement total de mesures envers l'extérieur en nécessita au-dedans. Tant que l'Etat avait lutté contre des voisins formidables, les Nobles pauvres trouvaient, dans les armes et dans les succès, de quoi contenter leur ambition. Le peuple, ou foulé par la guerre, ou soigneux d'en guérir les plaies, se laissait entraîner par ces circonstances orageuses; et le moindre mécontentement pouvait être peint comme un crime. Mais un état constant de paix laissait à chacun le loisir de

discuter ses intérêts. C'est alors que le Gouvernement, pour suppléer à une énergie désormais inutile, eut recours à la perfidie; il adopta cette noire politique, à laquelle jusqu'à nos temps il doit son existence, et que j'essayerai de dévoiler.

Pour seconder les Nobles, dont l'opinion flottante n'avait pas encore décrété les principes immuables de ce nouveau système, il fallait un homme dont l'esprit profond, en abondant dans leur sens, désignât tous les moyens qui peuvent affermir un parti, et cet homme se trouva dans le silence d'un cloître.

Le moine Fra Paolo Sarpi devint le génie titulaire de l'oligarchie de Venise; son ame vigoureuse mûrissait l'érudition que le travail joint au temps lui avait fait acquérir; et sa plume s'était déjà essayée à décrire le conflit des passions qui agitèrent le concile de Trente; mais son étude favorite fut celle des écrits de Machiavel; il en distilla les poisons. L'auteur Florentin n'avait peint la politique affreuse qui peut agrandir un prince faible et ambitieux, que pour épouvanter les peuples que l'on voit s'assoupir sous leur joug. Fra Paolo la transforma en principes, afin de séduire et d'enchaîner les humains.

Les conseils qu'il donna aux trois Inquisiteurs, sont un monument dont l'existence flétrit les annales de Venise. Quelle doit être l'essence de ce Gouvernement, puisqu'il n'y a que le crime qui puisse le perpétuer! C'est par ces conseils néan-

moins que l'oligarchie vénitienne se soutient. On y découvre plusieurs buts; celui de contenir les Nobles pauvres, qui ayant des droits deviendraient redoutables, s'ils pouvaient acquérir des moyens; celui de corriger des articles de la Constitution, dont on peut se servir pour opérer des changemens; celui enfin d'écraser le peuple tout en flattant ses vices. Mais ces moyens obscurs qui suffirent pour étayer la faiblesse intérieure du Gouvernement, sont sans force pour s'opposer à la puissance des voisins. C'est alors que ces tribunaux, si terribles dans les ténèbres, tremblent à l'aspect lointain des bayonnettes; qu'ils invoquent la bassesse, et, prosternés devant le vainqueur, répandent à ses pieds un poison impuissant.

Examen de la révolution française et de ses résultats, quelques jours avant le 18 fructidor.

La France invoque la liberté, elle renverse l'encensoir et le trône; elle terrasse l'Europe. Les Républicains qui ont juré de faire triompher sa cause, souffrent les privations, et surmontent les dangers de la guerre; ils sont calmes au milieu des épreuves dangereuses qu'accumulent sous leurs pas la terreur et la tiédeur; ils s'identifient aux destinées de la République. Tant de fermeté est sur le point de recevoir sa récompense; les

forces renaissantes de la maison d'Autriche et les poignards de l'Italie succombent sous nos efforts : les palmes de la paix prêtent déjà leur ombre aux arts, à l'industrie, au commerce. Dans cet instant lumineux de gloire, des hommes destinés à l'oubli osent chercher à nous ravir des biens aussi précieux.

Ces ennemis intérieurs, la honte du nom Français, luttent contre les partisans de la liberté, avec des moyens aussi vils que leur être. A la dignité des institutions Républicaines ils opposent le ridicule; le caquetage imbécile des cercles, aux raisonnemens des Rousseau, des Montesquieu ; l'affectation de la politesse, à la fraternité. Ils règnent sur les esprits faibles, sur des hommes nuls avec le sceptre de la sottise; et leur parti se grossit des ambitieux et des mécontens; le pouvoir momentané qu'ils exercent sur l'opinion peut se comparer à une atmosphère méphytique, elle n'enfante point de ces tourbillons qui déracinent les chênes; mais on la voit se dilater en souffles lents et impurs, qui infectent toutes les parties de la France.

Les principaux efforts se sont concentrés à corrompre cette masse immobile qui fait la majorité des nations, qui désire le bien-être sans oser se le procurer. Ils s'étayent auprès d'elle de maux inséparables de l'existence de l'homme, ils rendent les Républicains responsables du bien qu'ils ne peuvent faire, et de tout le mal qui a été fait.

Ils calomnient l'état présent des choses pour inspirer un désir quelconque de changement. Cette masse nombreuse, plus tourmentée que convaincue, s'inquiète; elle voit ses amis dans les gens qui exagèrent les malheurs de la France; elle oublie ce qu'elle doit à un homme qui la fait jouir des biens de cette liberté, qu'elle désire avec tant d'ardeur. Peu-à-peu les idées se pervertissent, et l'acception des mots adaptée aux choses se change. Le dévoûment, l'héroïsme sont regardés comme le résultat du brigandage, nos victoires comme des calamités; on repousse même tous les trésors que nous apportons avec la paix, parce que la main qui les offre a été rendue odieuse.

Le gouvernement dont on paralyse les moyens, dont on rejette les mesures, et auquel on n'en présente que de perfides, veut le bien, mais il ne trouve que des obstacles pour le faire. Il s'occupe à se ressaisir d'un pouvoir qui lui échappe; il consacre son temps à prévoir des attaques insidieuses, à parer des atteintes faibles, mais continuelles.

Les contre-Révolutionnaires sont parvenus à altérer tous les liens qui resserrent la République, à détendre ses ressorts; un mécontentement général, quoique ses causes varient selon les individus, la frappe d'une langueur pernicieuse : c'est un instant de calme, mais de ce calme sinistre, qui dans certaines maladies est

le symptôme de la frénésie. Deux castes abhorrées, les émigrés et les prêtres, veulent hâter cette explosion terrible. Les uns rapportent en France ces demi-moyens, l'apanage de lâcheté qui leur fit abandonner leur patrie, ou la rage d'un parti oppresseur qui a été vaincu et humilié. Les autres vont plus loin; ils s'emparent de l'éducation publique, ils ont recours aux ressources mystiques pour reproduire des idées anciennes; le mot technique par lequel ils croyent obtenir du peuple quelque retour vers le fanatisme religieux, ce mot que répètent leurs sectaires, quoiqu'il soit aussi loin de leur conviction que du bon sens, est le rappel réitéré de la *Religion de nos pères*. Eh que ne remontent-ils d'âge en âge jusqu'à l'idolâtrie! elle était aussi la *Religion de nos pères*, et déjà dans ces époques reculées de nos annales, au nom de la religion de nos pères, des prêtres en France, sous le nom de Druides, allumaient des bûchers.

L'étranger qui voit ces troubles se remet de son épouvante; il sourit aux apprêts de la guerre civile, il espère qu'elle le vengera des humiliations innombrables que lui fit subir le fer des Républicains : l'espoir chéri de la paix est prêt à s'évanouir, et la France laisse encore exister les monstres qui provoquent ces nouveaux malheurs.

Dans cette confusion de choses, quelle est la perspective de ces hommes courageux qui se sont sacrifiés pour le bonheur des autres, qui sont

moins une armée que l'élite des Républicains Français ? le désespoir est devenu leur partage! On cherche à fermer pour eux tous les cœurs, à atténuer toute sensibilité; on voudrait les isoler au milieu de leurs concitoyens; on tâche même d'attaquer par des sarcasmes ce sentiment sublime de l'honneur qui embellit leurs actions et leurs motifs. Placés dans une situation aussi affligeante, ils ont pris le seul parti qui soit digne de leur gloire, celui de continuer leurs travaux, de faire triompher la République ou de périr avec les Républicains.

En vain, la calomnie va nous peindre comme les satellites d'un Chef. L'effet démentira cette assertion absurde : Qui combat six ans pour un but aussi distinct que celui de la liberté, acquiert assez de tact pour discerner l'instant où les démarches, cessant d'avoir rapport à la chose publique, ne seraient utiles qu'à l'individu. La méfiance est le partage du faible, l'homme libre et brave ne limite point sa confiance; il se repose sur lui du soin de venger ses droits, et notre bras est accoutumé à frapper les tyrans.

On cherchera également à nous représenter comme des soldats avides, voulant le trouble et le désordre. Pour détruire cette supposition, analysons les sentimens qui caractérisent nos armées. L'éloignement a affaibli dans les hommes qui les composent toute collision individuelle;

l'habitude d'affronter les dangers pour le repos des autres les a familiarisés avec le désintéressement, et le passé a été d'autant plus instructif, que, sans leur laisser le temps de s'initier dans cette science pernicieuse d'altérer le sens des choses pour nuire, il leur donna l'expérience des événemens. La confiance qu'ils ont dans des Chefs qui leur indiquèrent le chemin de la victoie et de la liberté, les éloigne des crimes que pourrait enfanter l'anarchie; ils connaisssent mieux le danger de s'abandonner à des hommes qui enchérissent par calcul sur les principes reçus, que cette foule d'êtres tremblans que Robespierre n'a pu atteindre que dans les caves ou les galères. Désormais, ce ne sont plus des individus qui se prêtent volontairement au cadre de la discipline militaire pour défendre leurs foyers, mais des guerriers qui reprennent leurs droits de citoyens, demandant, pour prix de leurs nombreux services, l'initiative des mesures avec lesquelles on raffermira le bonheur commun.

Si les maux qui menacent la France deviennent assez urgens pour que notre bras seul pût la sauver; si les patriotes bannis de leur pays ne peuvent y rentrer sans nous, si les émigrés envahissent le territoire, nous franchirons les montagnes qui nous séparent de notre patrie, *avec la rapidité de l'aigle.*

Nous entrerons en France la constitution à la main; c'est à l'abri des lois que les citoyens

d'une opinion quelconque trouveront un asile; nous tâcherons de convaincre sans opprimer; nous inviterons à jouir du repos et de la paix, car il nous tarde de partager ce bonheur que nos travaux ont procuré même à nos adversaires; nous ne frapperons que les castes proscrites depuis l'existence de la République. *Les vertus seront à l'ordre du jour!* non comme dans ces temps affreux, où les effets de la terreur contrastaient d'une manière dérisoire avec les accens de l'humanité; *les vertus seront à l'ordre du jour!* car nous sommes intimément convaincus qu'enchaînant les réactions, elles frayent la voie vers la tranquillité.

Mais si, malgré ce respect inviolable pour les bases de notre liberté, des hommes perfides osaient y attenter, le drapeau tricolore flottant sur le haut des Alpes sera le présage du trépas! Ce glaive qui dompta l'Europe les sillonnera comme la foudre! et la France sera émondée de ces êtres malfaisans que les jeux de la fortune n'auraient jamais dû tirer du néant!

Lettre de Sulkowski au général Bonaparte.

Venise.

CITOYEN GÉNÉRAL,

C'est moins au concours des circonstances qu'à l'élan de l'esprit Révolutionnaire, que nous devons la reddition de Venise ! Ce germe précieux a été encore ici le principe de nos succès en paralysant les moyens de nos ennemis.

Le local de cette ville lui fournissait des ressources formidables; elle pouvait résister ! et le temps mûrissant des rapprochemens politiques laissait aux Nobles l'espoir de conserver leur puissance ; mais au premier souffle de la liberté, cet édifice oligarchique s'écroula.

La terreur que leur inspirait votre courroux, et le sentiment immédiat des privations occasionées par le séquestre de leurs biens, achevèrent d'abattre leur esprit énervé; ils ne songèrent qu'à feindre et à trahir, ils crurent qu'on pouvait nous tromper avec des mots, et qu'une Révolution imaginaire qui leur laissait tout le pouvoir, suffirait pour éloigner de Venise les malheurs d'un partage ou d'un blocus.

C'est d'après ce principe que le grand Conseil prit cet arrêté bisarre, qui permettait au Doge et à ses assesseurs de faire tel changement à la

Constitution qui pourrait être agréable au peuple. Sitôt qu'ils eurent avoué eux-mêmes l'urgence d'un changement, ils furent perdus. C'est en vain qu'ils arrêtèrent les trois Inquisiteurs, la majorité des habitans ne s'en contenta pas. Cet arrêté dévoila le danger dans lequel se trouvait la ville, il montra la faiblesse des Nobles et leurs craintes ; une opinion se forma; dès qu'on osa parler, il y eut de l'ensemble, et les patriotes se groupèrent sitôt qu'ils se connurent.

Le Gouvernement effrayé des progrès rapides de l'esprit Révolutionnaire se repentit de sa démarche, et crut en rompre l'effet par la perfidie ; les Nobles conçurent le projet de faire immoler par le peuple même, ceux que l'opinion publique désignait comme membres du futur gouvernement. Ils crurent par là dégoûter les bons citoyens du désir de la liberté, par l'aspect des horreurs de la licence.

Vendredi 23 germinal, l'anarchie s'organise. Quelques Esclavons suivis de bandits, un drapeau vénitien en tête, paraissent devant le Palais : *Vive Saint-Marc !* est leur cri de ralliement; ils jurent d'exterminer ses ennemis; la foule s'augmente et trois ou quatre mille individus se répandent dans la ville; les maisons proscrites étaient désignées; on les saccage au point que dans aucune d'elles on n'aperçoit plus le vestige d'un meuble. Heureusement que la vileté de ces hommes leur refusa même l'audace de tenter un assassinat : s'il y

avait eu du sang répandu, les soldats et les nobles se seraient mis à leur tête; mais l'exaltation de cette cohue s'étant exhalée en vols, aucun homme de marque n'osa se ranger de leur parti.

Tout-à-coup le danger commun réunit les esprits; les habitans s'arment pour leur propre défense, et le Gouvernement qui avait refusé d'employer la force pour réprimer les anarchistes, n'osa en faire usage contre la masse des citoyens.

Les Nobles dans cette crise espérant conjurer l'orage, et faire cesser un tumulte dont les suites ne leur paraissaient plus favorables, crurent devoir donner un chef aux habitans. Ils choisirent pour cet emploi un homme qu'ils avaient constamment persécuté, ce fut le général Salimbéni, vieillard respectable, qui à soixante ans était encore plein de feu et d'énergie; ce dernier trait les perdit. Salimbéni fit un choix d'hommes courageux et honorables; il rassembla tous les patriotes; il fit dissiper la bande des pillards, et s'empara des principaux postes. Les Esclavons, revenus de leur frayeur, veulent tenter un coup de main sur le pont de Rialto, poste que l'on peut regarder comme le centre de Venise; la garde en avait été confiée à un officier Maltais et à une cinquantaine de braves. Les Esclavons s'approchent et font une décharge; cette jeunesse inexpérimentée lâche pied; le Maltais seul reste, et avec une intrépidité rare, il fond le sabre à la main sur les

premiers Esclavons qui se présentent; deux fois son fer se brise, deux fois il s'arme aux dépens des assaillans; le sort sert si bien sa valeur qu'il en tue cinq, et fait reculer le reste. Les patriotes à cette vue reprennent courage, ils reviennent; on se bat un instant, le canon tire, les Esclavons sont mitraillés; et cette première impression du succès, qui décide dans les émeutes populaires, est en faveur des Vénitiens.

Le lendemain, les Esclavons, voyant tous les habitans armés contre eux, évacuèrent la ville, ils portèrent le ravage et l'épouvante dans les villages de Lido et de Malamocco, et chargés de butin cinglèrent vers Lovigno avec leur chef Marosini. Des circonstances aussi impérieuses altérèrent le parti du Gouvernement. Se voyant sur le point d'être livré aux Français par les Républicains, il voulut s'en faire lui-même un mérite envers nous. Condulmet l'amiral parle le premier de capituler, et ne pouvant engager le général Baraguey à n'entrer que seul dans la ville, il lui offre ses chaloupes pour y transporter nos troupes; mais ces démonstrations n'étaient que des feintes. Les Vénitiens cherchaient à se reconnaître pour prendre un parti. Condulmet, embarrassé du rôle qu'il devait jouer, parlait tantôt comme un simple particulier qui voulait s'éloigner des affaires, tantôt comme le Chef de l'escadre; il promenait nos officiers dans ses postes et ne faisait nul apprêt pour nous recevoir; enfin

pendant qu'il demandait quatre mille hommes, à peine les embarcations pouvaient-elles en contenir quinze cents.

Ces délais masquaient des trames perfides; six chaloupes canonnières, montées par des Rovigois, barraient les débouchés de la Quena; ils avaient refusé de recevoir garnison vénitienne, et s'entendaient avec les ouvriers de l'arsenal entièrement dévoués aux Nobles: sous prétexte de vent contraire, l'on fit revenir un bâtiment chargé d'Esclavons. Partout l'on voyait les indices d'un choc prochain entre les deux partis; son issue eût été peut-être incertaine, lorsque nous fixâmes la fortune par notre célérité.

Le général Baraguey qui connait le prix des momens, résolut de s'emparer de Venise: la nuit même, après avoir reçu vos ordres, il organisa le débarquement. Personne ne s'y attendait : on occupa les débouchés de Malamocco et de Lido, la place de Saint-Marc, les îles voisines et le pont de Rialto. Tout s'exécuta à la faveur des ténèbres, et les Vénitiens en s'éveillant trouvèrent les Français au milieu de la ville.

Au lever du soleil le général Baraguey y fit son entrée; il vint au-devant de nous sept barques remplies de patriotes, le Maltais à leur tête. Il avait dès la nuit occupé la place de Saint-Marc avec huit cents des siens, ainsi que divers autres endroits. Leur joie fut vive et bruyante, et contrastait avec l'aspect monotone

de la ville. Longtemps après, il y régnait encore cette stupeur qui suit les grands événemens. Il n'y a qu'un seul parti qui se montre et qui se prononce, et ce parti n'est pas nombreux. Ceci est cause que les renseignemens que je pourrais recueillir ne seraient pas assez importans; mais dans quelques jours j'espère vous en donner de plus exacts, et jeter un coup-d'œil sur la défense de cette ville et ses forces maritimes; je tâcherai même de discerner les masses que présentera l'opinion publique, et de rassembler quelques notes sur les individus marquans ou coupables. Ce travail fini, je vous en enverrai le précis, et me hâterai de vous rejoindre.

RELEVÉ DES AFFAIRES D'ITALIE PAR SULKOWSKI.

	An IV.	germinal.
Affaire de Voltis.		20
Attaque de Montelesina.		21
Bataille de Montenotte.		23
Attaque de Cossario.		25
Bataille et prise de Dégo.		26
Prise du camp retranché et de la ville de Ceva.		26
Affaire de Milesimo, prise de Saint-Jean de Bagnasco et des redoutes de Montésino.		27
Reprise et deuxième bataille de Dégo.		28
Affaire de Saint-Michel.		29

	floréal.
Bataille de Mondovi.	3
Prise de Fossano et Cherano.	6
Passage du Pô.	18
Combat de Torubio.	19
Combat de Lodagno et prise de Casal.	20
Bataille de Lodi.	21
Prise de Pirzighettone et Crémone.	22
	prairial.
Attaque de Binasco par les paysans.	6
Prise de Pavie.	7
Passage de Minico à Borghetto; passage de Valeggio.	11
Prise de Peschiéra.	11
Attaque et prise du faubourg de Mantoue.	16
	messidor.
Entrée dans Livourne.	9
Reddition du château de Milan.	11
Combat de Sta-Corona.	17
Attaque de Lugo.	18
Sortie de la garnison de Mantoue par Cereza.	28
Ouverture de la tranchée, Siége.	30
	thermidor.
Prise de la Corona et de Montébello.	9
Prise de Rivoli; retraite de Masséna au Piovésano.	10
Évacuation de toute la ligne de l'Adige.	11
Prise de Salo par les Autrichiens.	*Id.*

	thermidor.
Levée du siége de Mantoue.	11.
Prise de Brescia.	*id.*
Premier combat de Lorrato.	13
Second combat de Salò.	*id.*
Reprise de Brescia.	14
Bataille de Lorrato et Castiglerio, Desezeno et Salo. — Saint-Hilaire reprend Salo et se poste devant l'ennemi.	15
Affaire de Casal Ruggiézo.	16
Reddition de quatre mille hommes, sous Lorrato, après qu'ils furent battus le matin par Saint-Hilaire et Rampon.	17
Bataille de Solficino.	18
Combat de Saint-Ozetto et Nove.	18
Canonnement de Borghetto; combat de Peschiera.	19
Prise de Vérone.	20
Attaque de plusieurs postes, entrée de Mantoue.	23
Reprise de la Corona.	24
Attaque de la Roque.	25
	fructidor.
Prise de Governolo et Borgoforte.	7
Bataille de Peravello-Calliano, Pietro Mori.	18
Prise de Trente.	19
Combat de Pinnolano.	21

	fructidor.
Bataille de Bassano.	22
Attaque de Vérone.	24
Bataille de Cérea.	25
Combat de Castellare.	26
Bataille de Mantoue.	28
	vendémiaire.
Sortie par Governolo.	2
Sortie par la citadelle.	16
	brumaire.
Troisième sortie.	7
Attaque de Saint-Michel.	12
Évacuation de Lavis et de Trente, la nuit du 13 au	14
Bataille de Calliano.	15
Combat de la Brenta.	*id.*
Bataille de la Brenta.	16
Attaque de Saint-Michel-Saint-Jacques.	21
Bataille de Caldéro.	22
Bataille d'Arcole.	25
Bataille de Rivoli.	26
Combat de Caldéro.	27
	frimaire.
Reprise de Rivoli.	1
Escarmouche de Vicence.	2
Sortie de Mantoue.	3
Canonnade d'Albarédo.	5
	nivose.
Combat de Bévilaqua.	21
Combat de St.-Michel.	23

Fausse attaque de nuit sur Vérone.	23
Combat de Caldéro, combat d'Izonzo.	24
Passage de l'Adige.	*id.*
Bataille de Rivoli.	25
Combat d'Anghiari.	*id.*
Deuxième bataille de Rivoli.	26
Combat de St.-George.	*id.*
Bataille de la Favorite.	27
	pluviose.
Combat de Lavis.	8
Combat de Torbole et de Mozambano.	10
Combat de Lavis par Vial et Joubert.	17
	ventose.
Passage de la Piave.	22
Attaque de Sacile.	23
Passage de Tagliamento.	26
Combat de Gémona.	27
Combat de Gradisca.	29
	germinal.
Escarmouche de Tarvis.	2
Prise de la Chiusa autrichienne.	3
Affaire de Tarvis.	3
Prise de Trieste.	4
Combat de Clagenfurt.	9
Prise de la Chiusa vénitienne.	13
Combat de Fressach.	13
Affaire d'Hundemarch.	14
Prise de Judembourg.	15
Prise de Gratz.	22

FRAGMENT

DE L'EXORDE D'UN ÉCRIT PROJETÉ, MAIS NON TERMINÉ. (18 fructidor.)

Quand les vociférations de la sottise représentent l'opinion publique, quand les tristes accents de ces êtres éphémères auxquels leurs passions voilent le passé et le présent, étouffent ce cri de la raison, ce cri de l'homme qui réclame sa liberté, alors les Républicains français peuvent demander avec effroi s'il existe une République française.

Ils la cherchent dans ses institutions, elles sont violées! dans des lois, elles sont foulées aux pieds! Dans ses représentans, leur majorité aspire à porter des fers! Uninstant après, ces Républicains se fixent mutuellement, se serrent, et la liberté aussitôt accourt partager leurs étreintes; elle exalte leur courage, elle double leurs moyens, elle anime leurs accents, et ils se prononcent!

A l'aspect de cet enthousiasme ravissant, j'ose joindre ma voix à celle de mes frères d'armes.....

Essai commencé sur les rapports de l'armée d'Italie avec la France, lors des adresses.

(18 fructidor.)

Dans l'instant où cent mille guerriers se prononcent, où chacun d'eux jette un regard inquiet sur l'intérieur de la République, je crois devoir joindre ma voix à celle de mes frères d'armes. L'homme libre motive ses actions ! L'instinct irraisonné que suit l'impulsion des masses, est l'attribut de l'ignorance ou de l'esclavage : d'ailleurs, de nouveaux rapports s'établissent entre les citoyens et l'armée, et tout ce qui peut répandre le moindre jour sur un sujet aussi intéressant, devient utile.

La proclamation du Général en chef et les adresses de l'armée d'Italie forment un événement inconnu jusqu'à nos temps, et l'histoire ne peut nous fournir à cet égard des points de comparaison exacts. On ne doit assimiler une démarche aussi décisive, ni à la fureur des soldats de Sylla qui demandent des proscriptions, ni à l'obéissance aveugle des légions qui suivirent César : notre motif est plus pur, plus éclairé ! Pour développer cette assertion, il faut que je jette un coup-d'œil sur la formation de cette armée, sur cette réunion rare de l'énergie, de l'amour de l'ordre, et du Républicanisme.

Cette armée n'est point un nombre considérable d'hommes extraits sans choix des provinces

limitrophes de l'Italie; plus de quarante départemens y ont concentré leurs guerriers ; on y voit l'habitant du midi, comme celui de l'intérieur, le Basque et le Savoyard, le montagnard des Cévennes à côté de l'homme né sur les rives de l'Océan : ils sont l'élite de sept armées. Tous ceux qu'affaiblit la crainte, le dégoût ou l'insouciance, ont fui loin de ses rangs; mais aussi ceux qui se réunirent sous ses drapeaux, sont le signe représentatif de l'énergie qui animait la grande moitié de la France. Un tel choix produisit des résultats étonnans; et ces hommes, sans obtenir la paix, fixèrent la victoire par des faits qui surprendront la postérité, et qui demandaient une volonté suivie. Ces mêmes hommes aujourd'hui s'irritent en se voyant à la veille d'être privés du but pour lequel ils ont combattu.

C'est la partie agissante de la nation française qui demande compte à la partie inerte des atteintes qu'elle a laissé porter aux lois, d'où devait dériver leur bonheur mutuel.

Il serait superflu d'en revenir aux premiers élémens de l'ordre de choses qui s'est établi en France; de discuter si l'homme qui acquiert une latitude immense pour déployer ses facultés, est plus heureux que celui dont les mouvemens se compassent d'après la volonté du souverain : je ne baserai mes raisonnemens que sur des faits. .

. . . . . .

DESCRIPTION

DE LA ROUTE DU CAIRE A SSALEHHIÉH, PAR LE CITOYEN SULKOWSKI.

Au Caire, le 16 fructidor an VI.

L'Egypte est le pays de l'Afrique qui a le plus fixé l'attention du monde littéraire. Une foule de voyageurs y est allée chercher les vestiges de son ancienne splendeur; un peuple malheureux et barbare s'est constamment opposé à leurs recherches : les fouilles devinrent impossibles à l'antiquaire; le naturaliste craignait de parcourir les campagnes; le géographe n'osait se servir de ses instrumens : aussi l'œil curieux de l'Européen n'a-t-il fait qu'effleurer les bords du Nil, et au-delà de ses rives nous ne connaissons presque rien.

Mais la conquête de l'Egypte ouvre aux lettres un champ nouveau : toutes les notions sur cette contrée intéressante vont s'agrandir successivement; il suffira même de l'esprit investigateur qui nous électrise, et surtout du besoin, pour indiquer le chemin des découvertes aux diverses branches des sciences. Or, celle qui, la première, peut s'enrichir de nos travaux, est la géographie : conquérir, c'est parcourir et connaître. Les Français ont à peine porté dans de nouveaux climats la terreur de leurs armes, qu'ils se hâtent d'utiliser jusqu'aux apprêts de la victoire, d'en faire

hommage aux arts. Le dessin rapide des localités, leur rapport avec les mouvemens militaires servira désormais à guider les pas du négociant, peut-être à étendre l'industrie du laboureur.

La route que trois divisions de l'armée viennent de parcourir, à la poursuite d'Ibrahym-Bey, était inconnue jusqu'à nos temps. Depuis les Croisades, nul Européen n'a parcouru ces provinces. Ni Pococke, dans ses nombreux voyages, ni Niebuhr, qui déploya tant de constance dans ses recherches, ni Norden, qui peignit l'Egypte avec tant de détails, n'ont osé y pénétrer. La description de cette étendue de terrain étant donc absolument neuve, elle peut avoir quelque droit à la curiosité.

On sort du Caire par la porte de Nassr (Bâbennassr (1), la porte de la victoire). Le désert est le

---

(1) La porte d'Èn-nassr (ou de la Victoire) est une des portes du Caire, qui regarde le levant, « Elle était originairement au-« dessous de celle qu'on voit aujourd'hui, suivant le Maqryzy. « Mais lorsque l'emyr èl-Djyoûch Bedr êd-dyn êl-Djemâly quitta « la ville d'Acre pour être vezyr d'Egypte, sous le khalyfat d'âl-« Mostansser billah, en 465 de l'hégyre (1072 de l'ère vulgaire), « il bâtit les murailles du Caire, et il changea la place que le « général Djauher avait assignée à cette porte, pour la transférer « où elle est maintenant. Elle se trouva plus rapprohée du *Moss-« lay el-J'yd*. Il y ajouta une espèce de chemin couvert (*bâchoûrah*) « dont une portion subsistait encoré, quand la sœur d'èl-Dtâher « Barqoug fit creuser une citerne, qui est maintenant détruite et « remplacée par un chemin.

« On lit au-dessus de la porte d'Èn-nassr l'inscription suivante, « écrite en caractères koufyques : *Lâ îlâh îllâ âllah, oué Mohhamed « reçoûl îllah, A'ly ouély îllah sseloûât îllah a'layhoumâ*. (Il n'y a

premier objet qui frappe votre vue; ses limites arides viennent ceindre les murailles de la ville, après avoir encombré une partie des faubourgs. Des groupes de maisons désertes se dessinent au milieu de cette plaine blanchâtre. Le plus considérable de ces endroits se nomme la Qoubbéh (êl-Qoubbet êl-a'âdelyéh), le dôme ou la coupole de la justice (1). C'est une mosquée entourée d'édifices réguliers, bâtis en pierre, et précédés de galeries.

A une lieue de la Quoubbéh on rencontre le village d'êl-Matharyéh (2). L'obélisque que l'on y aperçoit indique les ruines de l'ancienne Héliopolis. On s'occupe maintenant à des fouilles

---

« de Dieu que Dieu; Mohammed est l'apôtre de Dieu, et A'ly, l'ami « de Dieu; que les graces divines soient sur eux deux!) » Voyez la *description géograph.*, polit., etc. de l'Egypte, par le Maqryzy, article des portes du Caire, pag 211 et 212 du numéro 682. M. S. Arab. de la bibliot. nat. (L — S.)

(1) Fl Qoubbet êl a' âdelych ne signifie point le *Dôme* ou la *coupole de la justice*, mais la *coupole* (la mosquée) A'délyenne, c'est-à-dire fondée par êl.mélek êl-à âdel Aboûbekr êbn Fyoûb, frère du fameux Saladin (Ssalâhh ed-dyn), et connu, dans l'histoire des Croisades, sous le nom de Saphadin. Ce prince, qui fut d'abord sulthân de Krak et de Damas, monta sur le trône d'Egypte, après en avoir chassé Manssour, son petit neveu. Il mourut, le premier août 1218 de l'ère vulgaire, âgé de soixante-treize ans; il en avait régné dix-huit. Voyez l'histoire universelle de Grégoire Aboûlfaradje, en arabe et en syriaque. (L — S.)

(2) El-Matharyéh désigne de la pluie ou de l'eau fraiche. Cet endroit est en effet le seul à une très-grande distance, où l'on trouve une source d'eau fraiche. Il était aussi fameux autrefois par le baume qui y croissait. C'est le *a'în chems*, ou fontaine du soleil des anciens. Nos voyageurs écrivent communément *la Matharée*. (L — S.)

qui pourront nous en découvrir des restes plus intéressans.

Le village d'él-Mardje, qui se trouve derrière celui-ci, se voit de loin à cause des arbres qui l'entourent. Plusieurs milliers de palmiers plantés en quinconce ombragent ses huttes délabrées.

Cette route, qui est celle que les caravanes suivent pour se rendre en Syrie, étonne l'Européen par ses sites bizarres; elle semble tracer la limite entre l'Égypte et le désert. Les sables sont toujours à votre droite, les terres cultivées constamment à votre gauche : la vue se perd sur les uns, elle s'arrête sur les autres. Plus on avance, plus l'Égypte est ombragée : on distingue à peine les villages au milieu de ces énormes amas de dattiers. Les beaux sycomores ne sont pas rares, et presque partout l'on rencontre de vastes enclos remplis d'acacias et de citronniers. Mais que l'on se garde bien de toute illusion au tableau de ces bosquets : ni la verdure, ni les fleurs, ni les ruisseaux n'égaient leurs alentours. Le pied de ces arbres si charmans dans nos contrées touche ici une argile gercée, et l'aspect d'une pauvreté hideuse les entoure.

Mais, si l'œil se réjouit en fixant d'un côté une végétation plus active, la réflexion détruit cette impression momentanée; car l'on voit en même temps le contour du désert empiéter sur les bonnes terres; on aperçoit sur ces côteaux nus des coupoles, des maisons abandonnées; l'on rencontre

à chaque pas les traces du labourage presque effacées par le sable, pendant que l'on chercherait en vain une seule partie de la lisière aride rendue à la culture.

Du village d'El-Mardje on distingue au loin l'endroit nommé *El-Khânqâh*, qui passe pour être un des plus considérables du pays. Dans l'entre-deux de ces villages est un bois touffu ; il occupe le sommet d'un plateau dont la pente s'abaisse vers le désert, et se termine au fameux lac *Berket-él-Hhadje* (le lac des Pélerins). Ce n'est plus aujourd'hui qu'une masse desséchée, cernée de plusieurs rangs d'arbres.

Le local que je viens de décrire paraît correspondre à celui qui contenait autrefois la branche Pélusiaque. C'était la plus orientale de toutes les branches du Nil ; celle qui s'avançait vers le désert, et qui probablement a disparu sous ses tourbillons dévastateurs. On ne voit plus la moindre trace de la masse d'eau qu'elle charriait; pendant qu'à peu de distance en arrière, des canaux existent encore sur l'emplacement de ceux qui coulaient vers l'embouchure Mendézienne.

Le passage fréquent des caravanes a été certainement le principe de l'accroissement d'El-Khânqah. Ce qui existe de cette ville, dont les trois-quarts sont convertis en décombres, indique un reste d'aisance, et même du soin : c'est le premier endroit de l'Egypte où j'ai vu une rue alignée au cordeau.

Passé El-Khanqah, l'on ne rencontre qu'une suite de villages qui n'ont rien de remarquable, et, au bout de sept heures de chemin, l'on arrive à *Belbéys*, qui est la seule ville qui se trouve sur cette route.

Belbéys, que l'on croit être l'ancienne Bubaste, ne contient que des maisons délabrées et des habitans misérables; elle occupe à peine le tiers de ses dimensions précédentes, comme il est facile de le voir par la trace des remparts qui subsiste encore. Cette ville, il y a six siècles, était le seul boulevard de l'Egypte du côté de la Syrie. Elle opposa (en 1164) une résistance vigoureuse aux attaques d'Amauri, roi de Jérusalem, et son enceinte contenait assez de richesses pour occuper pendant trois jours son armée au pillage. Cet événement assez commun au premier coup-d'œil a peut-être été la principale cause de la ruine des Latins dans la Palestine. Jusqu'alors, la valeur de nos chevaliers avait eu pour appui l'austérité des mœurs et une probité sans tache : leurs nombreux ennemis les respectaient, et se montraient même jaloux de les imiter. Mais Amauri, en envahissant l'Egypte contre la foi des traités (en 1168), en s'en éloignant pour quelques sommes d'argent, détruisit aux yeux des Musulmans le prestige de la vertu des Francs. Les Turcs n'eurent plus de honte de joindre la perfidie à l'immensité de leurs forces; et la faiblesse des Croisés s'accroissant par la corruption les mit hors d'état de retarder leur chûte.

Au sortir de Belbéys, le pays paraît plus fertile qu'à l'ordinaire. Les villages se succèdent sans interruption, et se lient entre eux par leurs vergers; les fontaines sont plus fréquentes, ainsi que les coupoles isolées. Mais ces sites disparaissent sitôt que l'on a dépassé *Ssouàh* : toutes les terres cultivées semblent fuir la gauche, et il faut traverser trois lieues de désert jusqu'à Qorayn, à moins d'entreprendre un détour considérable.

On appelle *Qorayn (Qozain)* un bois assez vaste qui contient huit ou dix hameaux avec leurs jardins. Cet endroit jouit d'une réputation dans le pays, à cause de son château. Certainement, nul Européen n'attacherait une idée de place-forte à un amas de maisons entouré d'une muraille de terre, où l'on entre par une porte qui n'a pas même de verroux; mais, dans ce pays-ci, ces défenses suffisaient pour convertir une enceinte quelconque en un asile inexpugnable, que des hommes à cheval, armés de lances, n'auraient jamais entrepris de violer.

De Qorayn, il reste encore six lieues à faire pour arriver à *Ssâlehhyéh*. Pendant la moitié de cette route l'on côtoie quelques villages; mais bientôt on les quitte pour s'enfoncer dans des landes incultes qui durent jusqu'au lieu de votre destination.

Ssâlehhyéh, sans avoir ce genre d'agrément que procurent les jardins touffus de Qorayn, est beaucoup plus vaste; un bois qui a plus de deux lieues

de long, enclave une dixaine de villages, ainsi qu'une belle mosquée bâtie en pierre.

Les Arabes nomment tous ces bois isolés des îles (*Djezyret*), faisant allusion aux terres non-végétables qui les entourent, et qui leur offrent aussi peu de ressources que l'onde qui cernerait une terre habitée.

Le nom de Ssâlehhyéh dérive de celui de *Melek-Ssâléhh* (1), ce sultan fameux que nos auteurs nomment Saladin. C'est lui qui le premier fixa l'attention de l'Egypte sur ces hameaux écartés.

L'expérience avait fait connaître à ce prince guerrier l'insuffisance des remparts de Belbéys; il sentait également le danger qui menaçait Damiette (*Damyâth*), si les Croisés l'attaquaient, et il ne voulut pas qu'on pût ébranler l'existence de son Empire par l'issue d'un seul siége. Avoir une place forte sur les flancs de l'ennemi qui remonterait la branche de Damiette, et arrêter au sortir du désert l'armée qui viendrait de Syrie, a été le but que Saladin se proposa en construisant une forteresse sur le local de Ssâlehhyéh. C'est absolument la lisière des terres cultivées de l'Egypte. Au sortir de ces bois, commence l'isthme de Souès (*Soùys*); il faut dès-lors parcourir cinquante

---

(1) Il faut écrire et prononcer Ssélahh, et non *Ssâlèhh*. Son nom est *Sseláhh éd-dyn Éyouçouf ébn yoùb ében chády*. Le mot *él-melek* est un titre qui signifie *roi*. J'observerai que l'âlif ne me paraît pas nécessaire dans le mot Ssâlehhyéd, qni doit s'écrire *Ssalehhyeh* sans âlif. (L—S.)

lieues avant de rencontrer un endroit habité. Durant tout cet espace, le voyageur ne marche que sur un sol nu et ne rencontre que sept fois des puits d'eau saumâtre et peu abondante.

Nos recherches furent inutiles pour trouver les vestiges de cette forteresse de *Melek-Ssâléhh ;* et la tradition de son emplacement ne s'est pas même conservée.

Après avoir donné une idée générale des endroits que l'on traverse dans l'espace de vingt-cinq lieues, il faut jeter un coup-d'œil sur le sol et les habitans.

La caste prépondérante dans ses contrées, sans être la plus nombreuse, est celle des Bédouins. Leurs camps sont tendus à côté des villages de l'Égypte; car ils choisissent toujours de préférence le sol où ils règnent, les sables du désert. Ces Arabes m'ont paru être plus opulens que tous ceux que j'avais vus précédemment le long des rives du Nil. Il est vrai que mille ressources s'offrent ici à leur industrie : tantôt ils trafiquent avec le produit de leurs troupeaux, tantôt ils rançonnent ou escortent les caravanes; plusieurs cultivent la terre, et tous s'adonnent par goût à la branche la plus lucrative de leurs revenus, celle de piller tout ce qui est hors de l'arrondissement de leurs tribus. Leurs cabanes paraissent différentes de ces tentes basses où s'accroupissent les arabes de Damanhour; les parois de ces huttes-ci sont d'un fort tissu de joncs, et là

tente toujours spacieuse ne couvre que le milieu. Dans l'intérieur règne une sorte d'abondance, relative toutefois. Le lait, le riz, l'orge n'y sont pas rares, les ustensiles y sont nombreux et souvent l'on y trouverait enfouis des ballots précieux enlevés à des voyageurs imprudens.

Ce degré d'aisance influe sur le moral. Quoique bien équipés, aux armes à feu près, qu'il leur est difficile de se procurer, on les voit rarement se mesurer avec leurs ennemis. Ils traitent avec les Mamelouks, ménagent l'habitant, ne se servent de la violence qu'au défaut de la perfidie, et ne mettent aucune honte à fuir précipitamment le danger. Aussi, à notre arrivée, un de nos cavaliers en chassait plusieurs devant lui. Cette lâcheté nous frappa; car elle contrastait trop avec le courage des Bédouins qui avoisinent la branche de Rosette *(Rachyd)*, et que l'on avait vus chercher jusques sous nos fusils un butin incertain.

Le Fellâhh, l'habitant de la Chargyéh, me parut moins malheureux que celui des bords du Nil : il y a des nuances, même dans la misère. La culture seule prouve déjà que ses produits ne sont pas tous absorbés par le propriétaire qui réside au Caire. Jusqu'alors, dans notre marche vers cette ville, nous n'avions vu que des champs immenses entr'ouverts par des crevasses, qui, sans enclos comme sans sillons, paraissaient n'avoir été labourés que d'une main indifférente, et la seule crue du Nil les arrosait une fois l'an. Ici c'est l'op-

posé; chaque morceau de terre montre le soin du laboureur : les puits sont entretenus, des rigoles élevées avec précision conduisent leur eau dans les campagnes, et une immensité de carrés factices, cernés d'un rebord, la conservent sur les champs arrosés.

On pourrait ajouter encore d'autres observations à celles de la culture des terres, citer cette immensité de dattiers, dont chacun a son filet d'eau, ces vergers spacieux, ces villages entourés d'un mur carré, pour peu qu'ils soient proches du désert, enfin, cette vive sollicitude peinte dans les regards des habitans à notre approche, bien éloignée de cette apathie qui suit l'extrême indigence, et que nous avions remarquée dans les autres lieux sur notre passage.

Mais à quoi attribuer cette amélioration dans le sort du cultivateur? la doivent-ils aux consommations des caravanes? est-ce le seul commerce qui la leur procure? je ne le présume pas, et j'indiquerai plutôt pour cause l'éloignement de leurs oppresseurs. Les Mamelouks rançonnaient avec sécurité les endroits situés sur les bords des canaux navigables; et les eaux du fleuve, charriant avec rapidité ces arrêts spoliateurs, épargnaient même la fatigue anx émissaires du Gouvernement. Mais ici, pour parcourir une vingtaine de lieues par terre, il fallait des apprêts plus difficiles, des satellites plus nombreux : quelques hommes ne suffisaient pas pour maîtri-

ser cette foule de villages dont le local est étroit, et ces camps arabes garnis de combattans. S'y établir avec une suite considérable, c'était quitter le Caire; et multiplier ses forces par une activité constante ne pouvait convenir à la mollesse des Mamelouks. Les beys propriétaires de la Chargyeh, forcés d'opter entre un revenu moins abondant mais plus sûr, ou l'espoir des vexations accompagnées de dangers et de travail, préféraient le repos. Leurs premiers besoins étaient le luxe, les jouissances; et les habitans des bords de ce désert trouvaient dans les vices de leurs maîtres un refuge contre leur tyrannie.

P. S. Je mets à la suite de cette description une approximation des distances respectives et de la population des endroits cités : cela peut servir à mieux fixer les idées que l'on peut avoir sur ces contrées, jusqu'à ce que des observations plus exactes rectifient les miennes.

El-Quoubbéh, village désert, à une demi-lieue du Caire.

El-Matharyéh, 500 habitans, à une lieue d'êl-Quoubbéh.

El-Mardje, 800 habitans, à une lieue et demie d'êl-Matharyéh.

El-Khângâh, 1000 habitans, à une lieue et demie d'êl-Mardjer.

El-Menyéh, deux hameaux à deux lieues et demie d'êl-Kângâh, à-peu-près 1000 habitans.

Belbéys, 800 chefs de famille; ce qui dans

l'Orient, vu le nombre des femmes, peut être mis à six têtes par famille, donnant à-peu-près 5000 habitans. Cette ville est à cinq lieues d'El-Menyéh.

Ssouah, 800 habitans, à quatre lieues de Belbéys.

Quorayn, à trois lieues de Ssouah, huit à dix hameaux qui peuvent contenir 4000 habitans.

Ssâlehhyéh, à six lieues de Qorayn, une quinzaine de hameaux, 6000 habitans.

Il existe beaucoup d'autres endroits intermédiaires; mais nous les avons traversés si rapidement qu'il a été impossible d'y faire la moindre remarque.

BIOGRAPHIE

DE

MICHEL SOKOLNICKI.

Dans le cours de cette histoire, nous avons plusieurs fois parlé de Michel Sokolnicki. Cet homme honorable à beaucoup de titres, savant, guerrier et patriote excellent, ami, maître de notre Sulksowki dès sa plus tendre jeunesse, appartient aussi bien à la France qu'à la Pologne.

Sokolnicki naquit dans le Palatinat de Poznanie, le 28 septembre 1760 : sa famille était d'une ancienne noblesse; le père de Michel-François Sokolnicki était Starocte de Boguszcryce et porte-enseigne du Palatinat de Gnezne; sa mère s'appelait Ursule Poklatecka.

Michel Sokolnicki fit ses premières études avec le plus grande succès; il les termina dans la célèbre école des Cadets de Varsovie. — Les sciences mathématiques et physiques l'occu-

paient particulièrement. — En 1780, il passa à l'école du Génie ; en 1787 il fut promu au grade de capitaine, et fut appelé à professer la topographie militaire en Lithuanie. Quelque temps après, chargé de faire un voyage scientifique, aux frais de l'État, il revint dans sa patrie, fort des connaissances acquises dans l'étranger; il fut nommé lieutenant-colonel. Il fit avec distinction la campagne de 1792. A peine l'immortel Kosciuszko leva-t-il en 1794 l'étendard de la liberté polonaise, que Sokolnicki alla déposer sur l'autel de la patrie la moitié de sa fortune, et forma à ses frais un régiment de chasseurs. Il se couvrit de gloire à la tête de ses braves à Radzymin et à Kamionna; Kosciuszko lui décerna une bague en or avec cette inscription : *La patrie à son défenseur.*

Il combattit sous Dombrowski dans la Grande-Pologne, et protégeait la retraite des débris de l'armée nationale entre Warsovie et Krakovie, lorsqu'il fut fait prisonnier et emmené à Pétersbourg. Il passa trois ans avec plusieurs de ses compatriotes dans cette capitale du despotisme ; ils étaient gardés à vue par ordre de la cruelle Catherine II. — Échappé de prison, Sokolnicki put atteindre la France et fit partie de la légion

polonaise sous le général Kniazieurcz ; on le regardait comme le bras droit de ce chef justement honoré. Après l'armistice de Steger, Sokolnicki conduisit la légion polonaise en Italie, s'unit à ses frères et à Dombrowski. Il ne reparut dans sa patrie qne lorsque Napoléon s'appuya sur la Vistule, après avoir défait les Prussiens à Iéna, en 1806. — Sokolnicki organisa de nouvelles troupes, combattit à Dantzick et autres villes de la Prusse polonaise.

En 1809, quand les Autrichiens envahirent le grand duché de Varsovie, le général Sokolnicki se surpassa dans cette mémorable campagne. Les batailles de Gora et de Sandomir lui acquirent une gloire immortelle. — En 1810, il fut nommé général de division, et fut appelé par Napoléon à Paris, où il se livra aux sciences et fut nommé membre de l'académie des sciences de l'Institut.

Sokolnicki fit auprès de Napoléon la campagne de 1812 et les suivantes, avec la plus grande distinction. — En 1814, il commanda les nobles élèves de l'École polytechnique sur la butte de Saint-Chaumont. Cette intrépide conduite est digne d'être inscrite dans les annales de la gloire et du patriotisme. En ramenant les débris de

l'armée polonaise à Varsovie, Sokolnicki rendit les honneurs militaires aux mânes de Stanislas Leczsinski à Nancy, et il accompagna le corps du prince Joseph Poniatowski jusqu'à Varsovie.

La mort qui épargna ce brave Général sur tant de champs de bataille, l'a frappé dans la journée du 23 septembre 1816. — A l'une des revues militaires sur la place du palais de Saxe à Varsovie, un cheval fougueux en pleine course brisa la tête de Sokolnicki, qui mourut de ce coup sur la place même. . . . .

TABLE
DES MATIÈRES
CONTENUES DANS CE VOLUME.

INTRODUCTION.

Puissance inévitable de la Révolution française.— Les privilégiés veulent s'y soustraire. — Ralliement des peuples.— Pourquoi Sulkowski sujet historique.—La Pologne et la France; la France et la Pologne, page 1

J. SULKOWSKI.

LIVRE PREMIER.

Premiers temps historiques de la Pologne. — Son origine.—Son élévation.—Sa décadence.—Sobieski.—Auguste II.--Milices nationales abolies, remplacées par des troupes réglées.—Pierre Ier. —Catherine II.—Le prince Repnine.—Courage

des Sénateurs Polonais. — Stanislas Poniatowski. — Premier partage de la Pologne, en 1772.—Naissance de Joseph Sulkowski.— Son oncle Auguste, prince Sulkowski. — Caractère de ce Prince.—Education de Joseph.—Voyages en France ; Versailles ; Marie-Antoinette. — Sentimens généreux de Sulkowski. — Petite cour du prince Auguste. — Noblesse indigente.— Ecole militaire dite des Cadets de Warsovie.— Adam, prince Czartoryski. — Réserve de Joseph. — Ses réponses.— Ses études. — Michel Sokolnicki. — Canal important. — Discussion piquante à ce sujet.— 1786, retour en Pologne. Ce qu'était alors ce pays. — 1787, premier grade de Sulkowski.— Son goût pour les armes. — Portrait du prince Auguste. — 1788, fameuse Diète constituante. — Le Lithuanien Korsak. — Mort du prince Auguste. — Sulkowski capitaine. — Sulkowski polyglotte. — Ses essais . . . . . 13.

LIVRE SECOND.

Constitution du 3 mai 1791. — Dernier cri d'un citoyen Polonais. — Opinion de J.-J. Rousseau. —L'élection et l'hérédité. —Esprit de la constitution du 3 mai.— Mouvement des puissances. — Situation de la Pologne.—Sulkowski en Lithuanie. — Stanislas Poniatowski.—Sulkowski à l'avant-garde. — Rivière de Zelwa. — Reconnaissance. — Le général Wedelstet — Mission

qu'il donne à Sulkowski. — Intrépidité de ce dernier. — La croix militaire dite *Virtuti militari.* — Modestie de Sulkowski, cours de *castramétation.* — Manuel de Sokolnicki. — Mokronoski; Kosciuszko, etc. — Réconfédération ou complot de Targowica, 1792. — Les défenseurs de Stanislas. — Lâcheté du monarque. — Malheurs de la Pologne. — Sulkowski part pour la France. — Ce qu'il y vient chercher. — Bonaparte et le conventionnel Aubry. — Détermination de Sulkowski. — Son ambition. — Il apprend l'arabe. — Le Comité de Salut public. — Attaché à l'ambassade de Constantinople. — Sulkowski quitte Paris. — Journée du 31 mai 1793. — Passage en France et en Italie. — Ce qui se passait en Pologne. — Stanislas. — Félix Potocki. — Sa chûte. — Trahison de Stanislas Auguste. 53

LIVRE TROISIEME.

Garnisons Russes en Pologne. — Nouvelles tentatives des Polonais. — 1794, guerre de l'indépendance nationale. — Madalinski. — Kosciuszko à Krakovie. — Bataille de Raclavicé. — — Succès des Polonais à Warsovie. — Le roi Frédéric-Guillaume. — Bataille de Szezekociny. — Reddition de Krakovie. — Le général Mniewski. — Soulèvement de la Grande Pologne. — Mécompte de Frédéric-Guillaume. Sulkowski à Alep. Arrivée à Constantinople.

— L'ambassadeur Descorches.—Nouvelle mission. — Club patriotique à Constantinople. — Sulkowski à la tribune. — Départ pour la Pologne. —Déguisement.— Aventures.—Défaites successives de la Pologne.—Souvaroff à Prague. —Sulkowski écrit cette dernière Révolution.— Ses remarques.— Emploi militaire des faulx.— Sentiment de J.-J. Rousseau. Modération de Kosciuszko.--Ses motifs.--Pourquoi la Pologne a péri. — Considérations à ce sujet. — Thadée Mostowski 83

LIVRE QUATRIEME.

1795, retour de Sulkowski à Paris.— Ses occupations.— Son Mémoire sur les derniers événemens de sa patrie.—Le général Pelet.—M. Julien. — Système de guerre présenté par Sulkowski. — Potemkin.— Sa cruauté.— Sulkowski sur la Turquie. — Le général Chérin. — Sulkowski à l'armée d'Italie. — Le ministre Petiet. — Le général Berthier. — Sulkowski adjoint à l'état-major de Bonaparte.— La batterie Saint-Georges enlevée. — Sulkowski attaché à Bonaparte. —Missions importantes.— Confiance de Bonaparte.— Affaire d'Arcole. — Sulkowski blessé. — Détails curieux sur la bataille d'Arcole.— Autrichiens battus. — Un général Allemand. — Considérations sur l'Italie et les Italiens. — Itinéraire. — Lettres politiques et militaires des plus remarquables. — L'empereur François II. —L'Archiduc Charles. — Observations de Sul-

kowski sur les plans du général en chef Masséna. — Sulkowski en Carinthie. — Combat de Tarvitz. — Avantages des Français. — Le général Joubert. — Expédition du Tyrol. — Description des peuples de ce pays. — Le général Vial. — Victoires de Joubert. — Distinction entre les Tyroliens et les Autrichiens. — Plan de Bonaparte. — La Carinthie et la Carniole. — Victoire de Masséna. — Demande d'armistice. — Examen politique et militaire de la situation des deux Puissances belligérantes. — Parole de Carnot sur Sulkowski. — Sentimens civiques de celui-ci. — Mission pour Venise. — Lettre à Bonaparte. — Vertu de Sulkowski. — Bonaparte charge Sulkowski d'exciter les adresses préparatoires du 18 fructidor. — Conduite de Sulkowski dans cette circonstance. — Il écrit sur ce sujet. — Ce qu'il avait dit à Joubert. — Traité de Campo-Formio. — Bonaparte à Rastadt. — Sulkowski dans le Tyrol. 109

LIVRE CINQUIEME.

Nouveau retour à Paris de Sulkowski. — Projet d'un ouvrage important sur la guerre. — Bonaparte demande à Sulkowski une bibliothèque militaire. — Masséna le demande pour chef d'état-major. — Bonaparte le charge d'examiner des plans politiques. — Expédition d'Egypte. — Epanchement de Bonaparte. — Impression qu'en ressent Sulkowski. Départ pour l'Egypte. —

Sensations de Sulkowski. — Sa fierté, sa modestie. — Sulkowski, membre de l'Institut d'Egypte. — Il coopère au vocabulaire arabe. — Il découvre un buste d'Isis. Description de la route du Caire à Ssalehhyéh. — Moment de fatalité. — 30 vendémiaire. — Emeute du Caire. — Mort du général Dupuy. — Sulkowski chargé d'une reconnaissance. — Geste oriental de Bonaparte. — Horrible mort de Sulkowski. — Son ardeur, sa manière d'étudier. — Sa sensibilité. — Comment il comprenait l'amitié. — Bonaparte en apprenant la mort de son aide-de camp. — Sa lettre au Directoire. — Le fort Sulkowski. — M. Denon. — Son récit de la mort de Sulkowski. — Comment elle fut vengée. Paroles des Arabes après une audience de Bonaparte. — 20 avril 1806, audience diplomatique, Lucchesini. — Mot de l'Empereur en voyant un prince Sulkowski. — Monumens destinés à la Pologne. — Qui les devait élever. — Ce qu'ajoutait Bonaparte au sujet de Sulkowski. — Pourquoi il ne l'avait pas avancé. — Dernières considérations sur la vie et le caractère de Sulkowski. — Unanimité des historiens de la Pologne. — MM. Paganel. Ségur, Lafayette, Bignon, Lelewel, Léonard Chodzko. — Le nom de Sulkowski inscrit au tableau historique, chronologique de la Pologne. Le nom de Bonaparte peut-il avoir cet honneur ? — Hommage aux sentimens de la jeunesse française 149

TABLE

DES PIECES AUTOGRAPHES

DE

J. Sulkowski.

Campagne de Lithuanie 1792, 1793. — Introduction.—Récit de cette campagne. — Opérations de l'armée polonaise commandée par Judicki, Simon et Michel Zabiello, Jacques Jasinski, etc. page 9

Lettre écrite du camp du lieutenant-général Judicki. 75

Lettre écrite de Paris par Sulkowski à l'une de ses tantes, 2 mai 1793 79

Lettre écrite de l'armée d'Italie sur la campagne du Tyrol. — Bonaparte, Masséna, Joubert, le prince Charles, etc. — Mœurs des Tyroliens.— Leur manière de combattre.—Leur courage. 81

Lettre à un ami sur le gouvernement de Venise. —Résumé de l'Histoire de ce pays. 145

Lettre à Bonaparte, datée de Venise 161

Relevé des affaires d'Italie.. 166

Fragment d'un écrit non terminé. 171
Essai sur les rapports de l'armée d'Italie avec la France.. 172
Description de la route du Caire à Ssâleh-hyéh.. 174
Biographie du général Michel Sokolnicki.. . 187

POSTSCRIPTUM.

Si, dans le cours de l'ouvrage de *J. Sulkowski*, l'on rencontre des fautes et des incorrections de noms propres ou de lieux, qui pourront laisser quelques regrets, nous n'avons pas cru devoir en faire l'objet d'un *Errata*. Nous avons pensé que le bon sens du lecteur suffirait pour y suppléer.

Imprim. de GONDELIER-MORISSET, rue St.-Denis, n. 350.

Digitized by Google

Digitized by Google

DK 434.8 .S9 S2
J. Sulkowski :
Stanford University Libraries
3 6105 041 458 048

DK
434.8
S9S2

Stanford University Libraries
Stanford, California

Return this book on or before date due.

I. L. L.
MAR 11 1989
S. U. L